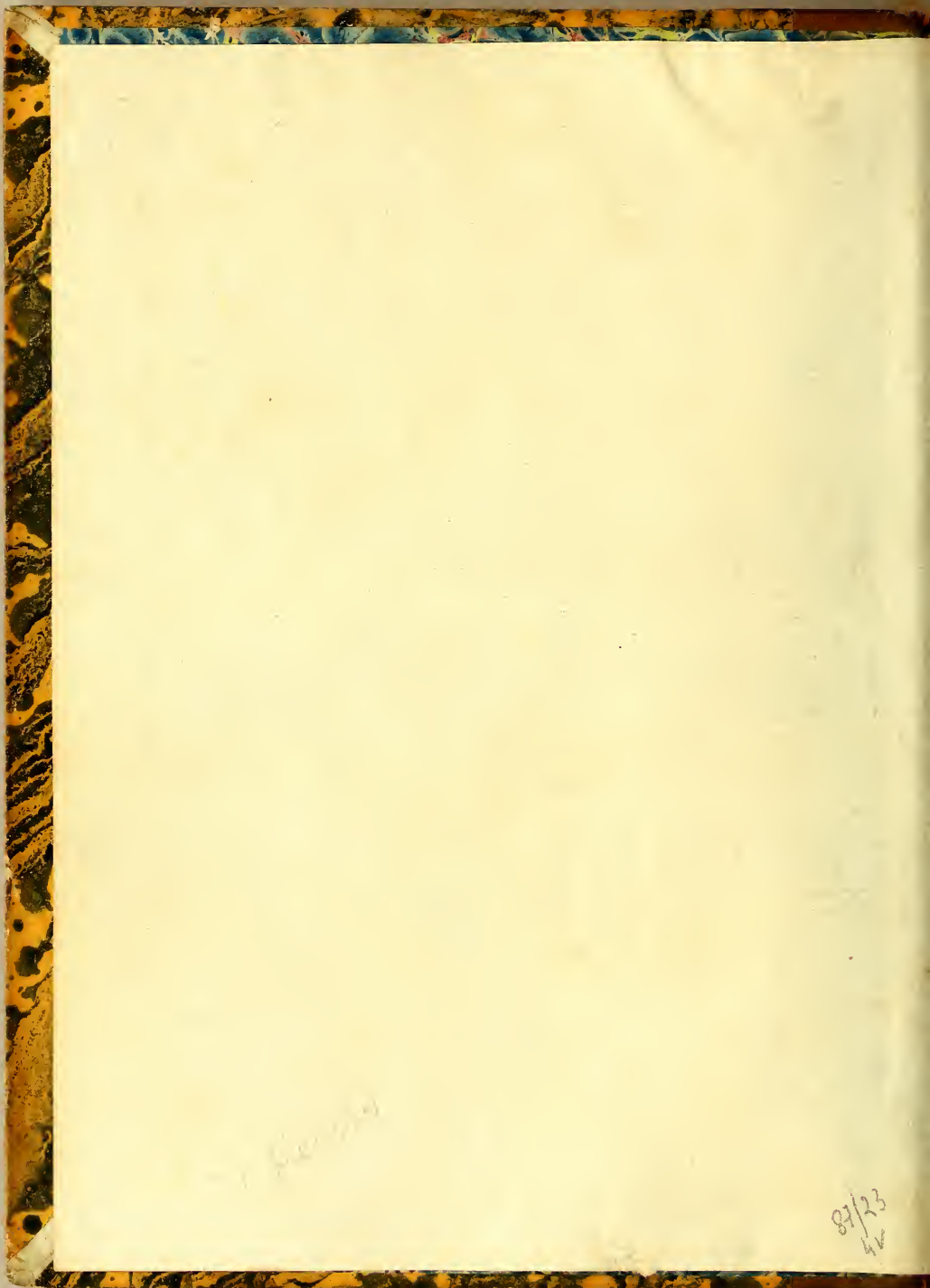




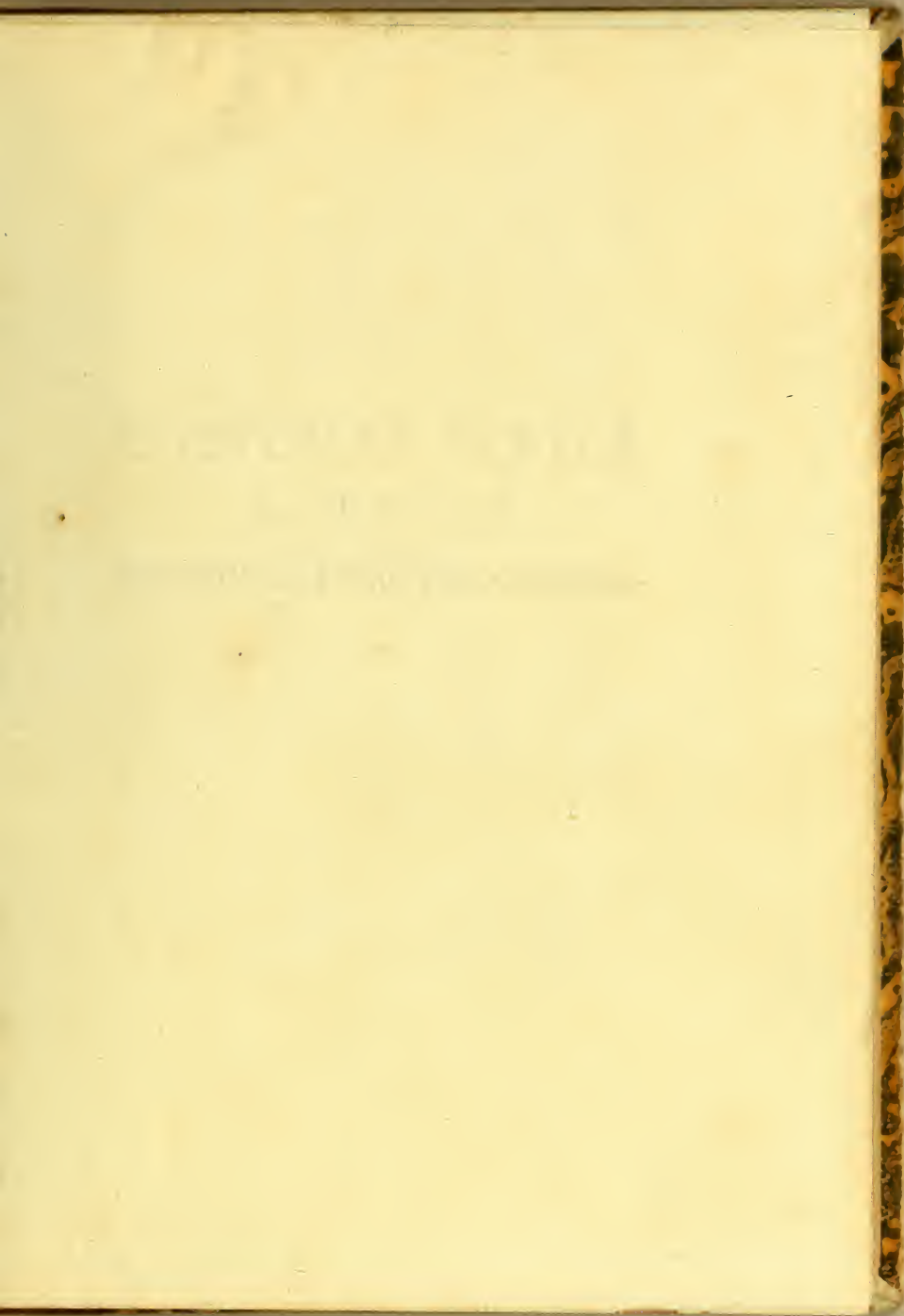


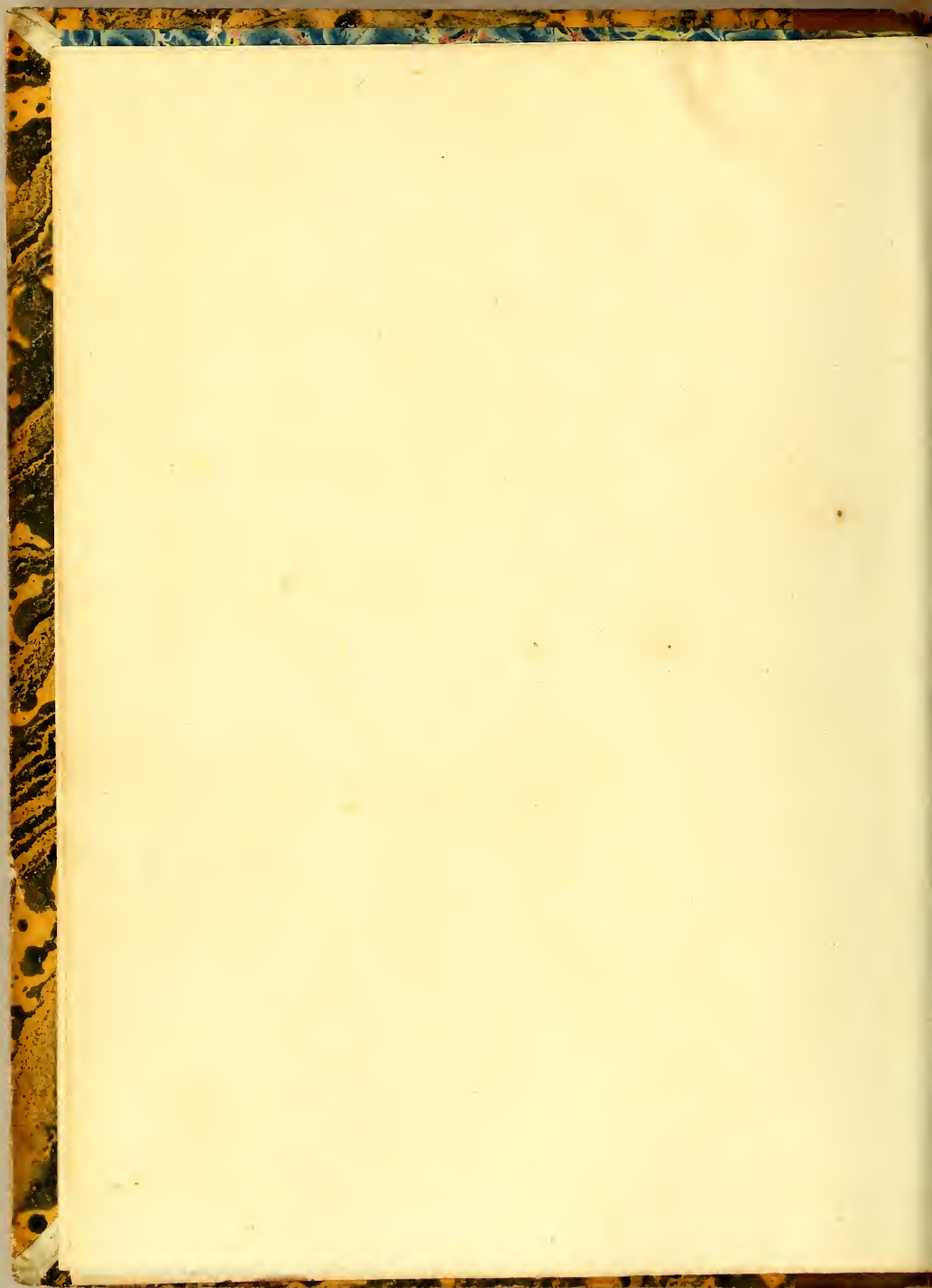
John Carter Brown
Library
Brown University





87/23
44





COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE OFFICE OF THE LIBRARY





François, Sculp.

1011

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs
Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME TROISIEME.



A PARIS;

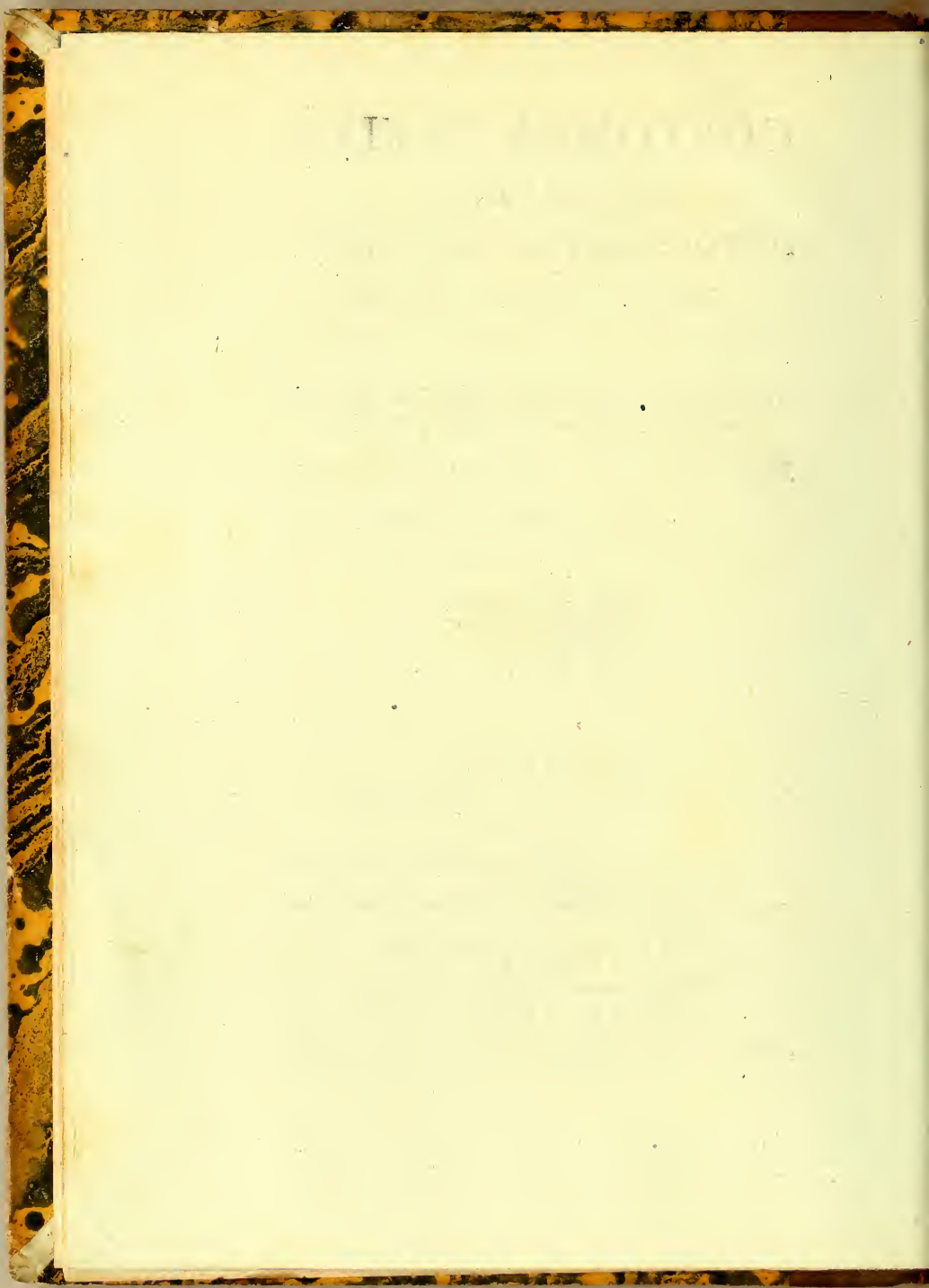
Chez PAVARD, Éditeur, rue St. Jacques, N^o. 240.


Et se trouve

Chez { KNA PEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas
du Pont St. Michel.
BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des
Sergens.
GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
Et chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





M Æ U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L' O S T Y A K I E .

VOLTAIRE penche à croire que les Lapons & leurs voisins forment une espèce particulière d'hommes, faits pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment & qu'eux seuls peuvent aimer. On ne quitte pas, dit-il, une terre moins sauvage pour en aller chercher une autre qui le seroit davantage. Mais les Lapons ont peut-être imité les Ostyaks. Ces peuples, demi-sauvages (comme le désigne leur nom) habitoient jadis les bords de la Konda & du Tom supérieur. Ce n'est pas volontairement qu'ils se sont retirés vers le Nord. Le zèle apostolique de l'Evêque Etienne, qui avoit à cœur, en 1372, de les soumettre à l'Évangile malgré eux, les chassa de leur Patrie dont le sol étoit assez tempéré, pour aller chercher la liberté de Religion sur les rives glacées de l'Oby. Ce ne fut qu'en 1774 qu'un millier d'individus d'entr'eux consentit enfin d'embrasser le Christianisme.

Les Ostyaks sont une des Peuplades les plus nombreuses de la Sibérie. La civilisation n'a point encore fait de grands progrès parmi eux. Ils ont à peine franchi les bornes de l'instinct. Leur climat est si rude ! la vie qu'ils mènent est si

dure ! Il semble qu'ils n'existent sur la terre que pour y faire nombre. Les besoins physiques les occupent tout entiers & ne leur laissent pas le temps de se soigner. Ils vont d'abord au plus pressé ; c'est-à-dire , au nécessaire , qu'ils ne font pas toujours certains de se procurer. Cependant on rencontre par fois de jeunes filles assez jolies. Mais la première couche enlève aux femmes le peu d'agrémens qu'elles avoient reçu de la nature avare. Des rides précoces en font bientôt des objets repoussans. Que ne peut l'intérêt , ou plutôt la nécessité ! dans ce pays on voit des mères partager leur sein entre leurs enfans & des renards tout petits , qu'elles élèvent pour en vendre un jour la peau. Comme cette dépouille acquerre une qualité supérieure , quand l'animal est maigre , on lui casse une jambe quelque-tems avant de l'écorcher. La douleur de cette opération (1) lui fait perdre l'appétit & l'embonpoint.

Les Ostyaks sont tous chasseurs ou pêcheurs. La charrue n'a pas encore tracé de sillons dans leurs pays. De gros chiens , pour suppléer aux Rennes moins communs chez eux que chez les Lapons , tirent leurs traîneaux & portent leur gibier. Les arts se bornent à la construction de leurs canots , à la

(1) Dans les Provinces de France , où l'on élève de la volaille , on se sert à-peu-près du même moyen pour produire un effet tout contraire. On enfonce une longue épingle dans le crâne du volatile qu'on veut engraisser , & on lui prodigue la nourriture la plus substantielle. L'oiseau végète ainsi , dans le coin du foyer ; & sa chair se couvre en effet d'une couche épaisse de graisse. Les Despotes d'Asie semblent avoir connoissance de cette pratique , dont ils font l'application sur leurs sujets ; ils les entretiennent dans un état habituel de stupidité , qui les met à la merci du premier qui veut les égorger.

fabrique de leurs souliers , de leurs paniers , de leurs nasses , & de leurs arcs , dont ils se servent plus que d'armes à feu. Leurs femmes laborieuses tannent les fourrures & cousent des peaux de poissons en forme d'habits. Leur science dans le calcul ne s'élève pas au-dessus du nombre dix, autant qu'ils ont de doigts; ils n'ont pas encore imaginé de caractères pour compter, ni de lettres pour écrire, & ils n'en ont pas besoin; la plupart s'apercevant à peine s'ils sont doués de la faculté de penser.

Chacun des villages qui composent cette peuplade consiste en une vingtaine de cabanes , & renferme une seule & même famille. Chaque individu mâle est imposé à deux peaux de Martres Zibelines ; mais souvent la peau d'un seul Renard noir acquitte tout un village.

L'intérieur des huttes n'est pas le séjour de la propreté & de l'aisance. La fumée de tabac , & l'huile de poisson y causent une vapeur infecte que respirent péle-même, hommes & femmes , filles & garçons , enfans & chiens. Les lits ne sont que des nattes. Les Ostyaks les plus efféminés y répandent quelquefois de la poussière de bois pourri , comme pour tenir lieu de lits de plume. Mais cette recherche est ordinairement réservée pour les berceaux des nouveaux-nés.

Des marmites , des vases de bois , quelques ustensiles de cuisine forment tout leur avoir. Le ménage le mieux fourni de ces sortes de meubles , précieux , en raison de leur nécessité , reste pendant tout un hyver sans être fermé ; & les propriétaires n'ont jamais eu lieu de se repentir de cette confiance. Il n'y a que les malheureux , a-t-on dit , qui sçachent aimer ; on pourroit dire aussi qu'il n'y a que les pauvres qui ont de la bonne-foi. Heureux du moins en cela , qu'ils n'éprouvent pas le sentiment pénible de la défiance.

La boisson des Ostyaks est l'eau , le bouillon de poisson , le lait & l'eau-de-vie ; les femmes , comme les hommes , font beaucoup d'usage aussi de tabac en poudre & de tabac à fumer ; ils s'enivrent avec ce dernier.

Cette existence misérable les rend heureux , au moins jusqu'au tems de la vieillesse. La santé est le trésor du pauvre ; on est toujours assez riche , quand on la possède. Mais quand le fardeau des ans les rend casaniers , c'est alors qu'ils achèvent dans la langueur une vie qu'ils ne trouvent longue , que quand ils sont privés d'exercice. Renfermés dans leurs huttes , le scorbut & les autres maladies , filles de la misère , leur font regretter d'être échappés , dans leur bon tems , à la petite vérole & à sa sœur aînée , qui n'est que trop commune en ce pays.

Parmi les Ostyaks Payens , la polygamie est de droit coutumier. Ceux qui , dans les premiers tems , embrassèrent le Christianisme , ne gardèrent qu'une seule compagne. Les autres femmes furent mariées à d'autres hommes. Mais la nature , qui se joue de nos institutions les plus graves , remit les choses sur l'ancien pied. Les nouveaux maris furent quittés ; on retourna aux premiers , du consentement & à la grande satisfaction des deux sexes.

Mais une pratique que la nature n'a certainement pas conseillée aux Ostyaks , c'est l'usage où ils sont d'acheter leurs femmes. Le prix d'une fille , qu'on donne pour vierge , va depuis dix jusqu'à cent Rennes. Le payement se fait en différens termes ; dès le premier à-compte , le futur conjoint en prend un avec sa Belle , & donne un Renne en sus à la mère de sa maîtresse , s'il trouve qu'on ne l'a point trompé. Si la preuve de la virginité , qui se fait à la *Mosaïque* , n'a point lieu , c'est à la belle-mère à dédommager son gendre en lui

rendant un Renne. La seconde échéance tombe ordinairement à l'époque de la nôce , qui se célèbre avec toute la pompe dont le pays est susceptible. C'est dans ces sortes de fêtes que les Ostyaks , enivrés par la vapeur de leurs champignons , improvisent , à la manière des Italiens , des Poèmes amoureux , ou des histoires héroïques. La Poésie est de tous les pays , comme l'amour. Ils s'accompagnent d'instrumens à cordes , d'une construction particulière fort simple , mais très-sonore. Si leurs chants sont monotones , ils ont du moins le mérite de la nouveauté. On ne répète pas deux fois le même air , aussi-tôt oublié que composé ; la danse se mêle toujours aussi à la musique , & paroît plus avancée dans ce canton ; la pantomime y est portée à un degré qu'on est étonné de rencontrer chez une horde si peu civilisée. Les danseurs se masquent ordinairement , & contrefont avec succès les animaux du pays. Les gestes sont d'une expression qui tient beaucoup du cynisme. On exécute ordinairement un quadrille , qui consiste à sautiller l'un devant l'autre , en se frappant des mains & des pieds , & en préludant sans contrainte aucune à tout ce que l'attrait du plaisir peut provoquer au milieu d'une Orgie. Il en résulte assez souvent le vol de quelques filles. Mais c'est le moyen d'obtenir sa maîtresse pour femme à meilleur marché. La jalousie est dans la nature ; car les Ostyaks connoissent ce poison de l'amour. Du reste ils sont bons maris , & ne battent point leurs femmes. Si le cas arrivoit , l'épouse maltraitée peut déserter la maison , & le contrat est rompu par le fait. C'est plus court & moins dispendieux que de plaider en séparation.

Les funérailles , chez ce peuple , se font le jour même du décès. Le cortège n'est composé que d'hommes , si le défunt est un homme ; ou de femmes , si c'est une femme. Le cadavre ,

revêtu des habits de fête du mort , est traîné au Ghalas , (c'est le nom du cimetière) par un Renne , qu'on tue sur la fosse pour servir de repas aux assistans. Les familles riches se distinguent dans ces derniers momens , en immolant trois Rennes pour le service de l'autre monde.

Les Ostyaks idolâtres ont pour Prêtres des Magiciens , pour Temples des Collines consacrées , & pour Idoles des simulachres symboliques , des pierres d'une configuration bizarre; ou des arbres en pleine végétation , & sur la cime desquels les aigles ont leur nid. Quand ils passent devant ces objets révéérés , ils y décochent une flèche. On ne fera pas surpris d'apprendre qu'ils donnent à leurs idoles le nom générique de *Lous* ou *Satan*. Les habitans de ces tristes contrées doivent en effet plutôt croire aux Génies malfaisans qu'à toute autre Divinité. Cependant , à la tête de leurs Dieux , ils placent *Innen-Nom*, qui veut dire , *le Dieu qui est là-haut , le Dieu du Ciel*. Ils ne se contentent pas de ces grandes Idoles & du Culte qu'ils leur rendent , à la manière des Lapons. Chaque ménage entretient , dans sa cabane , une petite figure , qui ressemble beaucoup aux poupées des enfans. On se la rend propice en la barbouillant de sang & de graisse. Les offrandes & les sacrifices publics se font dans les forêts. On perce la victime d'une fleche ; c'est le signal ; les assistans achèvent de l'immoler ; & le sang qui se trouve dans le cœur sert à arroser la bouche de l'Idole. Si l'Idole n'exauce pas les vœux qu'on lui adresse , on l'accable d'injures & de coups. Les ours jouissent , dans ce pays , d'une telle considération, qu'un Ostyak leur fait des excuses , quand il en a tué quelques-uns , & les conjure de ne pas lui rendre la pareille dans l'autre vie. Que ces détails ne nous fassent pas trop mépriser ce peuple crédule. Tous les hommes ont

passé par ce degré de stupidité ; & telle Nation moderne qui se dit tant éclairée, conserve peut-être encore de nos jours plus d'une trace de ces commencemens grossiers & si peu honorables dans l'histoire de l'esprit humain.

Les Ostyaks payens reconnoissent aussi des demi-Dieux ; & c'est en quoi ils se montrent le plus raisonnables. Ceux d'entr'eux qui se sont distingués à la chasse, ou autrement, passent pour des Saints ; on en fait de petites images qu'on place à côté des grandes Idoles. Ils partagent avec les Dieux les honneurs du culte ; on leur présente à manger comme à eux ; on leur donne à boire le sang des victimes. Les veuves qui ont bien vécu avec leurs maris se font une poupée qui leur rappelle celui qu'elles ont tant aimé ; elles habillent, elles ornent cette poupée ; elles la font asseoir à leur table & coucher à leur côté toutes les nuits. Cette pratique superstitieuse, mais touchante, n'a pu être entièrement abolie parmi les Ostyaks baptisés. Un bon fils, un bon ami, qui part pour la chasse, a soin de mettre, dans l'une de ses boîtes, l'image du père ou de l'ami qu'il a perdu. Et pourquoi détruiroit-on ce reste de leur ancien culte ? S'il est quelques préjugés respectables, celui-ci, qui part du cœur, a une source trop pure pour en craindre des effets funestes ou honteux. La sensibilité justifie tout. Les Ostyaks plus éclairés n'en deviendront peut-être pas meilleurs.

Donnons le costume des Ostyaks.

Les habits des hommes sont, pour l'ordinaire, de peaux d'animaux ou de fourrures. Ils portent des hauts-de-chausses courts & des bas de peau qui tiennent lieu de bottes, la femelle étant double à cet effet. Sur le corps nud, ils passent un pourpoint ; espèce de chemise fermée tout autour sans fente ni col, & descendant jusqu'aux genoux. Quand il fait

froid , ils passent par-dessus ce vêtement un autre pourpoint plus large , & différent du premier , en ce qu'il a un capuchon , qui ne laisse à découvert que le visage. Les manches sont étroites & terminées par des poches , qui servent de gants. Une courroie ferre les habits contre le corps. Dans les grands froids un troisième vêtement très-ample , & sans ceinture , recouvre les deux autres. Les habits d'été sont des vestes longues , faites de peaux de poissons.

Le Costume des femmes n'est pas galant , car il ressemble beaucoup à celui des hommes. Mais elles ajoutent des garnitures ou franges de Martres Zibellines ; elles se couvrent la tête d'un capuchon , qui retombe sur les épaules , quand elles le retroussent pour travailler. C'est une espèce de bonnet de drap , de cuir tanné ou de pelleteries , orné de bandes ; elles divisent leurs cheveux en deux tresses. A chaque épaule est attachée une listière large de trois pouces , & qui descend jusqu'aux cuisses. Ces lanieres de drap ou de cuir , qui tiennent l'une à l'autre par des cordons , sont chargées de coquilles , de perles de verre , de lames de cuivre jaune. Et voilà tout le luxe de la parure. S'il a fait si peu de progrès , ce n'est , sans doute , que faute de moyens.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ostiakie.



J. G. de S. Savour inv. & d'éc.

Dorais del. Moxelle sculp.

Homme Ostjak à la chasse d'hermine.

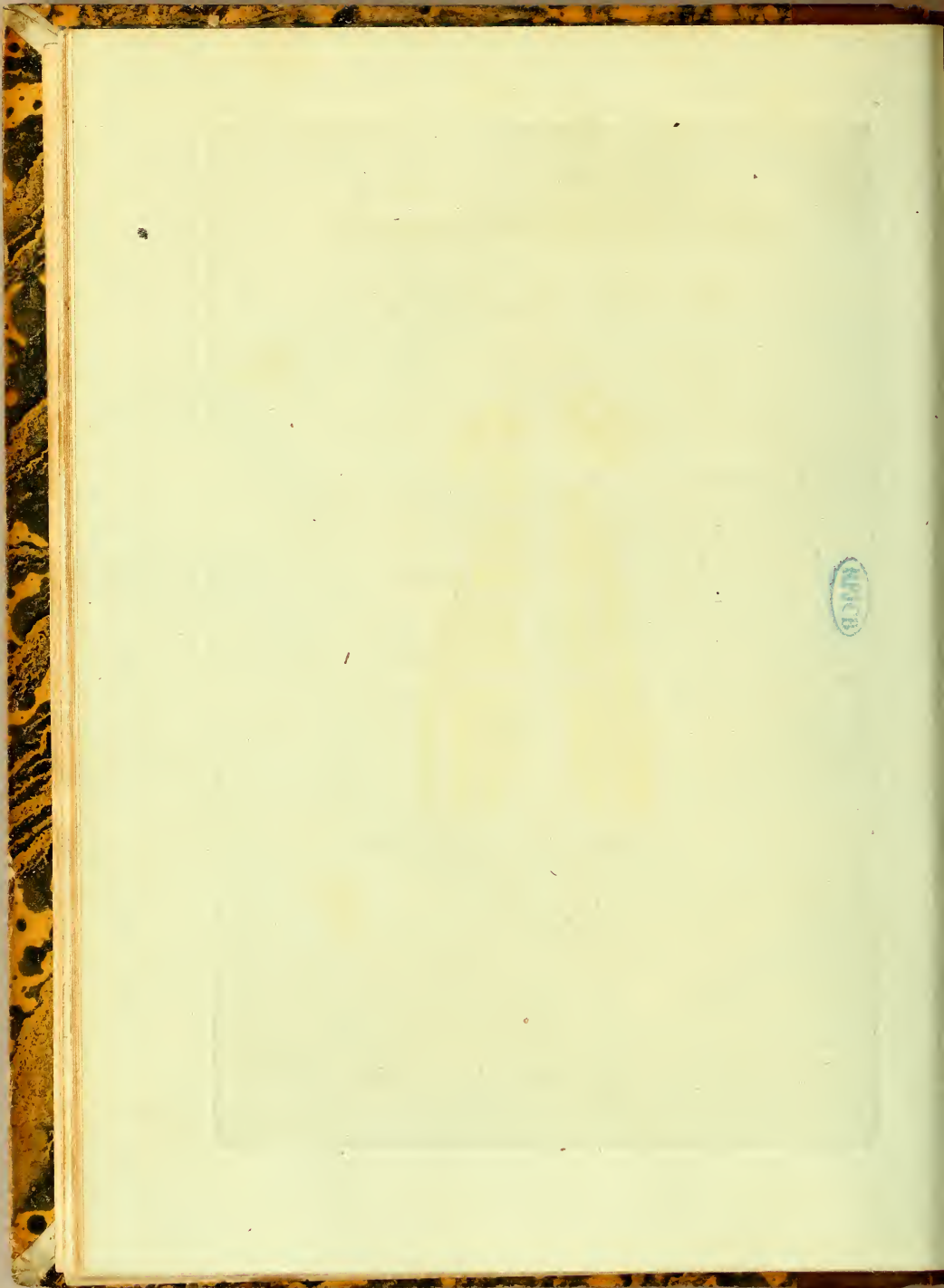
1848



J. G. de S. Savoir inv. & del.

Dezais del. Madelle sculp.

femme Ostiak à la rivière d'Obie.





M Œ U R S

ET COUTUMES

Des INDIENS du Nouveau-Mexique.

IL ne s'agit pas ici de cette grande Nation si florissante, lors de la descente des Espagnols en Amérique, & dont Cortès, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruisit le brillant Empire, en se rendant maître de la Capitale, composée de vingt mille maisons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les sujets de l'infortuné Montézumene, fut aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrain dans la partie septentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louisiane; au midi, par la Nouvelle-Espagne; elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette Horde sauvage fut découverte en 1553, par Ant. Despeyo, venu de Cordoue pour étendre la domination de sa patrie & pour s'enrichir. Mais on regretta les pas qu'on fit jusqu'à ces Indiens, sans cesse ambulans, & portant avec eux & sur eux toutes leurs richesses. Que demander à des hommes qui se contentent d'herbages pour se nourrir, & d'écorces d'arbres pour s'habiller? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur misère le repos & la liberté dont ils jouissent encore;

errans sur le vaste sol où ils font nés, ils ignorent peut-être la destinée de leurs Frères de Mexico, avec lesquels ils n'ont de commun que le nom. La nature, qui paroît les traiter en marâtre, les a préservés de bien des maux, en leur refusant des trésors. Ils connoissent à peine les Espagnols qui s'en disent les maîtres, & qui dédaignent une conquête stérile. Quelques Missionnaires ont tenté de les éclairer. Mais ne possédant rien qui puisse étancher la soif inextinguible de l'or, leurs avares vainqueurs les ont presque tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes. Leur salut est dans le mépris qu'on fait d'eux; & de toutes les passions qui dégradent les Européens, ils n'ont contracté que le goût des liqueurs enivrantes.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avoient pour armes que l'arc & la flèche, le bâton pointu d'arc au feu; & pour ustensiles de cuisine, que les fouches d'arbres creusées en forme de chaudières où ils faisoient bouillir leurs viandes au moyen de cailloux rougis au feu jettés dedans: de petites broches de bois servoient à rotir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras est leur boisson.

La chair de poisson & celle de (1) l'Original font la base de leur comestible les jours de fête; le reste du temps, ils se nourrissent de racines. C'est avec ce genre

(1) Quadrupède de la taille d'un cheval, & qui ressemble mieux à l'élan qu'au Renne. C'est le cerf de l'Amérique septentrionale. Sa chair est d'un très-bon goût, & sa peau préparée est douce, forte & moëlleuse.

de vie qu'ils en reculent le terme jusqu'à cent vingt ans , & quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps est la plus antique & la plus universellement répandue parmi les Nations non civilisées ; peut-être parce que cette forme de calendrier est la plus simple. Depuis quelque temps ils font usage de marmites, de couteaux, de haches ; ils garnissent leur javelot avec du fer ; & même quelques-uns d'entr'eux commencent à se familiariser avec nos armes à feu.

Les mariages se font à la manière antique & tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la Bible ; le prétendu est obligé de servir plus ou moins d'années le père de sa maîtresse , avant de la prendre pour femme. C'est une espèce de noviciat qui tourne dans la fuite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve sert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre , à concilier leurs humeurs, & à leur apprendre enfin s'ils se conviennent assez pour s'unir. On ne s'attendoit pas sans doute à trouver établi chez des Sauvages un usage qu'on desire encore parmi les Nations policées.

L'intérieur des cabanes offre toujours une image un peu grossière des mœurs patriarcales. L'épouse y est fidelle à son mari. Le père s'enorgueillit du nombre de ses enfans , qu'il aime au point de retirer de sa bouche l'aliment qu'ils paroissent convoiter des yeux.

Croiroit-on que les Mexicains sauvages mettent beaucoup de prétention à leur généalogie , qui consiste dans une tradition orale conservée au sein de la famille avec beaucoup de fidélité. Au repas de noces , l'ancien

de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux des Ancêtres du nouveau marié , & il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis descendant de race en race , il termine son éloge par une exhortation au jeune homme d'égaliser & de surpasser, s'il se peut , la gloire de ses prédécesseurs. Cette gloire consiste à montrer beaucoup de courage & d'adresse dans les chasses fréquentes & périlleuses qu'ils sont obligés de faire pour vivre. Plus d'une grande maison en Europe n'ont pas toujours des titres de noblesse aussi peu suspects.

A ces recits , ou plutôt à ces contes nationaux , succèdent des chansons guerrières faites en in-promptu , car les Sauvages sont improvisateurs , & dédommagent , par l'énergie , des règles qui manquent à leurs poèmes patriotiques. Les danses accompagnent le chanteur ; ce sont des ballets irréguliers sans doute , des pantomimes informes , mais qui ont au moins le mérite de l'à-propos. A leurs funérailles , il se passe des scènes à peu près semblables : on fait l'oraison funèbre du mort ; on l'associe aux braves qui l'ont devancé dans la tombe ; & le triomphe de l'orateur est complet , quand il a pu prouver que le défunt , sur le cadavre duquel on chante & l'on pleure , n'a point dégénéré des vingt races dont il est descendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux. Quelques pratiques superstitieuses forment le corps de leurs dogmes sacrés ; mais du moins ils peuvent se vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux. Aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Les Indiens du Nouveau-Mexique , un peu policés

portent des vêtements de peau d'Original bien passées, blanches, passémentées de passéments larges de deux doigts du haut en bas, tant pleins que vuides; d'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers, d'autres en chevrons rompus ou parfemées de figures d'animaux & de fleurs, d'après la fantaisie de l'Ouvrière. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau, qu'on jette sur ses épaules & qu'on lie par les deux bouts avec des cordons de cuir sous le menton. Du reste, rien de plus décent que leur costume, s'il n'est pas élégant. Ils n'ont de nud que les jambes.

La robe des femmes est de cette étoffe; l'ouverture est pratiquée sur le côté. Elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits distans l'un de l'autre, de façon que leur tête puisse passer par le milieu, & les bras aux deux côtés; puis elles doublent les deux bouts l'un sur l'autre; & par-dessus elles mettent une ceinture qu'elles lient bien ferrée, en sorte qu'elle ne puisse se défaire; par ce moyen elles sont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent aussi des chauffettes de peau en étrier, qui n'ont point de pied. Les hommes en portent de même. Quand elles vont en voyage ou qu'elles cherchent à cabanner, elles portent leurs nouveaux nés derrière leur dos enveloppés dans des peaux qui se nouent sous leur menton, & qui leur laissent le libre exercice de leurs bras.

Les Indiens du Mexique, les plus pauvres & les plus sauvages, se font des vêtements avec des écorces d'ar-

bres cousues par le moyen de brins d'osier très-menus passés dans de petits ossemens percés en guise d'aiguilles. Quand ils se transportent d'un lieu dans un autre, ils pourroient dire avec le Philosophe de l'antiquité: *Omnia mecum porto*. Mais ce n'est pas la vanité qui le leur feroit dire. L'instinct droit de la Nature les rend plus sages que les leçons de la Philosophie.

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens du Nouveau-Mexique,



Indien du Mexique.

1843



Indien du Méridien en voyage.

MS. B.



Indien du Mexique policé.

101



Toreador.

Mixell sculp.

8673



M Œ U R S

ET COUTUMES

DE LA COTE DE MALABAR.

LA Côte de Malabar , divisée en onze Royaumes ; est séparée du Coromandel par la chaîne des Gates , montagnes les plus hautes de l'Inde. Les Habitans ont plus d'industrie que de talens , & ils sont plutôt foibles que doux.

L'inégalité des conditions que l'Evangile auroit dû faire disparaître d'entre nous , est parmi les Indiens , distingués par Castes , un dogme religieux , ouvrage des Brame , qui se sont placés modestement au premier rang de l'hierarchie politique. La Tribu des *Nairs* , ou Militaires , n'est pas celle des *Parias*. Ces derniers , aux yeux des premiers , semblent n'être pas des hommes. Les *Parias* vivent au milieu de leurs frères selon la nature , comme jadis en Europe les excommuniés parmi les Fidèles. Cependant la profonde abjection dans laquelle ils languissent est bien volontaire : car leur caste est plus nombreuse , elle seule , que toutes celles qui les méprisent & les oppressent , prises ensemble. Le Peuple ignorerait-il que la dixaine est plus que l'unité ; & que cent Esclaves doivent l'emporter dans

MŒURS ET COUTUMES

la balance, pour la force, sur dix Tyrans ? La liberté seroit-elle donc un fruit dont il faut avoir goûté pour en connoître tout le prix ? Les Parias feront encore long-tems ce qu'ils font, parce qu'il y a déjà long-tems qu'ils font ainsi.

Il est un jour dans l'année qui leur offriroit pourtant une belle occasion de recouvrer leurs droits d'hommes. Pendant cette courte (1) saturnale, ils deviennent les maîtres des Nairs, du moment qu'ils peuvent les toucher. Mais ceux-ci, en ne sortant point de chez eux, éludent les suites de cet usage : & peut-être cette fête, qu'on retrouve presque chez tous les Peuples, n'est-elle pas encore abolie que parce qu'on sçait avoir affaire à gens incapables d'en tirer des conséquences.

Les Malabares mènent une vie misérable. Un de leurs préjugés religieux les rend avarés : ils entassent & enfouissent le plus d'or qu'ils peuvent, & s'en privent pendant leur vie, dans la ferme persuasion où ils sont qu'ils n'auront de bonheur dans l'autre monde qu'en proportion de leurs richesses. Sacrifiant ainsi le présent

(1) Fête respectable, s'il en fut, & qui est venue jusqu'à nous : car on ne peut nier que le carnaval n'en soit un reste. Le Peuple, faute d'être instruit, n'attache pas assez de prix à cet usage. Quand donc saura-t-il que les Saturnales & le carnaval doivent lui rappeler un temps où les hommes, tous égaux, ont consenti à avoir un chef, sous la condition expresse qu'il seroit *primus inter pares*. . . Hélas ! Cette belle solemnité dégénéra bientôt en une vaine étiquette. Extrait de nos *Tableaux de la Fable*, in-16, fig. article *Saturne*.

à l'avenir , ils ont trouvé le secret de n'être heureux en aucun temps.

Les filles ne se voilent le sein que depuis l'époque de la puberté ; mais , par un préjugé national , quand elles rencontrent un Européen ou quelqu'un d'une Caste supérieure à la leur , l'honnêteté parmi elles veut qu'elles se découvrent & laissent voir ce que la décence chez nous ne laisse qu'entrevoir. Les femmes mariées ne sont point sujettes à ce cérémonial , par la raison qu'elles ne portent en tout temps aucun voile importun.

Dans l'Inde , la virginité est un fruit qu'on est tellement jaloux de cueillir dans sa fleur , qu'on prend la précaution de s'en saisir lorsqu'il n'est encore qu'en germe. On ne seroit pas certain d'avoir pour femme une fille intacte , si on ne l'avoit épousée avant l'âge d'être nubile. Peut-être aussi a-t-on eu une autre bonne raison pour en agir ainsi : les Brame s'étant adjugé , au nom du Dieu dont ils se disent les représentans , les prémices de toutes choses , on a trouvé le moyen d'é luder cette servitude religieuse en prenant pour épousés des femmes si jeunes que les Prêtres ne peuvent exercer leurs droits , sans cependant avoir celui de s'en plaindre.

Mais dans un climat où la stérilité est regardée comme un fléau ; où la reproduction paroît être la cause finale de l'existence , on ne sauroit expliquer , encore moins justifier l'abus fréquent des mariages tout-à-fait disproportionnés. Il n'est pas rare , (dit M. Sonnerat dans son curieux voyage aux Indes (1) , *in-4.*) il n'est pas rare

(1) Nous renvoyons , pour les détails , à cet estimable ouvrage.

de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans.

Cet inconvénient seroit léger, s'il étoit permis aux veuves de se remariar. Mais le code religieux fait par les hommes, & à leur seul avantage, condamne, pendant le reste de ses trop longs jours, au plus rigoureux célibat, une femme très-souvent veuve avant d'être nubile. En sorte que le sacrifice des Indiennes, sur le bucher de leurs maris, n'est pas tout aussi généreux qu'on seroit porté à le croire d'abord. De deux maux, elles se soumettent au moindre. Le supplice des flammes, d'après leurs préjugés, n'est pas comparable à toute une vie lentement consumée des feux du desir.

Aux Indes, comme ailleurs, le mariage est un marché plus ou moins lucratif. En donnant, donnant. Une fille coute de 21 à 31 pannes; ce qui vaut 100 liv. 10 s. ou 150 livres 10 sols, argent de France.

Parmi les bonnes œuvres que la Religion conseille, il en est trois méritoires par excellence; le don de terres; le don de vaches, & le don de vierges. Mais les mariages par charité font plus d'honneur à ceux qui les proposent qu'à ceux qui les acceptent.

Une de leurs cérémonies de noces, qui doit dater de loin parmi eux, & qui ne nous en paroitra pas moins grossière, est celle du *Tali*, joyau dont la forme symbolique représente le lingam. Quand le Brame célébrant a fait hommage de ce joyau aux Dieux & à tous les Assistans; quand tout le monde a passé gravement,

la main sur ce joyau , il est remis dans celles de l'épou-
seur (1), qui l'attache dévotement au col de l'épousée.
C'est ce cérémonial qui la rend femme , & qui fait le
mariage.

Ne nous hâtons pas de juger trop sévèrement un
Peuple chez lequel on rencontre de tels usages , & qui
n'en rougit pas , comme nous , parce qu'il a conservé ,
mieux que nous peut-être , la tradition de la simplicité
primitive. Age heureux , où ce qui fait rougir aujour-
d'hui le front des personnes honnêtes , n'étoit alors que
l'expression de la reconnoissance ingénue , & un hom-
mage pur rendu à la fécondité de la Mère commune
des êtres. Nos mœurs ne sont peut-être pas plus pures
que celles de nos premiers ayeux , & de nos contem-
porains de l'Inde ; mais nous avons plus de pudeur ou
moins de franchise qu'eux. Nous nous permettons la
chose , mais nous taisons le mot ; & tout en violant la

(1) Nous avons rendu compte, dans nos antiquités d'Her-
culanum expliquées (*in-4°*. T. VII, planche 138, pag. 75.)
d'un bronze représentant le buste d'une femme nue terminée
en guaine , & ornée d'un collier composé d'une grosse ficelle
à laquelle sont suspendus quatre Phallus. Nous avons remar-
qué à ce sujet que les Caffres ont coutume de mutiler leurs
ennemis vaincus , & de faire présent à leurs femmes de la
partie retranchée ; laquelle sert de joyau à leur collier.
Plus le collier est garni de ces joyaux , plus celle qui le
porte en tire vanité.

Le rapprochement des divers usages doit servir à la con-
noissance du cœur humain.

Sageſſe, nous lui conſervons ſon manteau. Au reſte, l'homme, ſi enclin par-tout à abuſer des choſes les plus innocentes, eſt peut-être plus excuſable quand il place le Phallus ou le Lingam ſur les Autels, que quand il divinife une épée à la manière des Scythes. S'il n'a que le choix entre des excès, celui qui tend à rapprocher les individus & à les multiplier, eſt préférable à celui qui les diviſe & les détruit.... Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, T. 7, 4°, planche 152, pag. 87 & ſuivantes.

Quand la jeune épouſée devient enfin nubile, les fêtes recommencent, & à peu près les mêmes cérémonies qu'aux premières épouſailles. Ce qui s'appelle le *petit mariage*. La naiſſance des enfans eſt célébrée auſſi avec beaucoup d'apprêts. Les femmes qui craignent la ſtérilité, ont recours à l'*office de la couleuvre*; cérémonie religieuſe qu'elles célèbrent ordinairement elles-mêmes. Elle conſiſte à ſe baigner, puis à laver une pierre taillée en forme de Lingam, accompagné de deux couleuvres. Enfin elles brûlent un certain bois devant cette image édiſante; & pendant ce ſacrifice elles lui font des prières, en lui jettant des fleurs.

Les Indiens ſont très-démonſtratifs dans leur deuil. Il eſt des Caſtes où les femmes, aſſemblées en grand nombre, & ſe tenant toutes par la main, danſent en rond autour du cadavre; elles chantent en même-temps, d'un ton lugubre, des paroles relatives à la circonſtance.

La coutume obſervée par les femmes de ſe brûler ſur le bucher de leurs maris, preſque tout-à-fait abolie

dans les Etats Mahométans de l'Inde, n'est plus en usage que dans les Etats Gentils ; & encore n'y a-t-il plus que la Caste des Brames & celle des Nairs qui observent cette pratique. On donne à cette cruelle scène le plus grand appareil. Du moment que son mari a cessé de vivre, la veuve infortunée s'abstient de toute nourriture, ne mange que du bétel, & répète sans fin le nom du Dieu de sa secte. La victime se pare, comme si elle alloit contracter un second hymenée. On remarquera que, pour l'encourager, les Brames ne lui promettent pas qu'elle retrouvera son mari dans l'autre monde ; mais ils l'assurent que du bucher elle passera dans les bras d'un Dieu qui en fera sa femme. Toutes ces belles paroles ne persuaderoient point la plupart des veuves, (lesquelles ne sont point forcées par la loi à ce supplice) si les Brames ne leur faisoient prendre quelque potion mêlée d'opium. L'espèce de fureur si peu naturelle avec laquelle elles se précipitent dans les flammes, indique que le cerveau est troublé par les vapeurs d'une boisson artificielle & enivrante. Et comme le dit l'Auteur moderne du Voyage aux Indes : le fanatisme peut bien faire consentir une veuve à un pareil sacrifice ; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

Il est quelques héroïnes de l'amour conjugal qui n'ont besoin ni de l'opium, ni des promesses des Brames ; pour se résoudre à quitter la vie. L'une de ces veuves disoit, en faisant les trois tours d'usage devant le bucher fatal :

« J'ai partagé la couche de mon époux bien-aimé,

MŒURS ET COUTUMES

» tant qu'elle fut jonchée de fleurs ; il me siéroit mal
» de l'y laisser tout seul , alors qu'elle est couverte de
» charbons ardens ».

Le deuil des Indiens consiste à se raser les cheveux ;
& leur costume lugubre , à s'envelopper la tête avec
une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules.

Les veuves , qui ne sont point d'humeur à quitter
la vie quant & quant leurs maris , quittent leurs bijoux ,
sur-tout le *Tali* , & ne portent qu'une seule pièce de
toile blanche , simple pagne qui fait le tour du corps ,
& dont l'un des bouts passant de droite à gauche , leur
couvre le sein & revient sur l'épaule droite , après avoir
passé sur la tête. Il leur faut bien de la vertu , sous un
climat tel que celui de la Côte de Malabar , & sous un
costume aussi peu gênant , pour se refuser aux consolations
dont elles doivent avoir tant besoin dans le long
cours de leur veuvage.

Pour plus grande commodité , les femmes de l'Inde
restent nues jusqu'à la ceinture ; & depuis la ceinture ,
elles ne sont vêtues qu'autant qu'il faut pour n'avoir
pas l'air de ne l'être point du tout.

A la Côte d'Orixa (Royaume de l'Indoustan ,
voisin du Coromandel & du Bengale) les femmes s'as-
sujettissent à porter un petit corset dont les manches
n'excèdent pas le coude. Il s'attache par derrière &
prend le contour de la gorge , de manière qu'il la
soutient sans la gêner. Le reste du corps est nud depuis
le bas du sein jusqu'aux hanches.

Les pagnes dont font usage les Indiennes , que tout

DE LA CÔTE DE MALABAR

autre vêtement importuneroit, font de toile peinte, ou en étoffes tissues avec la laine des moutons de (1) Tibet. Ces étoffes, *challes*, pour la finesse, surpassent nos plus belles foieries. Le prix d'une pièce monte quelquefois jusqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent sur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains & des pieds font, pour l'ordinaire, garnis de grosses bagues; elles teignent en rouge, avec l'infusion de feuilles du *mindî*, la paume de la main & la plante des pieds; elles se noircissent le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines Castes, elles se frottent le visage & tout le corps avec du safran. Des colliers d'or & d'argent leur pendent sur l'estomach; leurs oreilles, percées en plusieurs endroits, sont chargées de bijoux. Elles pousent l'amour de ces riches bagatelles, au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco: quelques-unes les portent en tresse; d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des chinois... Il faut leur passer ce foible dédommagement de la vie précaire qu'elles mènent. Une:

(1) Grand pays d'Asie, voisin de l'Indoustan, & soumis au Mogol. Les Habitans n'usent pour leur vêtement que des étoffes de laine.

MŒURS ET COUTUMES, &c.

épouse Indienne n'est, à proprement parler, que la première des Esclaves de son mari.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Côte de Malabar.

(1) C'est par là que les Indes ont été découvertes par les Portugais.



Desrais del.

Veuve du Malabar.

Mirelle sculp.

1871



M Œ U R S

ET COUTUMES

DES MADEGASSES.

... Il ignora long-temps les vertus & les vices ;
De la feule innocence il connut les délices :
Sans prévoir l'avenir, satisfait du présent ,
Ses vœux étoient bornés, son cœur étoit content ;
Le travail , le repos lui formoient une chaîne
Que la mort, à pas lents, venoit rompre avec peine .
Sans en chercher la cause, il goûtoit le bonheur

Poëme sur Dieu , Frag. VI. p. 19.

TEL étoit l'Habitant de Madagascar, avant l'arrivée des Européens dans cette grande Isle , située sur les côtes orientales de l'Afrique. Le siècle de fer commença pour le Madegasse à cette époque fatale ; & ceux , qu'une tradition nationale lui faisoit regarder comme les fils du Soleil, & dont il attendoit un Code sage, ne lui apportèrent que des mœurs contagieuses.

Madagascar, la plus considérable des isles connues, citée par les Géographes anciens, ne fut visitée pour la première fois qu'en 1492 (1) par les Portugais.

(1) D'autres disent 1506.

MŒURS ET COUTUMES

Les Anglois , les Hollandois & les François y ont navigué tour-à-tour , & fréquenté la seule côté de l'est , fans pénétrer un peu avant dans l'intérieur. Les Voyageurs modernes arrêtés à chaque pas , se plaignent beaucoup de la férocité de l'insulaire Madegasse ; mais elle n'est que trop motivée par la conduite de leurs prédécesseurs. Par-tout où les Européens ont mis le pied , ils se sont crus les maîtres-nés des lieux qu'ils découvroient , & ont agi en conséquence. La réserve la plus sage , la défense la plus légitime de la part du Peuple nouveau qu'ils visitoient , leur a paru un crime. Ils ont traité comme rebelles ceux qui ne consentoient pas à être leurs esclaves ; & ont débuté avec des armes offensives auprès des Sauvages , dont ils se sont aliéné pour jamais le cœur. L'homme de la Nature revient difficilement de la première impression qu'on a faite sur son esprit.

On distingue deux races d'hommes à Madagascar ; les Naturels , espèce noire & crépue. On leur reproche d'être mous au travail ; parce qu'ils ne sont pas de la couleur des blancs , ceux-ci ont-ils donc cru trouver en eux des bêtes de somme ? L'autre race , qui n'est que basanée , paroît étrangère à l'Isle , & originaire de quelques Arabes naufragés. Ces nouveaux venus se fervent des caractères de leurs ancêtres , pour écrire la Langue Madegasse ; ils se sont fabriqué un papier avec l'écorce battue d'un arbre appelé *Foutache*. Ils passent pour sçavans , & on se fait un devoir de les consulter ; ils exercent avec distinction le métier lucratif d'Augures.

DES MADEGASSES.

Un repas Madegasse est pittoresque. Des feuilles de Bananier tiennent lieu de nappe , de serviettes & même de plats & d'assiettes. On sert du poisson ou de la volaille cuits dans l'eau avec du riz. La feuille d'un végétal connu sous le nom *d'arbre de sel*, infusé dans le bouillon , en fait tout l'assaisonnement. Une autre feuille de Bananier repliée , forme un vase pour boire l'eau de laquelle on a retiré le riz.

La construction du domicile d'un Madegasse répond parfaitement à son comestible. De gros piquets en font la charpente. Les parois sont construits avec les côtes de la feuille du Ravenala (espèce de Bananier) jointes ensemble , & liées contre des lattes de Bambou. Les murailles sont tapissées intérieurement de nattes. Des nattes appliquées sur des claies de Bambou font le plancher ; & le toit, quoique très-solide , ne consiste qu'en feuilles de Ravenala rapprochées l'une contre l'autre. Le foyer , placé dans un coin de l'habitation , entretient un feu continuel jour & nuit. Les Madegasses ont trouvé que cet usage leur étoit salutaire. Le logement des Chefs n'offre pas plus de luxe. Il ne se fait remarquer que par un mât plus haut que la maison devant laquelle il est dressé ; on y suspend les cornes de tous les bœufs immolés pendant les fêtes. L'inventaire du mobilier ne tiendrait pas beaucoup de temps à faire ; des urnes de terre pour résister au feu de la cuisine, desalebasses de Bambou , & de petits paniers de nattes , voilà les principaux ustensiles d'un ménage. La Nature n'aime point le superflu ; elle a le secret de rendre heureux ses enfans avec le seul nécessaire.

MŒURS ET COUTUMES,

La Sagaye, javelot de six pieds, ferré aux deux bouts, étoit jadis l'arme unique des Madegasses qui en faisoient usage avec beaucoup d'adresse. Ils ont appris à manier nos fusils, nos pistolets, nos sabres; & par droit de représailles, ils les tournent quelquefois contre nous. Mais ils ne sçavent pas encore les fabriquer eux-mêmes. Les Arts mécaniques ne font des progrès qu'en proportion des besoins qu'on en a. Au sud de l'Isle, les femmes tissent des pagnes avec du coton & de la soie sur des métiers qui ne consistent qu'en quatre morceaux de bois fixés en terre. Les Madegasses ne labourent, ni ne sement. Ils cultivent à peine le riz, & à son défaut le petit mil. On trouve parmi eux des Médecins de profession. Tous leurs moyens curatifs se bornent à des boissons ou à des bains de plantes aromatiques astringentes & purgatives, à des emplâtres de chaux, & à la saignée, opération douloureuse qu'on ne se permet qu'à la dernière extrémité; dans ce cas, la maison du malade, interdite à ses amis, n'est ouverte qu'au Ministre de la santé. Cependant, on fait force sacrifices aux Dieux bons & méchants. Quand l'un & l'autre, sourds aux vœux de la famille, ont laissé mourir le malade; s'il est riche, les sacrifices recommencent de nouveau, & à proportion jusqu'à l'inhumation du cadavre, qui ne se fait pas tout de suite. On passe les nuits à tirer des coups de fusil, pour écarter les mauvais génies qui sont censés affliger la demeure du défunt. Puis on revêt son corps de ses plus beaux habits, & on le transporte avec pompe dans la sépulture de ses ancêtres, placée toujours hors du bourg.

DES MADEGASSES

Dans toutes ces cérémonies, on ne distingue qu'une foible trace de Religion. Les Madegasses ne s'en piquent point. Ils reconnoissent comme par instinct deux principes. *Janhar* est le nom du *Grand Dieu, du Tout-Puissant*; & *Angal*, est celui de son Rival. Ils n'élèvent de Temples ni à l'un ni à l'autre; ils n'ont sçu même jusqu'à présent sous quelle forme matérielle ils doivent se les représenter; ils ne leur en adressent pas moins des prières & des sacrifices. Une particularité digne de remarque, c'est qu'ils ont grand soin de réserver, pour le Dieu du mal, une portion de la victime immolée au Dieu du bien. Cette Théologie, si naturelle, est celle de presque tous les Peuples privés des secours de la Révélation. En effet, il dût paroître absurde au Madegasse de mettre sur le compte d'un seul & même Dieu le bien & le mal tout ensemble. Pour se tirer d'embarras & pour se rendre raison de tout, il sembla tout simple, & il n'en coûta pas davantage, de se créer une seconde Divinité spécialement chargée & responsable du mal. Par une suite de cette dialectique du bon sens de ces Peuples grossiers, on fut tout porté à croire que les méchans, après leur mort, continuoient de l'être, métamorphosés en animaux nuisibles; & les bons en productions bienfaisantes. Le Madegasse privé de son ami, ou victime d'un traître, est consolé en se disant: « Ce Bambou qui me rend tant de services, » qui me soulage, en m'allégeant les plus lourds fardeaux, sans ployer ni se rompre; c'est sans doute mon ami; il n'a fait que changer de forme à mes

MŒURS ET COUTUMES.

» yeux : cette tige est sortie de sa cendre. Et toi ,
» Homme rampant , qui m'as trahi ! je ne resterai pas
» toujours sans vengeance , ou j'en chargerai mes
» enfans. Ta mort te livrera en mon pouvoir. Alors
» tu passeras dans le corps d'un de ces reptiles veni-
» meux dont j'écrase aujourd'hui la tête. »

Les Trafiquans Arabes ont donné aux Insulaires de Madagascar une teinture de Mahométisme qui les porte à se faire circoncire. Que ne se bornent-ils à cette pratique religieuse ! Mais à la naissance de chacun de ses enfans , le père interroge les Augures ; s'il n'en reçoit pas une réponse satisfaisante , la superstition fait taire la nature ; le nouveau né , arraché du sein de sa mère , est exposé dans la forêt voisine.

Il paroît que les convulsionnaires sont de tous les pays ; car on en trouve à Madagascar ; mais avec cette différence , que ce n'est plus que là qu'ils passent pour forciers.

Les Madegaffes épousent autant de femmes qu'ils veulent , ou (pour parler plus exactement) autant de femmes qu'ils peuvent en aimer. Ils les répudient avec la même liberté. Mais celles qui ont été honorées des faveurs d'un Européen n'en deviennent que plus précieuses & plus chères à leurs maris ; ce n'est qu'alors qu'ils ouvrent les yeux sur leur mérite. Aussi font-elles tout pour obtenir cette grace ; & malgré les détails du ménage qui roulent sur elles seules , elles trouvent le loisir de se livrer aux recherches multipliées d'une toilette très-longue.

DES MADEGASSES.

Nos tendres baisers, nos étroits embrassemens, ne font point d'usage parmi ces Insulaires : pour témoigner la joie qu'ils ressentent à l'arrivée d'un ami attendu avec impatience, ils se contentent de se passer les mains l'une sur l'autre, sans se les presser.

Ils ont trois principales épreuves pour s'affurer de la vérité, quand elle est en litige ; l'eau, le feu, & le poison. Et cet usage se rencontre presque par-tout. La Vérité a paru si belle aux hommes, qu'ils ont tous cru que Dieu, pour la faire triompher, lui devoit un miracle.

L'Isle de Madagascar est divisée en petites Souverainetés qui sont héréditaires, mais qui ne sauroient être despotiques ; car le Chef du village le plus chétif ne peut rien s'il n'est autorisé par ses Compatriotes assemblés en Conseil. Tout le monde y a voix. L'Etranger y est admis ; & on y écouterait l'ennemi même qui viendrait y prendre séance.

L'habillement des Madegasses est une simple pagne, (étoffe d'écorce d'arbre) longue de trois aulnes, qu'ils mettent sur leurs épaules, & dont les deux bouts tombent par devant ; les Chefs en portent de soie ou de coton, garnies à leur extrémité de frange & de verroterie, ou de grains d'étain. Ils se couvrent la tête avec une calotte faite de joncs.

Les femmes se ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre brasses, en forme de jupon ; par dessous, elles portent toujours une toile blanche plus ou moins grande par propreté : elles ont aussi une espèce

MŒURS ET COUTUMES

de corset ou demi-chemise de toile bleue qui ne descend qu'à la moitié du sein , & orné par devant de plusieurs plaques d'or & d'argent servant d'agraffes. Elles portent des pendans d'oreilles , & ont aux bras des anneaux d'argent , & au col des chaînes d'or travaillées dans le pays.

Fin des Mœurs & Coutumes des Madegasses.



Desrais del.

Mivelle sculp.

Habitant de Madagascar .

12345



Desrais del.

Micelle sculp.

femme de Madagascar.

1870



M Œ U R S
ET C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E S I S L E S M A N I L L E S .

EMMANUEL , Roi de Portugal , surnommé (1) le Grand , ne le fut pas toujours. L'amour lui fit commettre une injustice contre les Maures & les Juifs , & il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama & des Vespuce , ce Gentilhomme Portugais , déjà célèbre par des succès sur la mer , ne put obtenir de la Cour un demi écu de paie de plus par mois. Ce refus de six écus par année coûta cher à sa patrie. Le Navigateur mal récompensé se retira : accueilli par Charles-Quint , après avoir découvert les isles Marianes & les Moluques , il vint mourir , en Avril 1521 , aux isles Manilles , appelées depuis Philippines (2) parce

(1) On le sur-appella aussi *le Prince fortuné* , & son règne passa pour le *siècle d'or* du Portugal , principalement à cause de la conquête du Brésil , source inépuisable de richesses.

(2) Dans leur voisinage sont d'autres isles qui portent le même nom , & que le hazard fit découvrir beaucoup plus

MŒURS ET COUTUMES.

que c'est sous leur Roi Philippe II que les Espagnols s'y fixèrent en 1564.

Cet Archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, sous la zone torride, a pour chef-lieu l'île de Luçon & Manille pour capitale. Cette ville seroit l'une des plus commerçantes du globe, si elle n'appartenoit pas au Gouvernement Espagnol. Mais des Missionnaires & des Cénobites ne suffisent pas pour peupler & faire fleurir une Colonie. Ce n'est pas en prêchant l'humilité chrétienne & la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des possessions lointaines, & à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funestes auxquels elles ne sont que trop exposées. Le renoncement aux choses de ce monde est un moyen peu sûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires & des cultivateurs; & l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages d'ailleurs si attrayans par eux-mêmes. La plupart des Naturels, aigris par cette conduite, que défavoue une saine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reste des Habitans, dégénéré sous le joug, languit dans une apathie complete & tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ses superbes Eglises; mais

récemment. Mais elles sont encore trop peu connues, pour qu'on puisse en donner des détails certains. Les dangers de la Navigation sur ces parages, défendus par une brise continue, a préservé jusqu'à présent ces Insulaires de la visite des Européens avides.

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, & dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelque importance. Les douze mille Chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois & des autres Nations qui jadis venoient en foule la vivifier & l'enrichir. Le grand nombre des (1) Couvens y laisse à peine des emplacements pour les Manufactures & autres établissemens utiles qu'on s'aviferoit d'y introduire.

Cette Capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les Infidèles, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux Etrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les Usurpateurs, & même contre leurs Compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrémités, on les voit sortir de leurs défilés & accourir jusqu'aux portes de Manille, d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbacanes à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées. Tels sont les effets du fanatisme & de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, & placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pu figurer un jour parmi les Nations les mieux civilisées; le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de

(1) On en compte à Manille jusqu'à quinze.

MŒURS ET COUTUMES

ces Insulaires & en a fait des Cannibales sans loix & sans mœurs.

Les Manillois & les Habitans des autres isles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un Peuple mélangé où l'on retrouve le caractère des Nations étrangères qui les ont fréquentés. Mais dans le fond, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou & recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire à soi, le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes fauves & des Montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit sa source au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite isle, asyle de la liberté. Plusieurs familles indiennes s'y sont réfugiées, & y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande Isle. A l'ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un Peuple doux occupé à fabriquer des nattes & des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des Religieux moins fanatiques que les autres, ils se sont laissés convertir sans beaucoup de

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conserver leurs loix & leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital; ils n'entendent pas raison sur cet article, & n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Peut-être doivent-ils cette manière de voir à l'austérité des dogmes religieux qu'ils ont embrassés & qu'ils mettent en pratique. Ils ont quelque idée de la Médecine, & se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains & des pieds.

A l'est du lac, au contraire, est une horde peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, & ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présens à leur souvenir. La vue d'une Croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une Religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu conforme à l'esprit de douceur qui caractérise son Fondateur !

MŒURS ET COUTUMES

Le sol des îles Philippines , fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année , est cependant volcanisé ; ce qui le rend sujet à de fréquens tremblemens de terre , contre lesquels les Espagnols se mettent en garde avec le Rosaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne construire leurs maisons qu'en bois , & de tenir prêtes de petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin , & dans lesquelles ils se précipitent lors de l'événement.

La Nature ne se permet jamais un mal qu'il n'en résulte quelque bien. Les volcans fournissent des sources d'eau chaude douées , dit-on , de propriétés salutaires. Aussi trouve-t-on établis dans leur voisinage des Hôpitaux & des bains publics.

Le Gouvernement Espagnol , qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique , interdit l'abord des îles Manilles à tous les vaisseaux étrangers ; mais , grace à son zèle apostolique , les Chinois & les Indiens en sont seuls exceptés ; on ne désespère toujours pas de les convertir : peut-être n'est-ce qu'un prétexte pour empêcher des Nations plus actives de mettre à profit l'inertie qui règne à manille. La seule exportation est celle des piaftres ; mais elle est réservée à la Couronne.

Mindoro petite île de l'Archipel des Philippines , n'est un peu connue que par la relation de Voyageurs , mauvais naturalistes ; lesquels ont supposé une queue aux Insulaires.

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

Le terrain de l'isle Antigue est aussi fécond & aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La Couronne d'Espagne devoit au moins protection & sûreté aux pays qu'elle s'est appropriés. Il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses Sujets. Un Insulaire manque de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé & exposé au pillage du premier Pirate Maure qui se présente.

Les Roitelets nombreux de l'isle Mindanao jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le Roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sanbouangue, les Espagnols n'osent sortir & tremblent devant les Insulaires hardis & courageux dont ils se disent les Souverains. Pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon. Mais les rivières, comme celles de luçon, y charrient quantité de paillettes d'or.

Les Hollandois & les Espagnols se sont long-temps disputé l'isle d'Yolo, qui sert de limites aux Philippines. Mais les Insulaires, fidèles à leur Chef, ne se sont donnés ni aux uns ni aux autres. Braves défenseurs de leur patrie riche en productions, ils n'ont permis ni aux Anglois ni aux François d'établir un comptoir sur leur rivage. Les Européens, alléchés par les épiceries & les perles, ne s'attendoient pas sans doute à une résistance aussi opiniâtre.

Les Manillois grands & bien faits, sont basannés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite

MŒURS ET COUTUMES

avec les filamens de l'*Abaca* (1) tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe par-dessus un grand caleçon très-large; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges & de la plus grande finesse: ils en portent ordinairement trois; un sur la tête, le second au col, & ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par un bout à la ceinture. Les Manilloises recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les Insulaires de (2) Panay. Par-dessus tout cet habillement, elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux noirs & d'une grande beauté, tombent souventefois jusqu'à terre. Aussi en ont-elles beaucoup de foin; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoise, & en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent.

(1) Espèce de Bananier, *musa*, appelé *Caffo* dans les Indes. C'est le chanvre de ces contrées. *Abaca* est aussi le nom de l'une des îles Philippines.

(2) Île des Philippines dont les Habitans sont Chrétiens & soumis aux Espagnols. On y rencontre beaucoup de villages gouvernés chacun par un Alcade & un Padre ou Curé.

Leurs

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

Leurs chaufures font des pantoufles brodées & fi petites , qu'elles couvrent à peine le bout du pied.

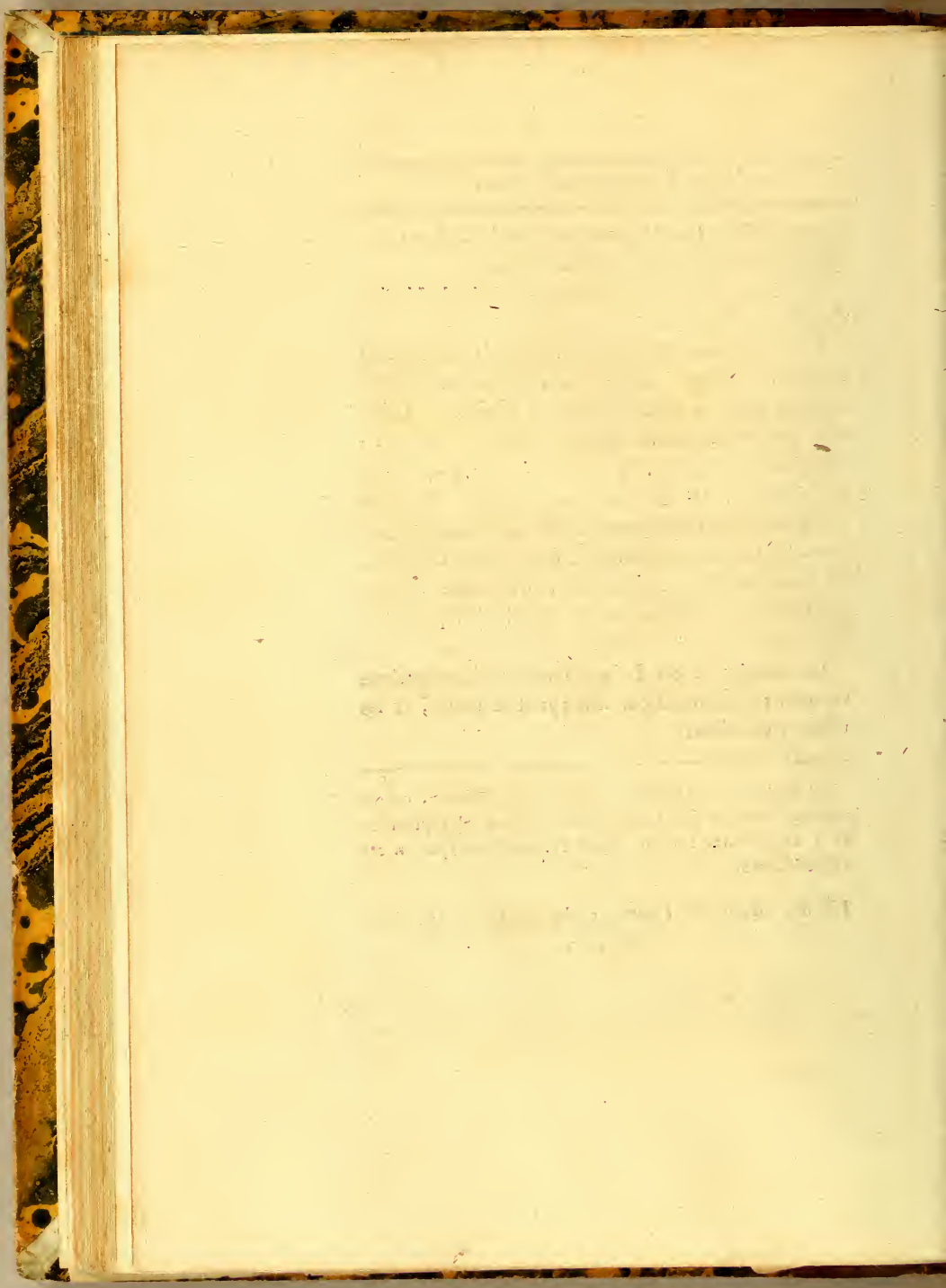
Les femmes de diftinction de la Capitale de Manille s'habillent à l'Efpagnole.

Les Infulaires qu'on appelle *Pintados* (1) & ceux de Mindanao , portent de petites cafaques de diverfes couleurs qui leur tombent fur les genoux & qu'on ferre avec une ceinture large d'une aulne , longue de deux brasses & demie. Ils ne fe fervent ni de chaufes ni de fouliers. Au lieu de chapeaux , ils fe ceignent la tête d'une pièce de drap ample affez pour faire plusieurs tours. Ils fe parent de colliers , de pendans d'oreilles , de bracelets d'or ou de laiton , d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-deffus de la cheville du pied toujours nud.

Le cofteume de ces Indiens fouffre toujours quelque variation ; chacune de ces ifles ayant fa mode , & fes ufages particuliers.

(1) *Pintados* , mot Efpagnol donné à ces Indiens , qui fe peignoient tout le corps de diverfes figures , lorsqu'on en fit la découverte. Ils ont depuis renoncé la plupart à cet ufage bizarre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Isles Manilles.





Dorras del.

Mucelle sculp.

Habitant des Isles Philippines.

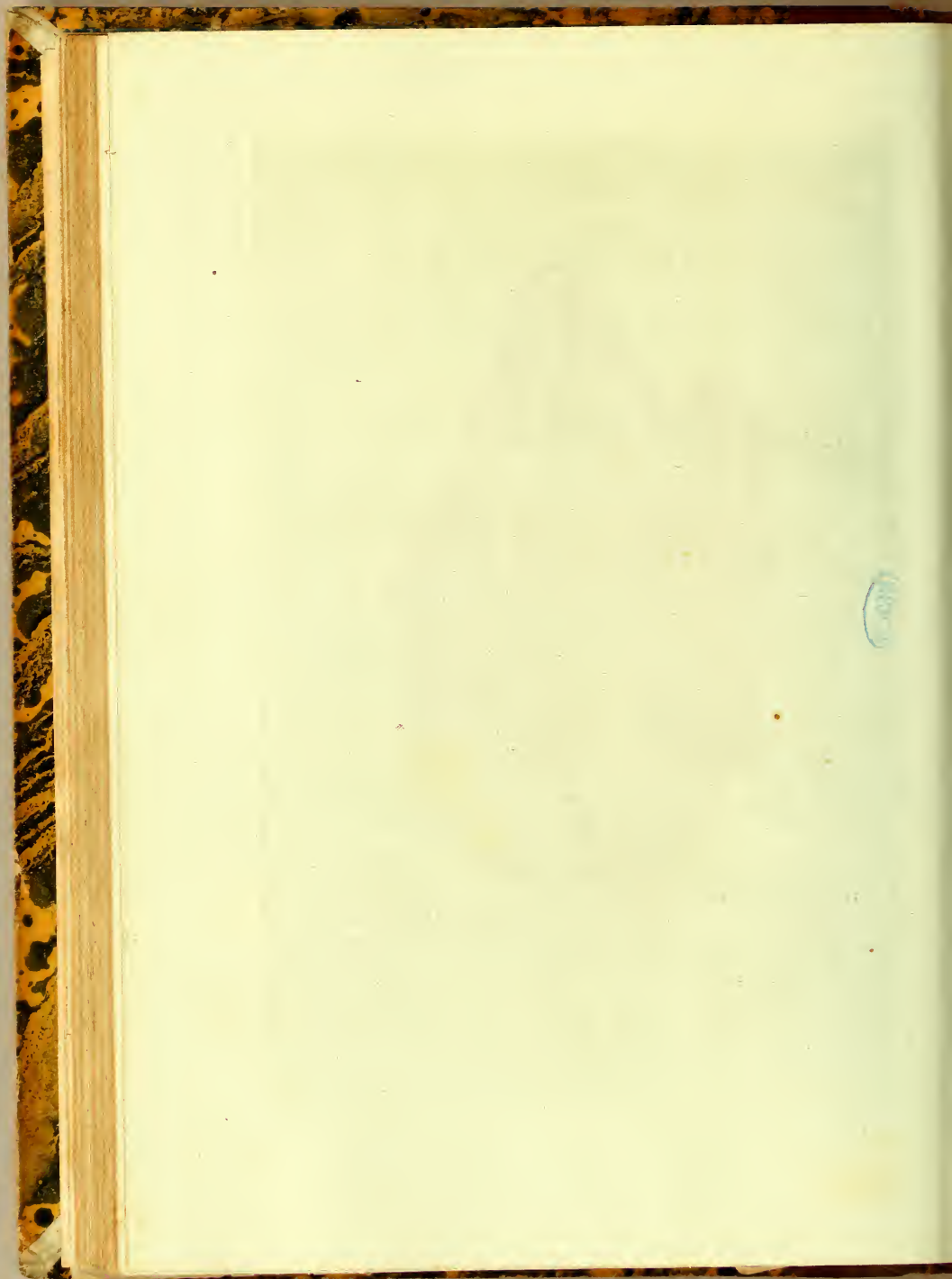


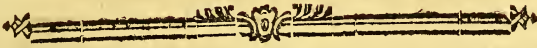


Desrais del.

Mirelle sculp.

femme des Isles Philippines.





M Œ U R S E T C O U T U M E S

D E S H A B I T A N S

D U R O Y A U M E D E M U R C I E :

C'EST sur-tout en politique que les plus petites causes donnent lieu aux plus grands événemens. Un caprice amoureux du Roi des Goths, alors maîtres de l'Espagne, occasionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue (1), élu par sa Nation, abusa du pouvoir suprême pour déshonorer la fille (2) de l'un de ses Généraux. Outragé dans ce

(1) Ce Prince courageux paya cher son incontinence. Vaincu par les Maures, les uns le font mourir de ses blessures & de son désespoir; les autres disent qu'il échangea le Manteau Royal contre un froc, & finit ses jours Hermite en Portugal. Un Historien Arabe, témoin de la révolution, raconte qu'après sa défaite il prit les habits d'un Berger, & se réfugia dans la Castille, sans laisser aucune trace de lui.

(2) Elle se nommoit Florinde. Pour instruire ses parens de ce qui venoit de lui arriver, à la Cour, de la part de Rodrigue, auprès de l'Epouse duquel elle étoit, sa pudeur, dit-on, lui fit imaginer de ne leur envoyer qu'une bague fendue en deux, au lieu du récit qu'elle ne pouvoit

MŒURS ET COUTUMES

qu'il avoit de plus cher, le père (1) alla chercher des vengeurs chez ses voisins d'Afrique. Le Royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de Maître, & ne couta presque rien aux Vainqueurs. Les portes de la Capitale leur furent ouvertes aussi-tôt qu'ils se montrèrent. Les Habitans évacuèrent leur patrie, & l'abandonnèrent aux Soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit dès-lors l'un des cantons de l'Espagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une Armée stationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Africain de nation, en fut nommé Gouverneur. Cet événement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conservèrent la Murcie jusqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un Héros de la trempe de Ferdinand III (2) Roi de Castille, pour les déposséder.

prendre sur elle de leur mander elle-même. On ajoute qu'elle ne voulut survivre à la perte de sa virginité, que pour en voir la réparation. Les Espagnols désignèrent cette fille chaste sous le nom de *Cava*. Une tradition populaire nous apprend qu'elle se précipita du haut d'une tour, à *Villa-Viciosa*, appelée depuis *Malaca* ou *Malaga*, ville de la méchante fille, à cause des maux dont elle fut cause.

(1) Le Comte Julien, Ambassadeur de Rodrigue en Afrique, pendant que son Roi, sans mœurs, faisoit violence à sa fille.

(2) Ce Roi, cousin-germain de Saint Louis, étoit aussi digne que lui de l'apothéose. Le Pape Clément X, qui le

DES HABITANS DU ROYAUME DE MURCIE.

Quelques-uns ne purent se résoudre à quitter un pays aussi fertile & aussi agréable pour passer en Afrique ; & oubliant qu'ils avoient été libres, y vécurent dans une condition précaire & voisine de la servitude.

Le plus grand revenu que la Couronne tire de cette province, est dû à la soie avec laquelle les Maures déjà depuis long-temps fabriquoient de belles étoffes. La soie est aussi un objet de commerce très-important. Le terrain sec & montagneux demande une culture pénible ; mais on en feroit bien payé par la bonté de ses productions. Il faut espérer que la construction du Canal réveillera l'industrie ; en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en est la capitale. Ce n'est pas ses onze Eglises paroissiales, ses huit Couvents, & son Tribunal de l'Inquisition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaste bibliothèque ; mais on n'y trouve que des livres scholastiques.

On voit dans la Cathédrale le mausolée d'Alphonse X, fils du Libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au Catalogue des Saints, comme son père, son nom se trouve quelquefois inscrit sur la liste des *esprits forts*, à cause d'un propos assez leste qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut surnommé

canonisa, mit dans son bref la clause, que les Espagnols seuls en chommeroient la fête : comme si la mémoire d'un bon Prince ne devoit pas franchir les limites de sa Patrie. Un Grand homme appartient à l'Univers entier.

MŒURS ET COUTUMES.

l'Astronôme, parce qu'il avoit le goût des hautes sciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut aussi donné, il auroit dû se montrer moins ambitieux. Il en fut bien puni dans la personne de son fils ingrat, qu'il se vit contraint de maudire ; il se réfugia & mourut de chagrin dans sa *bonne ville de Murcie* ; c'est ainsi qu'il parloit de cette Capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de sa vie orageuse & un tombeau après sa mort. L'exemple de ce Prince & de tant d'autres devoit bien corriger les Petits de la manie d'envier le sort des Grands.

Tout se pèse à Murcie. La Justice y est très-sévère ; & la police très-exacte. Celui qui surfait & vend au-delà du prix fixé par le Magistrat, est promené sur un âne & reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Carthagène est la seconde ville de Murcie ; elle est encore célèbre par son port ; mais de long-temps elle ne recouvrera l'état florissant dont elle jouissoit jadis. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, Prince dont le règne est la plus brillante époque des annales de l'Espagne.

Les Habitans de la petite ville de Lorca sont presque tous les descendans de ces braves Goths, jadis les Maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriser. Rien de plus contraire aux principes & aux effets d'une saine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte sept paroisses & cinq Couvens.

DES HABITANS DU ROYAUME DE MURCIE.

Sancta-Crux de Caravaca, est un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andaloufie & à la Nouvelle Castille. Il a un Château, une paroisse & six Couvens. C'est-là qu'on se procure des Crucifix propres à se préserver de la foudre.

C'est dans la plaine d'Almanza que les François & les Espagnols remportèrent une victoire célèbre sur les Anglois, commandés par le Maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obélisque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet événement dut flater la vanité des vivans, mais ne fut pas sans doute aussi profitable aux Soldats morts dans le combat, que les cinquante mille messes que Philippe V fit célébrer pour le salut de leurs ames. Almanza renferme huit Couvens, & n'a que 1600 habitans.

L'habillement d'un homme de Murcie consiste en un gillet fort court, & par-dessus une veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupé enveloppe les cuisses & déborde à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec soin, & ornée par devant d'un noeud de rubans & de plusieurs glands. Un manteau ample & bordé de franges est la pièce essentielle du costume; on le porte quelquefois sans être attaché, ployé sur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, & le bouton est remplacé par une rosette. La chaussure n'est qu'une sandale assujettie au pied par un réseau; outre

MŒURS ET COUTUMES

cela, on porte des chaînes au col & on y suspend des reliques. Les femmes sont costumées très-élegamment, même parmi le bas Peuple. Sur un corset à manches bouffantes, elle portent une écharpe assez ordinairement. Un tablier brodé & à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête est le voile qu'on fait retomber sur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on suspend des Croix d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.



Marchand d'Orange de Murcy.

BRUCE



Marchande d'Orange de Meurey.

BRUCE



Desrais del.

Micelle sculp.

Homme de Murcie.

1871



Desrais del.

Maxelle sculp.

femme de Murcie.

1938



M Œ U R S

ET C O U T U M E S

DES MOLUQUOIS.

LA position des Moluques n'en devoit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces isles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des loix & qui y envoient des Colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois & les Malais, les Persans & les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les Souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; & par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, & finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués & aidés par eux pour chasser les Portugais, & s'y

ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres isles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques & leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade & du girofle, du gingembre & de la canelle. Les François ont trouvé le secret de naturaliser ces végétaux précieux à Cayenne & à l'Isle-de-France.

Les principales isles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda & Tidore. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générique & commun à toutes, chaque endroit cependant a ses mœurs à part qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint est le même. On dirait du noir lavé de jaune. Ils sont féroces & peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne pense. Les forts sont plus généreux que les foibles : ceux-ci ne pardonnent rien ; ils sentent leur insuffisance ; & comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils usent de leur droit en toute rigueur : & cela ne peut guère être autrement. On a remarqué que les Sauvages du midi & les femmes sont plus vindicatifs que le reste des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaisirs de la vie domestique & sédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une existence équivoque. Toujours

errans dans les bois, ils se refusent à une communication suivie avec les Hollandois, dont la politique, mieux concertée que celle des autres Nations européennes, tend de plus en plus à la tyrannie; républicains chez eux, despotes par-tout ailleurs. L'impérieuse nécessité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la ressource du fagou; c'est la moëlle d'une espèce de palmier qui végète sans culture, & qui est aussi commun que nos *gramen* d'Europe. La fécule desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon, de la bouillie très-nourrissante, & d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'est pas que les Moluques soient frappées de stérilité pour tout le reste. Bien au contraire; mais les étrangers ne pensent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours sur la défensive, & énervés par le climat qui n'inspire pas le goût du travail, sont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour se multiplier, des bras robustes & exercés. Ils laissent tout faire à leurs femmes ou à leurs esclaves, & ne s'occupent que du commerce des clous de girofles, leur unique richesse. Leurs maisons, construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre & des nattes. On les dit jaloux, & ils tiennent leurs femmes étroitement resserrées. Cependant ils les épousent sans les voir. Il est vrai que si le hazard les a mal servi, ils se sont réservés le droit de le tenter plusieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuses de plus. Cependant on prétend qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle on les con-

damne, & qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages se contractent sans beaucoup de formes, & se célèbrent sans beaucoup de cérémonies. Mais à Ceram, petite île des Moluques, les préliminaires nous en paroïtroient rudes. Les parens de la future épousee exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nus & couchent *sub dio*, jusqu'à ce qu'ils aient payé d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits & du logement.

L'île de Ternate n'a que sept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, & son Souverain régnoit sur les petits Princes de toutes les îles voisines. Un Naturaliste n'y verroit qu'une montagne à moitié submergée. Elle renferme un volcan. Dans la Ville, distribuée par de belles rues très-régulières, est un ferrail & une mosquée; l'entretien de l'un & de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur Roi, & dévots envers leurs Prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le Sauvage d'alors non-seulement pensoit rendre un service à ses parens caducs, en les privant des restes d'une vie à charge à eux-mêmes; mais encore que, pour les honorer davantage, il leur donnoit son propre corps pour sépulture, en se repaissant de sa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de sang; mais la

compassion naturelle & la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la soif de la vengeance? Les vertus les plus tendres meneroient-elles aux mêmes excès que la plus féroce de toutes les passions? Aimons plutôt à croire que les Portugais ou autres auront voulu calomnier un Peuple qui n'avoit pas à se louer d'eux; à moins qu'on ne veuille mettre cet usage barbare sur le compte de la superstition, qui, comme on fait, se permet tout.

Quoi qu'il en soit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. Peut-être sont-ils redevables de cet article de foi aux vapeurs de l'opium dont ils prennent ordinairement une dose au trépas de leurs proches, ou quand ils se sentent eux-mêmes bien proches du dénouement. Ils mettent de l'amour-propre à bien jouer leur rôle, & à regarder la mort comme un passage à une vie meilleure, d'où ils entendront tout ce qui se passe dans celle qu'ils quittent. En conséquence on traite le cadavre du défunt avec toutes sortes d'égards. On le sert pendant sept jours, on lui donne à manger, à boire; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accusé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'est pour cela qu'ils font sentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les forciers d'enlever les morts & de les manger. Ils ont quelque idée de la métempsychose. Leurs Rois n'ont pas de peine à faire accroire au Peuple qu'ils sont descendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un serpent. Les femmes disent que la petite vérole est une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines

occasions, se gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf sous l'aisselle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ses enfans.

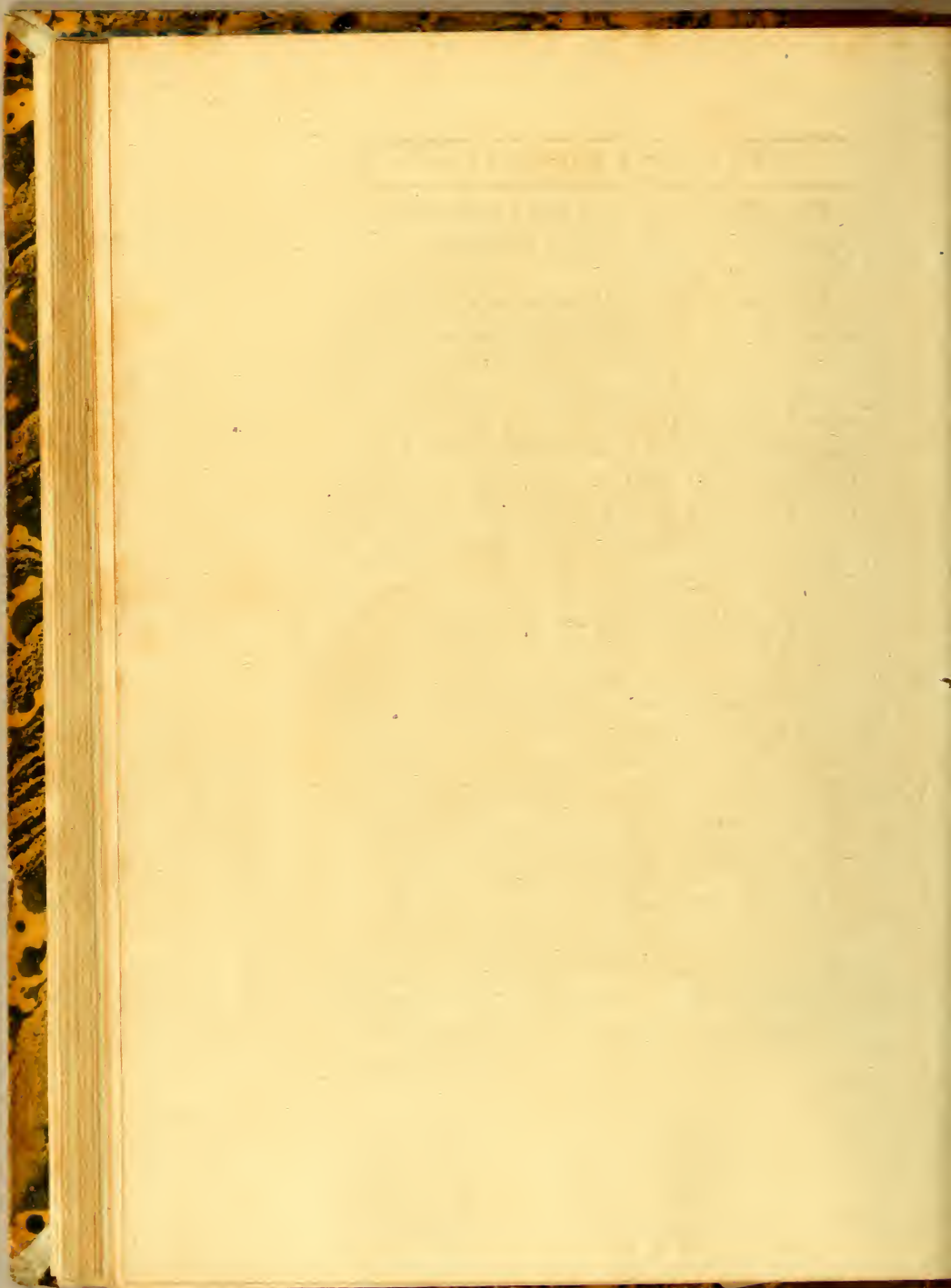
.
 Toutes ces traces de paganisme n'empêchent pas que le Mahoméisme ne soit le culte dominant parmi les Insulaires. Leurs Prêtres portent le costume des femmes. On ne les distingue qu'à leurs bonnets pointus. Leurs sermens consistent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, consacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme seroit-il donc en tout pays un animal craintif & méfiant?

Les hommes, pour l'ordinaire, ne portent presque point de vêtemens; le voisinage de la ligne équinoxiale les en dispense. Quelquefois, plus par luxe que par besoin, ils se couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont soin de parfumer, quand ils veulent se montrer galans envers leurs femmes. Les élégans se couvrent de fleurs ou se coëffent d'un chapeau peint de diverses nuances, & fait de feuilles de latanier. Ils ne connoissent que l'arc; leurs flèches sont d'un roseau élastique. La pointe est d'un bois dentelé très-dur. Ils se munissent de boucliers dont la matière est un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défensive de dessins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. La forme de ces boucliers est d'être longs & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux sexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant sur une pierre.

Le costume des femmes est une longue robe, espèce de sac sans plis, fermé pardevant. Elles portent des chapeaux de sept à huit pieds de circonférence, plats en dessus & chargés d'ornemens en coquillages & en nacre de perles; en dessous un cercle haut de trois pouces sert de forme, & les fait tenir sur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne se couvrent que d'une ceinture de gaze, & d'une écharpe de soie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.

Fin des Mœurs & Coutumes des Moluquois.





Dessiné del.

Micelle sculp.

Moluquois.

RRJR



Desrais del.

Micelle sculp.

Moluquoise.

1870



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE MALTHE.

Disciplinæ amantes, & culpas non relinquentes impunitas.

Jac. Viriacus.

Amis de la discipline, & ne laissant point de fautes impunies.

LES Anciens, nos modèles & nos maîtres en tant de circonstances, n'avoient pourtant rien à opposer à l'Ordre religieux & militaire si glorieusement connu sous le nom de *Chevaliers de Malthe*. Chez les Grecs, il y avoit quelques Collèges de Prêtres aux mains desquels l'encensoir & le glaive étoient également familiers. Les Romains avoient leurs Chevaliers, qui formoient à eux seuls le second Ordre de l'Etat; c'étoit la fleur des guerriers & le plus ferme boulevard de l'Empire. Mais l'Antiquité ne nous a point laissé l'exemple d'une association tout à la fois défensive, hospitalière & religieuse, consacrée spécialement au soutien de la foiblesse contre l'oppression, à la garde des Fidèles contre les Impies. Les siècles de l'Histoire moderne, illustrés par la Chevalerie romanesque, peuvent seuls être comparés à ces temps qui les suivirent immédiatement, où

l'on vit s'élever une confraternité régulière de guerriers nobles par le courage autant que par le sang. Les Chevaliers errans de la Table ronde, ou ces intrépides aventuriers qui donnèrent lieu à cette fiction, étoient des braves sans discipline qui ne suivoient que l'impulsion de leur cœur, & qui ne rendoient que des services isolés, rejetant tout plan de conduite, & n'attendant que l'occasion. La Religion qu'ils connoissoient mal, leur Roi qu'ils servoient comme par instinct, & la Beauté qu'ils osoient associer aux motifs les plus graves, formoient pour eux un triple intérêt, bien propre sans doute à remuer le cœur de l'homme. Mais qu'est-il résulté de leurs actions de bravoure, n'étant dirigés dans aucune de leurs expéditions qui ressembloient plutôt à des coups de main ? Leurs succès étoient pour eux seuls & leurs amis. L'Etat ne tiroit presque aucun parti de leurs armes, dont ils se servoient volontairement & selon leurs caprices. Du sein des désordres indispensables parmi tant de braves sans chef, sortit enfin un Gouvernement sage & redoutable, où la valeur est soumise à la prudence, où les mœurs règlent les élans des passions, où l'humilité chrétienne rectifie les conseils de l'amour-propre; association respectable qui a pour base une Noblesse (1) la plus reculée & la plus pure, condition

(1) La Noblesse n'est pas tout-à-fait un préjugé politique. Sans doute que la nature n'a point fait de gens de qualité. Mais peut-on se dissimuler combien l'éducation & la société modifient le cœur de l'homme ? Nous sommes nés tous égaux.

de rigueur exigée dans la personne d'un Chevalier de Malthe.

On fait que cet Ordre militaire eut pour berceau Jérusalem, & l'hospitalité pour principal but; d'une main les premiers Chevaliers de S. Jean servoient les malades & les pauvres (1) qu'ils défendoient de l'autre main. Conquérens de Rhodes (2), on les vit avec peine

Mais une famille qui a séjourné pendant plusieurs générations dans la fange des emplois vils & suspects, peut-elle avoir nourri les sentimens généreux qui distinguent ces Maisons dont tous les membres occupent de temps immémorial des postes honorables faits pour élever l'ame? Un publicain froid qui calcule froidement dans sa caisse obscure le profit qu'il pourra retirer d'une calamité nationale, peut-il aller de pair avec ce guerrier loyal qui sacrifie sa fortune, & déserte la couche nuptiale pour voler à l'extrémité de la terre, afin d'y faire respecter par ses armes ou ses conseils la gloire & les droits de ses compatriotes sans défense, ou le grand intérêt de la religion de ses pères?

(1) Il seroit peut-être à désirer que les Chevaliers de Malthe se souvinssent un peu davantage de cette double institution. Peut-être aussi devoient-ils se rappeler que Gérard leur vénérable fondateur étoit un rôturier bienfaisant; que dans l'origine ils étoient composés de deux classes, celle des Patriciens & celle des Plébéiens; & enfin que l'esprit hospitalier, principal caractère de l'Ordre, ne parut s'affaiblir & se perdre que du moment qu'on en interdît l'entrée à ceux qui n'étoient pas Gentilshommes.

(2) Les Chevaliers auroient pu, avec le temps, (sur-tout en souffrant parmi eux des Plébéiens) faire revivre ces

se laisser enlever la souveraineté de cette Isle fameuse, & tenir de la libéralité de Charles-Quint, dont ils devinrent comme les vassaux (1), la pointe de Malthe, rocher nud, aride & qui leur coûta tant de travaux & de trésors pour en faire un séjour digne d'eux.

L'approche de l'Isle est belle & imposante; mais l'aspect du pays n'est pas agréable. Le sol est une pierre blanche recouverte seulement de cinq ou six pouces d'assez bonne terre. La récolte n'en est pas moins abondante. La moisson du froment est faite dès le commencement de Juin. L'Isle entière ne produit de bled que pour nourrir ses habitans pendant cinq mois de l'année. Mais ils comptent davantage sur le coton qu'ils sèment en Mai, & qu'ils recueillent en Octobre. Ils en fabriquent différentes étoffes. On en fait de très-beaux bas, des couvertures & des mantes estimées dans toute l'Europe. On y cultive aussi la canne à sucre. Mais les oranges méritent en effet tout le cas qu'on en fait. Elles sont de saison depuis Novembre jusqu'à la mi-Juin. Et pendant ces sept mois, les orangers offrent continuelle-

anciens Rhodiens si célèbres par leurs loix maritimes & par leurs courses contre les Pirates.

L'Ordre de Malthe, avant d'être appelé ainsi, posséda encore Chypre, & ne s'y garantit pas tout-à-fait des influences de cette Isle jadis le séjour des plaisirs.

(1) Le Grand-Maître de Malthe est obligé d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à son Vice-Roi; il lui prête serment de fidélité & en reçoit l'investiture.

ment des fruits à cueillir. L'espèce rouge est supérieure, il n'est toujours pas aisé de s'en procurer. L'industrie n'habite pas de préférence les contrées abondantes. Il semble que la nature ait voulu exercer le courage & la patience des Maltois laborieux. Ils ne font pas difficulté d'aller jusqu'en Sicile pour en rapporter le terreau propre à recouvrir & à féconder leur sol pierreux. La même opération se fait en Suisse. L'agriculteur va chercher au pied de ses montagnes, à trois ou quatre lieues de profondeur, la terre que les pluies y ont précipitée, & la charge sur ses épaules pour la reporter jusqu'au sommet. *Labor improbus omnia vincit.* Toute l'Isle est semée de maisons de campagne, & de hameaux dominés par sept Villes qui toutes ne méritent pas ce nom. On ne peut en honorer que *la Vallette & Citta-Vecchia.* Chaque Village a son Eglise richement décorée. Dans l'Eglise de S. Jean, Métropolitaine de la Capitale, on y a rendu respectables le luxe & le faste, en les faisant servir de trophées à la Religion. La pompe du cérémonial ne contribue pas peu à maintenir la ferveur parmi le Peuple dévot qui y assiste. Si les hommes étoient généralement mieux instruits, il ne seroit peut-être pas impossible de les contenir dans leurs devoirs avec beaucoup moins de frais & d'appareil. Dans un pays où l'esprit religieux avoisine la superstition, on n'est pas peu surpris & édifié de rencontrer une Mosquée (bâtie tout récemment, il est vrai), à l'usage des Turcs, ennemis nés de l'Isle. On est assez tolérant pour permettre aux Esclaves le libre exercice de leur culte. Le

Clergé cependant y jouit de tant de privilèges, que son autorité balance le pouvoir presqu'absolu du Grand-Maître souverain de l'Isle de Malthe. Peut-être est-ce un bien pour les Insulaires. Ce n'est qu'aux querelles des Grands que les Petits doivent leurs momens de relâche.

Malthe n'eut presque jamais le bonheur d'être libre. Même avant de subir le joug des Romains, elle avoit déjà ses Rois particuliers. Carthage oubliant qu'elle devoit son existence à l'hospitalité & aux secours que Malthe accorda si généreusement à sa fondatrice errante, s'empara de cette Isle, enviée à cause du miel excellent qu'on y trouvoit en abondance, & dont les Anciens faisoient un si grand usage, puisqu'ils ne connoissoient pas le sucre. Les Sarrasins la tyrannifèrent assez long-temps. Il en reste encore des traces parmi les habitans de la campagne, qui parlent entr'eux la langue arabe. Ils trouvèrent des vengeurs dans les courageux aventuriers de la Neuftrie.

Les Nobles du pays ne sont pas en petit nombre. Mais leur naissance, plus que leurs manières habituelles, les distingue du reste des Insulaires. Par une suite de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent, ils ont des préjugés plus encore que le Peuple, & ne savent pas les masquer par des dehors aimables. Malthe seroit un triste séjour, si la société des Chevaliers ne faisoit pas les frais des principaux amusemens qu'on y goûte. L'urbanité françoise y a fondu les nuances du caractère trop prononcé des autres Nations. La Cour du Grand-Maître donne le ton au reste de l'Isle, & supplée à l'influence

des femmes qui y est presque nulle. Car les Maltois nés jaloux & trop convaincus de leur insuffisance pour fixer les goûts de leurs moitiés un peu vives, ont pris le parti de les soustraire à la galanterie des Chevaliers. Peut-être ne firent-ils qu'un trait de prudence. Mais le commerce de la vie civile en souffrit beaucoup. Quoi de plus monotone que l'existence, quand elle n'est point assaisonnée par le mélange des deux sexes? On se lasse des jouissances de l'amour-propre, plutôt que de celles de l'amour. La représentation fatigue, la vanité ne vaut pas le plaisir. Un inconvénient grave résulte de cette réserve trop rigoureusement observée entre les deux sexes. Ne trouvant pas de maisons honnêtes ouvertes, on se voit obligé d'en fréquenter d'autres; & c'est ainsi que les mœurs se corrompent par les précautions outrées qu'on prend pour les maintenir.

Il y a quelques amusemens publics, tels que les courses de chevaux, de mules & d'ânes. Dans l'intérieur, les Chevaliers se voient entr'eux, & partagent leurs temps entre les devoirs de leur état & la culture des Lettres & des Arts. Le Grand-Maître (1) actuel, Amateur de l'Astronomie, vient de faire élever dans son Palais un Observatoire dont il a confié la garde au Chevalier *Dangos*.

Le Point-d'Honneur (préjugé respectable peut-être

(1) F. Jean-Emmanuel-Marie-des-Neiges de Rohan. Le choix de ce Seigneur François fait autant d'honneur à l'Ordre qu'à lui-même.

dans l'état actuel des choses), règne encore dans toute sa vigueur à Malthe, malgré les palliatifs & les entraves que lui ont donné de sages ordonnances. A Rome & dans quelques autres Villes considérables, on a été obligé de condescendre à la foiblesse humaine, jusqu'à permettre à la débauche le libre exercice de ses turpitudes. Dans un quartier privilégié à Malthe, il est une rue (*stretta, la rue étroite*) où les duels sont hors de l'atteinte des loix. C'est ainsi qu'en paroissant autoriser cette barbarie, on est venu à bout d'en rendre les effets plus rares. Avant qu'on eût pris cette précaution, la vengeance, qui n'étoit arrêtée par aucun frein, se satisfaisoit par-tout où elle se trouvoit, & l'on fait qu'en pareil cas un seul instant suffit pour calmer un premier transport. Quelquefois le temps de se rendre au champ d'honneur, de deux rivaux a fait deux amis. Outre cette barrière, il est encore un autre usage salutaire qui souvent a force de loi. Il est reçu que deux champions doivent mettre bas les armes à la rencontre d'un Chevalier, d'un Prêtre ou d'une femme. Les Allemands, les Espagnols & les François, ont sans doute amené successivement cette triple coutume. La vanité, la superstition & la galanterie ont par fois leur moment d'utilité. Le Peuple de Malthe, simple & bon, comme il l'est par-tout, se fait un devoir de planter une croix à l'endroit souillé d'un meurtre en duel. Malgré la vigilance du Gouvernement, la multiplicité de ces croix sinistres n'annonce que trop que la société, instituée pour adoucir les hommes, leur fait trop souvent contracter des habitudes

tudes féroces, tout-à-fait dignes des Antropophages. Il s'est introduit parmi la bourgeoisie un usage bien singulier dont on ne fait point l'origine, mais qui malheureusement dégénéré en vaine étiquette, ne s'observe plus que pour la forme & d'une manière infidelle. Dans les premiers jours de l'année, les habitans d'un même quartier, au lieu de s'aller complimenter & de se répandre en propos vuides de sens, vont rendre un témoignage public de la bonne ou de la mauvaise conduite de chacun d'entr'eux, en laissant une empreinte de chaux ou de charbon sur le seuil de la maison de chaque ménage. Mais ceux qui ont quelques reproches à se faire ou à craindre de la part de leur voisin, ont grand soin de le prévenir, pendant la nuit, en couvrant leurs portes de blanc, & en ne laissant pas de place pour y mettre du noir. Il arrive delà que Malthe, aux yeux des étrangers instruits de la coutume du pays, mais auxquels on a caché l'abus qu'on en fait, s'applaudit d'avoir mis pied à terre dans une Isle séjour de l'innocence. Cependant les mœurs n'y souffrent pas moins d'alliage que par-tout ailleurs. La vanité & le luxe, la jalousie & ses suites y vont toujours croissant, malgré la bonne police qui y règne. Outre cela, une antipathie assez forte existe fourdement entre les naturels du pays & les maîtres étrangers auxquels Charles-Quint les a donnés. La conduite de ceux-ci, à la vue des belles Malthoïses, n'inquiéta pas peu les maris & les pères. Des François, des Espagnols, des Italiens, même des Allemands purent-ils s'abstenir d'être galans dans une

Ile peuplée de femmes de la taille la plus élégante ; une jambe fine est le moindre de leurs agrémens ; des cheveux du plus beau noir relèvent encore l'éclat éblouissant de leur peau. Mais le sein des belles Insulaires justifieroit seul l'amour-propre de celles qui le portent & les excès de ceux qui le convoient ou de ceux qui en défendent l'approche. Outre ces considérations, d'autant plus puissantes qu'elles étoient prises dans la nature, le sexe né pour plaire à Malthe plus peut-être que dans tout autre lieu, avoit à se plaindre des hommes dont il étoit négligé. Il fallut que des étrangers apprissent aux naturels du pays tout le prix des trésors qu'ils possédoient sans presque en jouir. Ensorte que de l'indifférence la plus coupable, ils passèrent à la jalousie la plus effrénée ; telle est la marche ordinaire du cœur humain. Le caractère des Malthoises étoit bien propre aussi à donner de l'ombrage & de l'inquiétude aux Malthois. Dans tout ce qu'elles font, ainsi que dans tout ce qu'elles disent, elles font d'une vivacité, d'une pétulance telle qu'elles ne peuvent éviter de se surprendre inconséquentes en plus d'une occasion ; elles se permettent ces étourderies, même à l'âge le plus mûr. Le temps qui affoiblit tout ne peut rien sur leurs fibres, qui sont comme autant de ressorts toujours tendus & prêts à vibrer à la plus légère impression.

Cependant les femmes, à Malthe, ont à venger l'honneur de leur sexe compromis & outragé par l'exclusion qu'on lui donne dans les assemblées brillantes qui se tiennent au Palais du Grand-Maître. L'institut de

l'Ordre, la dignité du caractère dont sont revêtus les membres qui le composent, les préjugés de la haute Noblesse dans un lieu où elle est souveraine, empêchent sans doute qu'on n'admette dans les cercles publics un sexe qui cependant n'est déplacé nulle part. Où n'ont pas droit d'entrer les Grâces unies aux mœurs ?

On a un peu dédommagé les Baronnes Maltoises, en leur destinant les premières Loges au Théâtre. Car les Chevaliers en ont construit un sur lequel ils jouent eux-mêmes avec beaucoup d'intelligence des Pièces françoises & autres. Les rôles de femmes sont rendus par les plus jeunes d'entre les Acteurs.

C'est au spectacle qu'on étale tout le luxe du costume avantageux déjà par la forme. Les femmes l'ont rendu très favorable à leur belle taille. Qu'on se représente une espèce de casaquin pincé, lassé pardevant, & en dessous une jupe courte & peu plissée. Un mouchoir de gaze bordé d'une dentelle s'attache à la moitié du chignon & retombe des deux côtés négligemment sur les épaules; il se croise sur la gorge, & on en attache les deux bouts, ou bien on les laisse flotter. Les manches qui ne passent pas le coude se terminent par une manchette de la même étoffe. Les Maltoises se chauffent, on ne peut mieux; & elles ont raison de donner tant de soin à cette partie de leur habillement; car elles ont presque toujours la plus belle jambe du monde; le pied, quoiqu'un peu gros, est bien taillé; elles ont le coup de pied très-élevé. Le costume n'étoit pas le même il y a un siècle: on en distinguoit deux, l'habit de ville

& l'habit domestique; celui ci étoit aussi peu décent que l'autre étoit grave & même lugubre. Jadis une Maltoise ne sortoit de chez elle sans être comme ensevelie de la tête aux pieds sous un long voile noir. Dans leurs maisons, en été, elles ne se couvroient que d'une espèce de chemise blanche & fine plissée en haut, sur le modèle de celle des hommes; mais l'ouverture en étoit si large, qu'elle laissoit exposée aux regards des curieux toutes les épaules & presque tous les appas qui les avoisinent. Les manches, d'une ampleur considérable, se retroussioient jusqu'en haut; attachées avec une épingle, elles mettoient à nud le bras tout entier. Par-dessus la chemise, elles passioient un petit corset rond qui ne sembloit destiné qu'à resserrer le dessous du sein, & à le soutenir en cas de besoin. Cet ancien costume se retrouve encore dans les campagnes.

L'habillement des hommes un peu aisés tient de l'Allemand & du François; mais on voit ici communément des basques boutonnées, des perruques rondes ou à marteaux, des bas de toute couleur, des vestes & des habits à desseins de tapisseries, à grands ramage, &c. Le commun imite tantôt l'habillement Vénitien, tantôt le Barbaresque, selon ses moyens. En général, les Maltois sont bien vêtus, bien portans & riches. On est parfaitement bien servi dans les Auberges.

Malthe a pour annexe la petite Ile de Gozzo; les habitans, plus industrieux que dans la grande Ile, y tiennent les principales Manufactures; moins dissipés, ils se livrent davantage au travail. Ils cultivent même la

canne à sucre avec quelque succès. On fait monter à cent cinquante mille habitans la population de Malthe & de Gozzo; mais dans cette dernière Isle, les hommes sont encore plus robustes que dans la première. Il y a un siècle, on ne comptoit pas le quart des Insulaires. Aujourd'hui les Gozitains seuls fournissent quatre à cinq mille soldats enrégimentés pour la défense. Goz a produit quelques Savans, & on y a découvert plusieurs antiquités.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Malthe.

N. B. *Obmission dans la livraison précédente,*
article Sicile.

Toute l'Europe a applaudi aux sages réformes que le Roi de Naples (Ferdinand IV. Infant & Fils du Roi d'Espagne) a introduites dans la Sicile : il y a entièrement aboli l'Inquisition ; & les Habitans , plus heureux que jamais sous son sceptre paternel , trouvent en lui un refuge dans les calamités trop fréquentes dont ils sont les innocentes victimes.



Desrais del.

Mavelle sculp.

Homme Maltois.

RRPCB



Desrais del.

Mirelle sculp.

femme Malthoise.

WUICB



M Œ U R S

ET C O U T U M E S

DES MORDWINES,

MOKSCHIANES

ET ERSANES.

LES Mordwines, Nation considérable & d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps soumis aux Tatars, ils le sont aujourd'hui à l'Empire Russe. Jadis ils avoient des Kans particuliers & une noblesse. Distribués en deux races principales qu'ils avoient grand soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, & bientôt ils ne différeront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, & les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux Maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouwachés & des Tschérémisses, pour la nourriture & l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau

jou qu'ils ont subi, ils sont devenus agriculteurs. Soit instinct, soit crainte d'une servitude plus étroite, on n'a pu leur persuader de se réunir sous les murs d'une Ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maisons, pour fournir aux besoins journaliers. Ils font assez peu de cas de la chasse. Les Mokschanes cultivent des abeilles sauvages, & plusieurs d'entr'eux en comptent depuis cent jusqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes sont bien rares dans ce pays, & la Nation est bien pauvre : car le prix d'une fiancée, sans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 liv. de France.) Les propositions faites, la vente conclue entre les parents des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promise* que lui remet le père de celle-ci. La mère à cette occasion présente un peu de sel & de pain au beau-père de sa fille, qui quitte sa famille en pleurant plus ou moins, selon les circonstances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain & ce sel présentés par la mère veulent dire, sans doute, qu'elle a appris à sa fille l'art d'affaïsonner les plaisirs du ménage, & de les conserver long-temps dans toute leur saveur.

À table, on place l'épousée à côté de son mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce son bonnet & s'en couvre les yeux. Le mets principal est un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait

passer l'extrémité, qui figure une pointe, sous le voile de sa bru, & lui dit en même-temps : « Femme ! ouvre » les yeux à la lumière, sois heureuse dans tes enfans, » & ne manque jamais de pain. » Ce n'est que de cet instant que l'époux voit la femme que ses parens lui ont achetée, sans consulter son goût. Ce moment n'est pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de son fils en beaucoup de choses, il faut en excepter celle-ci. Au reste, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines. Le besoin des uns, l'intérêt des autres, sont les deux seules considérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage. Partout ailleurs pense-t-on autrement ? Au reste, on s'accoutume bien vite aux formes extérieures, sur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent presque nul l'effet de la beauté. Que d'unions avouées par le cœur ont eu des suites fâcheuses ! Il semble même que l'hymen se plaise à regarder de mauvais œil ceux qu'on lui adresse de par l'amour. Ainsi la coutume de la plupart des Orientaux est plus sage qu'on ne seroit tenté de le croire au premier abord. Elle obvie du moins à ces impressions subites dont le charme n'est pas à l'épreuve des années, & d'après lesquelles on se détermine imprudemment ; en sorte que le plaisir du moment fait le malheur de toute la vie. Une humeur égale & douce, beaucoup d'exacritude & d'attachement aux devoirs domestiques, les vertus paisibles & modestes, l'apanage du sexe en tout pays, embellissent la femme

la plus disgraciée de la nature, & sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, dansent & chantent au son de la bombarde & du *goufli*. Ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la mariée résiste en minaudant, selon l'usage; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, & on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient: *Tiens, loup! voici ta brebis*. C'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux & de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices. Le reste sert à donner des forces pour le pleurer & pour lui dire un dernier adieu. Ce soin qu'on prend de la vie précisément en la présence de la mort, paraît être un instinct, un *monitum* secret de la Nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre. C'est la même intention, mais parée de toutes les graces du style & de tous les charmes de l'imagination, qui a fait chanter à Anacréon & à Horace qu'il falloit jouir en raison de la briéveté de notre existence :

Tous nos jours sont comptés & ne sont pas nombreux ;
Qu'importe qu'ils soient courts, pourvu qu'ils soient heu-
reux

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité & extérieurement. Intérieurement & par goût, ils sont idolâtres. Ils ont des *keremets* ou places consacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs Prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de Sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le Pontife de ses enfans, & exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la Nature. La Religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'Eglise semble le confirmer. *Abbé* est une expression originairement hébraïque, qui signifie *père*. *Pape* vient du grec, & veut dire *aïeul*, ou *le père des pères*: *Patriarche* est le synonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, & c'est peut-être dans ce sens que les Mordwines nomment leurs Prêtres *Ataï* (1). Les Ersanes donnent à Dieu le nom de *Paás* (2) ou *Pas*, que les Mokschanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des Lettrés matérialistes de la Chine? Ce Peuple idolâtre reconnoît aussi un *filz de Dieu* & une *mère des Dieux*, parmi lesquels on est assez surpris de ren-

(1) *Ataï*; une lettre de plus (*atavi*), lui feroit signifier le père du tris-aïeul.

(2) *Paas*; une lettre de plus, *papas*; & le mot voudroit dire père, comme chez les Chrétiens-Grecs.

contrer *S. Nicolas*, *Nikolai pas*. C'est le Patron des Russes qui se fera introduit sans peine dans les Etats soumis à eux. Les Mordwines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine Divinité souterraine, *Master pas*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arrosée de son sang. Car tantôt ils sacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rouffes. Les Atais jettent les os dans la rivière, & gardent pour eux la dépouille. Ce sont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui respirent la simplicité des premiers âges. Dans la saison des fruits & dans celle des fleurs, les familles se répandent parmi les champs; c'est dans ce temple de la Nature, dont la principale idole est le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux sexes, portent leurs oblations rustiques, composées de gâteaux & de liqueurs fortes; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du sentiment de reconnoissance qui les motive & les accompagne. Toute la Nation se prosterne par groupe en la présence de l'astre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le visage contre terre, un silence religieux prépare aux prières & aux actions de grâces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux pour que l'hiver ne soit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles: *Dieu pourguini! aie pitié des bons; & ne tonne que sur les méchans.* Quand

un village habité par une race considérée a été embrasé du feu céleste, ils n'entendent plus raison; on a bien de la peine à les empêcher de blasphémer; leur grossière dialectique ne peut les familiariser avec l'idée du mal physique sous un Dieu bon & tout-puissant. A chaque nouvelle période, ils saluent la Lune, & la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

Dans tout ceci peut-être, il y a moins de superstition que de bonne volonté & d'intention droite. Il est tout naturel qu'une Nation ignorante & simple, qui ne peut voir son Dieu invisible pour les plus clair-voyans, s'adresse aux principaux agens de la matière, dont l'influence immédiate se fait sentir à ses organes. Ce culte peu raffiné vaut bien sans doute une métaphysique recherchée & à double sens, inintelligible pour eux, & qui prêteroit à des abus bien moins innocens; arme redoutable entre les mains d'un Peuple enfant.

L'habillement des hommes parmi les Mordwines, tant Mokschanes qu'Erfanes, est le même à présent que celui des payfans Russes, à l'exception des chemises, dont les Mordwines ont coutume de faire piquer & broder le col & les fentes. On remarquera que pour tabatières, ils se servent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une & de l'autre tribu sont plus parées que les filles; & cela doit être ainsi. Au reste, elles ne diffèrent essentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes & les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *poïk*. En place de bas,

elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs souliers (*kari.*) alongés & pointus, sont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemises toutes bigarrées de broderies, qu'elles serrent contre la chair avec une ceinture placée au-dessus de la culotte. Par derrière (& ce n'est pas là la moindre singularité de leur costume) par derrière, elles attachent à leur ceinture susdite un petit tablier nommé *fiourlak*, joliment brodé, orné de franges & de houppes. Cette pièce d'habillement n'est pas absolument inutile, attendu que leurs chemises amples & bouffies sont considérablement distantes des cuisses. Lorsqu'une belle veut se mettre dans ses plus beaux atours, elle attache au-dessus de la ceinture un bandeau large, piqué & brodé, orné dans toute sa circonférence de houppes & de franges. Le col & les épaules sont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage composé d'émail & de jettons; lequel descendant sur la gorge & leur couvrant le sein, tient lieu de *modeste* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles sont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois brasselets, placés tout près de la main, leur servent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux sont nattés en plusieurs petites tresses, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué & brodé en dehors,

dehors, & orné d'émail, ainsi que de quantité de cordons. Les filles Mordwines nouent leurs cheveux en plusieurs nattes, dans lesquels, quand ils ne sont pas assez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs & plus epais.

Les femmes Mokschanes ne diffèrent qu'en peu de choses des Erfanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, est simplement piqué & moins haut que celui des autres. Plusieurs d'entr'elles ne se couvrent la tête que d'un linge brodé qui redescend sur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, sont attachées au bonnet, elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnoie Russe.); elles replient ces bandes; & les font retomber sur le sein. Elles se couvrent aussi d'une espèce de collier de perles de verre, *zifks*, & y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, & qu'elles désignent sous le nom de *siai*. Cette pièce, toute couverte d'émail & de pendeloques, descend jusqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni des coquilles de l'espèce appelée par *Linneus*, *cyprea nodosa*. A la place du tablier en usage chez les Erfanes, les femmes Mokschanes portent quantité de houppes suspendues l'une à côté de l'autre, qui descendent par derrière jusqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux sous une bande de peau, attachée au bonnet, & qui tombe jusqu'aux talons. Les

femmes qui ne sont plus jeunes, & les jouvencelles qui le sont encore, s'entourent la tête d'une toile en guise de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en tresses, tantôt non attachés, descendent & flottent sur le dos.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Mordwines, Mokschanes
& Ersanes.*



Desras del.

Malette sculp.

femme Mordwine.

1863



Deorais del.

Mirelle sculp

Homme Nordwine.

829118



Desrais del.

Micelle sculp.

Femme . Mokschane .

BRUCE



NOTICE

HISTORIQUE

SUR MORAT.

LE Bailliage de Morat, dont la souveraineté appartient en commun aux Cantons de Fribourg & de Berne, est borné au nord par Aarberg, à l'est par Louppen, au midi & à l'ouest par Avanches. Le terroir est fertile en grains, en vins, & particulièrement en choux cabus de la plus grosse & de la plus belle espèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On fait que Charles (1), Duc de Bourgogne, fut défait & contraint de lever le siège de cette Ville de la Suisse. En mémoire de cet événement, les Vainqueurs ont construit une Chapelle près du Village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les ossemens de leurs ennemis vaincus, & restés sur le champ de bataille.

(1) A Berne, dans le Cabinet d'antiquités de la Bibliothèque du gymnase académique (jadis le Couvent des Cordeliers), on conserve des tapis magnifiques brodés en or, avec les armoiries de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, & qu'on donne aux curieux pour les restes de la tente de ce Prince plus téméraire encore que brave.

On y joignit une inscription que le Sénat de Berne fit renouveler en ces termes :

D. O. M.
Caroli
Inclyti & fortissimi
Burgundiæ Ducis
exercitus
Moratum obsidens ,
ab Helvetiis casus
Hoc sui monumentum
reliquit
anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon , très-grand.
 L'armée de Charles
 Puissant Duc de Bourgogne
 Assiégeant Morat
 Fut battue par les Suisses
 Et laissa ce témoignage de sa défaite
 L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois se saisirent de Morat , avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la suite leur part ; & depuis cette époque les deux Cantons y envoient tour-à-tour , & de cinq ans en cinq ans , un Avoyer ou Bailli qui réside dans le château. Ce château (disent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815 , du temps de Louis-le-Débonnaire , par un

certain Fabius. La Ville a reçu son nom du lac qu'elle avoisine; ou lui a donné le sien.

Sur la plus grande des trois cloches du Prêche François, on lit ce distique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du Poëte qui l'a composé :

» *Quid toties Hominum noster sonus advolat aures,*
» *Si sacra cunctentur solvere vota Deo.* » ††

» Le son de cette cloche invite à louer Dieu. »

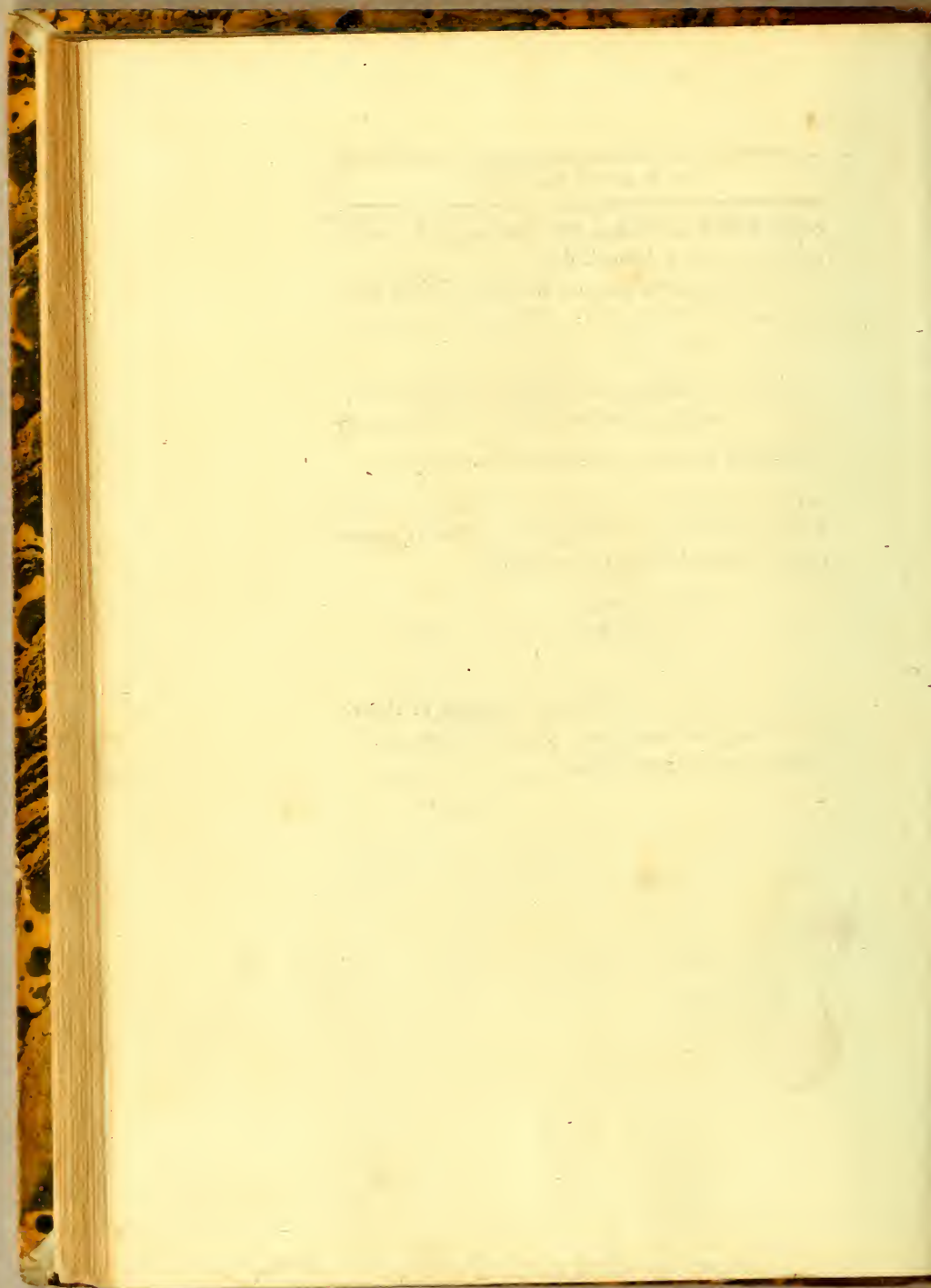
Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inscriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle est la plus courte.

Julia Censorina
Ca. Jul. C. Aug.
Pius Pater.

Pour le costume, consultez notre article de Berne; nous n'avons indiqué dans la Figure ci-jointe que les variantes les plus pittoresques.

Fin de la Notice historique sur Morat.

††
à quoi sert, par nos sons, d'appeler au saint lieu
ceux qui ne veulent pas rendre hommage au vrai Dieu.





Deerain del.

Muxelle sculp.

Peasant des Environs du Lac de Morat.

AMICB

N O T I C E
H I S T O R I Q U E
SUR LES INSULAIRES
D E M A N G E É A .

MANGÉÉA est une isle découverte par le Capitaine Cook , dans la Mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur , d'un aspect agréable, & peut s'appercevoir à 10 lieues de distance. Elle est fort habitée, & pourvoit abondamment aux besoins peu multipliés de la Peuplade qui en foule le sol.

Ce petit morceau de terre isolé , mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourroient y tenter une mission , & apprendre aux Insulaires l'art de perfectionner leurs jouissances , & d'ajouter aux dons simples de la nature , les fruits cultivés de la raison. Les Mangeens paroissent satisfaits de leur destinée : mais qu'est-ce qu'un bonheur grossier , dont on ne sauroit se rendre compte ? Peut-on se dire véritablement heureux & se flater de l'être long tems , tant qu'on ignore pourquoi & comment on l'est ? Cependant les Mangeens , tels qu'on les a décou-

verts, ont pour eux l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie ; sans effort & sans contrainte , ils se trouvent à ce degré de contentement , auquel nous avons bien de la peine à parvenir par toute sorte de moyens plus ingénieux les uns que les autres. Devroient-ils nous savoir beaucoup de gré , si en voulant les avancer vers la perfectibilité, ils venoient là où nous en sommes ? Si le cœur humain ne peut quitter un extrême sans se porter à l'autre , une *félicité d'infini* est encore préférable à nos vices raisonnés.

Les habitans de Mangéea tiennent beaucoup des Insulaires d'O-Tahiti , pour l'organisation extérieure & pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour le plaisir proprement dit. Leurs sens sont leurs plus chères divinités. Ils connoissent presque tous les raffinemens de l'amour anti-Platonique. Ils s'adonnent à la danse , moins pour s'exercer & pour développer les graces du corps , que pour avoir occasion de déployer les gestes les plus expressifs , & dévoiler tous les secrets de la volupté.

Leur peau est douce , & leurs muscles sont très-peu prononcés. Leur teint est bafané ; leur taille moyenne , & bien proportionnée , mais robuste & disposée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome O-Thaitien. Mais leur prononciation , comme celle des Zelandois , est plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue :

SUR LES INSULAIRES DE MANGEEA. †

<i>Eatooa</i>	Dieu.
<i>Heetaia, Matooa</i>	Soleil.
<i>Ereckéé</i>	Chef, Roi,
<i>Manna</i>	Grand.
<i>Aa</i>	Oui.
<i>Aoure</i>	Non.
<i>Taata</i>	Homme.
<i>Wahsine</i>	Femme.
<i>Maheine</i>	Fille.
<i>Ooma</i>	Baïser.
<i>Nao</i>	Ami.
<i>Matta</i>	Bon.
<i>Etoffe</i> ou arbre dont on la tire. Taia, Aoatée.	

Armés de longues piques & de massues, qu'ils brandissent d'une manière menaçante, à la vue de quelques étrangers; ces Insulaires, pour la plûpart, sont habituellement nus, si l'on excepte une ceinture, qui passe entre leurs cuisses, & qui couvre assez négligemment ce que les hommes civilisés cachent avec tant de soin. Quelques-uns jettent sur leurs épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offrent des rayures longitudinales & transversales ou quarrées. La tête de presque tous, est enveloppée d'une sorte de coëffe blanche, qui ressemble à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique. Leur chevelure noire, longue & droite, est nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *Morus Papyrifera*, de la même manière que les autres

Insulaires de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée ; mais celle qui flotte sur leur tête , est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramen entrelacé , pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue ; l'intérieur de leurs bras , depuis l'épaule jusqu'au coude , & diverses autres parties du corps sont piquetés ou tatoués , selon l'usage des naturels de presque toutes les Isles de l'Océan pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouve presque chez tous les individus , percé , ou plutôt fendu ; & l'ouverture en est si grande , que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. On remarqua parmi eux , un Insulaire , sur le col duquel pendoient deux nacres de perles polies , & une tresse de cheveux , dont le tissu étoit peu ferré.

Les Insulaires de Mangeea ne sont pas antropophages , comme ceux de la nouvelle Zelande. Ils paroissent obéir à un Roi , & marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens ; les bananes , le fruit à pain & le taro composent leur comestible ordinaire.

Lorsqu'ils saluent un étranger , ils touchent son nez avec le leur , à-peu-près comme à la nouvelle Zelande ; mais ils prennent en outre , les mains de l'homme , à qui ils veulent faire cette politesse , & ils la frottent assez rudement sur leur nez & sur leur bouche.

On remarquera en passant , combien , à certains égards ,

les Peuplades sauvages s'approchent des Nations polies de l'Europe. Car enfin , se toucher le bout du nez , & frotter les mains sur les lèvres , ressemblent beaucoup aux baise-mains & au contact des joues , dont nous faisons un usage si fréquent , si ridicule , & en même tems si souvent perfide.

Fin de la Notice historique sur les Insulaires de Mangeea.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF CHARLES THE FIRST
BY JOHN BURNET
IN TWO VOLUMES
THE SECOND

LONDON, Printed by J. Sturges, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, 1704.



Armenienne que l'on conduit pour la marier.

1872



Armenienne en Habit de Cérémonie .

1871

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE MARTAVAN,

EN SYRIE.

IL n'y a forte d'opinion qui n'ait trouvé sa place dans le cerveau de l'Homme. Il n'y a aussi forte de Gouvernement dont les Hommes ne se soient avisés. C'est ainsi qu'un malade qui, par ses excès, a perdu de vue la Nature, se retourne en tout sens pour trouver une position commode, & souvent meurt en la cherchant.

A une journée & demie d'Alep (1), on rencontre un lieu habité par une Peuplade, dont les Mœurs singulières n'ont point échappé à tous les Voyageurs. Un de nos Correspondans nous en a rapporté une esquisse, que nous nous empressons de reproduire sous les yeux de nos Lecteurs. Au centre d'un pays soumis à la Nation la plus despotique en amour, il existe rassemblé dans un Bourg nommé *Martavan*, une Peuplade qui, sous

(1) Ville, l'une des plus considérables de l'Empire Ottoman, & la plus grande de toute la Syrie. On y fait monter la Population à 150,000 Habitans. « les Francs, » que le Commerce y attire, sont en trop petit nombre, » pour mériter d'entrer dans ce calcul ».

plusieurs rapports, jouit d'une liberté que les rigoristes appelleroient licence.

Cette communauté d'Hommes & de Femmes, ne s'acquitte (du moins extérieurement) d'aucun acte religieux, dans une contrée que le fanatisme depuis long - temps rend fameuse en. Ils n'ont ni Fêtes, ni Prêtres, ni Mosquées; & ils prétendent ne pas s'en trouver plus mal. Au moins (disent - ils), si nous nous privons de la vérité, & nous nous abstenons du culte qui lui est dû, nous échappons en même temps à l'erreur & aux pratiques superstitieuses qui en sont la suite. Le Dieu des autres Hommes (ajoutent ils), ne peut nous faire un crime de notre ignorance, préférable sans doute, aux excès qu'on se permet ailleurs en son nom.

Ce qui les excuse mieux qu'un raisonnement, est leur conduite. Ils sont laborieux, & tous leurs travaux sont consacrés à la culture des terres. Le riche citoyen d'Alep, dont ils relèvent, & à qui ils payent une redevance, a toujours compté sur leur exactitude. Il nomme à la place de *Peseving-Bachi* (1), espèce de Charge Municipale, la seule proposée au régime politique de Martavan. Cet Office n'est pas seulement honorifique : il rapporte assez pour être vendu jusqu'à dix (2) bourses, avec le titre qui autorise la perception

(1) Comme qui diroit *Frévôt* ou *Bailli*.

(2) « La bourse Turque est une valeur numérique de 500 piastres, & qui devoit répondre à celle de 15 10 liv ».

du casuel. Les fonctions de cette place consistent à recevoir les Voyageurs, & à leur assigner un gîte chez les Femmes qui leur plairont davantage. Ce sont les plus jolies d'entr'elles, qui prennent le soin de remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les Etrangers; & elles s'en acquittent de manière à ne laisser rien à désirer aux plus exigeans. Tandis que les Hommes sont aux champs, les Femmes sont les honneurs de la maison, & mettent tout en œuvre pour mériter l'entière reconnoissance de ceux qu'elles hébergent. En Suisse, & dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les François galans souffrent avec peine d'être servis à la table de leur Hôte, par sa Femme & ses Filles debout derrière eux: à Martavan règnent d'autres Mœurs. La présence d'un Voyageur est une fête pour celle dont il choisit le toit hospitalier. De ce moment, toute réserve injurieuse est bannie. Les trésors les plus secrets de l'amour, les plaisirs les plus vifs de la volupté sont offerts & prodigués. Le seuil de la maison à peine franchi, l'Etranger cesse de l'être. C'est un Ami attendu depuis des siècles. Il rencontre dans la personne de l'Hôtesse, l'Amante la plus tendre, la plus passionnée; & bientôt il oublie dans son sein, sa patrie, sa famille, ses liaisons les plus étroites. L'heure du départ arrive

» si l'altération des monnoyes du Grand-Seigneur, n'étoit pas au degré de ne plus admettre de comparaison».

La bourse d'or chez les Turcs, est de 15,000 sequins ou de 300 écus.

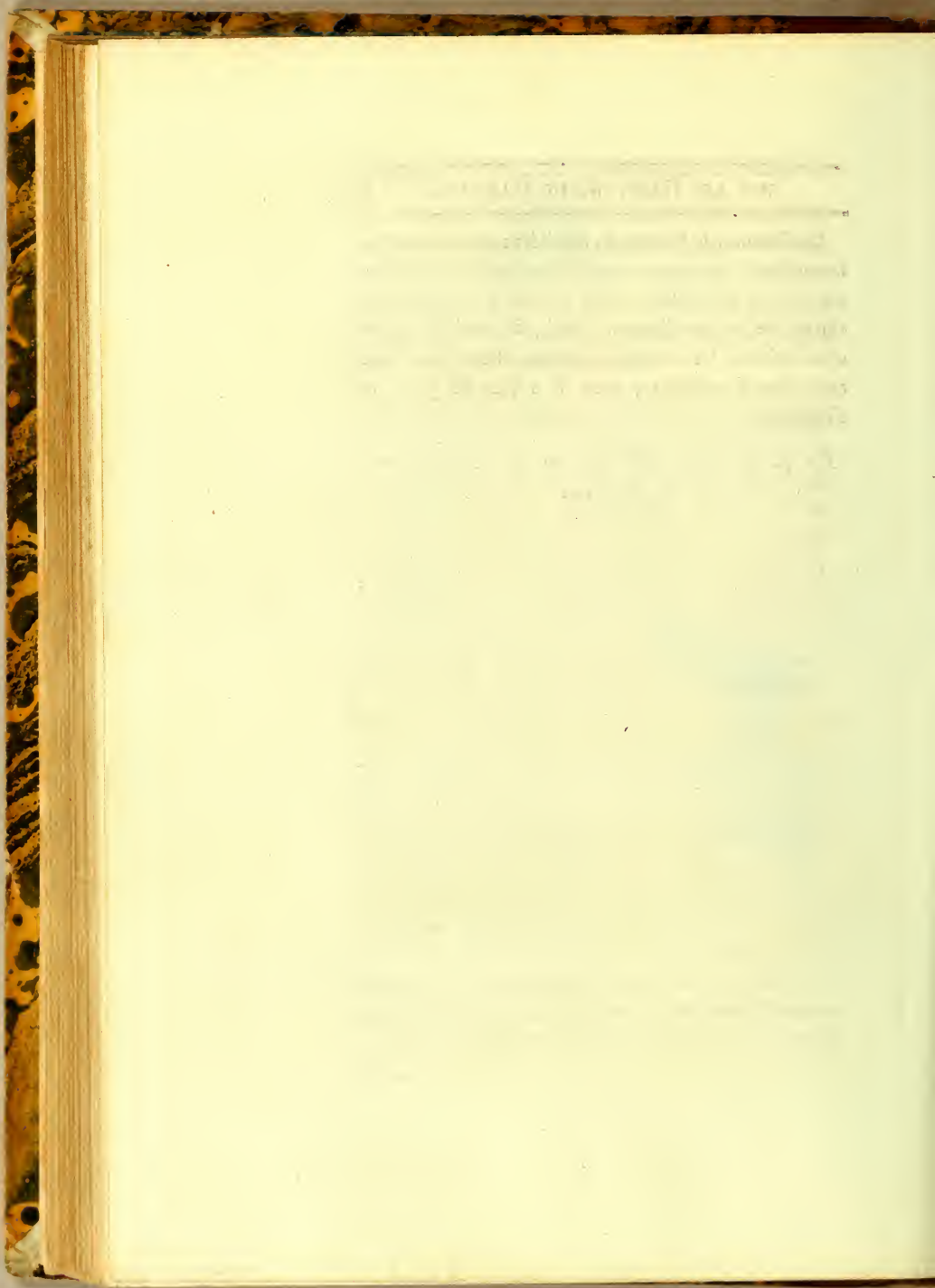
toujours trop vite. On cherche à la reculer ; & il faut les affaires les plus graves, pour avoir la force & pour se sentir le courage de s'arracher des bras de la beauté hospitalière ; car les Femmes de Martavan sont presque toutes aussi belles que caressantes.

Une telle conduite ne feroit point leur éloge, si le libertinage en étoit le motif. Mais elles n'agissent ainsi, que du consentement des Hommes de Martavan, & d'après le Règlement auquel le *Peseying-Bachi* tient la main ; avec d'autant plus de zèle, qu'il a un droit sur la réception qu'il fait aux Etrangers ; & ce droit est le principal de ses honoraires. Tous ces procédés sont assurément fort étranges ; mais ils ont force de Loi, & sont devenus des devoirs pour celles qui s'en acquittent. On ignore la source d'une telle coutume, & on ne sçait que conjecturer à ce sujet. Le Bourg de Martavan n'étoit peut-être dans l'origine, qu'une maison d'hôtellerie qu'on aura voulu actualander, sans trop examiner la nature des moyens. Un second Hôpital établi dans le voisinage, donna lieu probablement à une concurrence qui, dans la suite, dégénéra en usage consacré par le temps. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il n'est pas d'endroit sur la terre habitée, dont les Voyageurs épicuriens aient plus à se louer que de Martavan ; & vraisemblablement il y auroit foule, si ce Bourg étoit plus connu ou autrement situé. Martavan est devenu un chef-lieu, depuis que plusieurs Hameaux se sont établis sur son territoire, & en ont adopté les Mœurs.

SUR LES HABITANS DE MARTAVAN. §

Les Femmes de Martavan, habillées comme toutes les Levantines, ne sont reconnoissables que par la coëffure qui leur est particulière. Elles portent sur la tête une espèce de casque d'argent ciselé, & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet a quelque ressemblance avec celui des Cauchoïses ; mais il a plus de grace & d'élégance.

*Fin de la Notice historique sur les Habitans de
Martavan.*





Femme de Martavan en Sirie.

1870



Tartare de Crimée.

1898

M Œ U R S

ET COUTUMES

DES INSULAIRES DE MINORQUE.

LES grandes masses politiques se dissolvent avec le temps ; les petits établissemens n'échappent pas non plus à cette loi universelle. Minorque , l'une des îles Baléares célèbres dans l'Antiquité , n'est plus la patrie d'une Nation gigantesque , dont le Chef (1) ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette île n'a point perdu de son étendue ; elle est la même que du temps des Phéniciens , des Carthaginois & des Romains qui se la disputèrent tour-à-tour ; mais l'adresse & le courage de ses anciens Habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre isolé. Si les Goths & les Sarasins , si l'Espagne , l'Angleterre & la France n'en dédaignèrent

(1) Le fameux Gerion , Géant qui avoit trois corps & une seule ame , selon le style de la Mythologie ; c'est-à-dire , Prince des trois îles , Ebuse ou Ivica , Majorque & Minorque. Hercule , ajoute-t-on , emmena les troupeaux que le Tiran nourrissoit avec de la chair humaine : autre tournure poétique , pour dire que ce Gerion s'engraissoit de la sueur de ses sujets. L'insulaire des Baléares fut soustrait au despotisme par le grand Alcide , bien digne de l'apothéose après de tels travaux.

pas la conquête ; les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'Insulaire de Minorque , témoin de ces scènes , & indifférent au joug de tel ou tel maître , n'a pas encore recouvré son énergie primitive , & n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses Mœurs sont moins grossières sans doute , que du temps où il avoit pour habitation le creux des rochers , que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors , il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un Sauvage libre est plus près de devenir Homme , qu'un esclave énérvé. L'étendue & la position de Minarque devoient , ce semble , la préserver de la servitude. S'il faut que les grands Etats succombent , tôt ou tard , sous leur propre poids , & se corrompent en raison de la multiplicité des mauvais levains qui fermentent au sein de leurs constitutions compliquées ; une possession très-bornée semble ne donner aucune prise sur elle , & pourroit esquiver plus long-temps les vices politiques. Mais qu'attendre d'une petite Peuplade qui ne profite de sa liberté , que pour s'adonner à la piraterie ?

L'île Minorque , placée dans la Méditerranée , à 70 lieues de Marseille , compte dix - huit lieues de longueur , sur 9 dans sa plus grande largeur , & 28 lieues quarrées de surface. Mahon en est comme la Capitale. Tous les carrefours des Villes de France ont

retenti long-temps de ce nom , depuis la brillante expédition du Maréchal de Richelieu (1) en 1756.

Le Port de cette Ville lui donne quelque consistance ; bâtie sur une éminence , si elle n'offre pas de beaux édifices , on y jouit du moins de la plus superbe vue , & de l'air le plus salubre. Les Eglises y sont mal éclairées ; mais le Peuple n'en est que plus religieux : un demi-jour , dit-on , favorise la beauté des Femmes ; on pourroit ajouter , & le recueillement des ames dévotes. Sur le chemin qui mène de Mahon au Fort de St. Philippe , on rencontre un Couvent de Carmes , établi sur l'emplacement d'un Cimetière Romain ; car les Anciens n'enterroient ni ne brûloient leurs cadavres dans l'enceinte des Villes ni dans l'intérieur des Temples : & ils avoient pour les morts , au moins autant de respect que les modernes.

Alajor , Capitale de la Province ou Terminos de ce nom , est une autre Ville assez considérable. Dans les

(1) On se rappelle que le 19 Août 1721 , les Espagnols , commandés par le Duc de Crillon , firent une descente à Minorque , après trente jours de navigation depuis leur départ de Cadix , & s'emparèrent de toute l'île , à l'exception du Fort de St. Philippe. L'Armement commandé par le Général François , étoit composé de 105 voiles , dont deux Vaisseaux de 70 , cinq Frégates , six Chebecks & six Bombardes.

Eglises , qui sont bien bâties & ornées avec quelque goût , les deux sexes se tiennent séparés l'un de l'autre pendant les Offices , & n'ont point de sièges pour s'asseoir , à la grande édification des Voyageurs , pénétrés de respect pour les Temples & pour ce qui s'y passe. Les Citoyens d'Alajor , quoique dévotieux , n'en sont pas moins obligeans & sociables. Les Cordeliers de cette Ville ont une Bibliothèque.

Les Amateurs ne séjournent pas long - temps à Mercadal ; les Femmes dit-on , y sont laides jusqu'à la difformité ; & on attribue cet inconvénient grave aux eaux mal-saines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'est dans ce quartier de Minorque , que s'élève le Mont-Toro , l'éminence la plus haute de toute l'île ; Cône de terre qui pourroit devenir le séjour le plus délicieux , si aux Moines Augustins qui y végètent , on substituoit quelques familles laborieuses.

A l'autre extrémité du district de Mercadal , est le Mont-Agatha , fréquenté par les Naturalistes & par les ames dévotes. Les premiers y vont étudier & admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les Femmes y viennent invoquer la bienheureuse Agathe , Vierge & Martyre. Un certain Quintien , Gouverneur de la Sicile , patrie de notre Héroïne Chrétienne , pour l'Empereur Dece , éprouva sa vertu par mille tortures qu'il lui fit endurer , dit-on , dans cette partie du corps , objet des premiers desirs de l'amour charnel : Agathe perdit la vie au milieu des tourmens ; mais elle conserva son innocence , & obtint

avec l'auréole céleste, la réputation de guérir les jeunes beautés malades au sein.

Etranger à tout ce qui se passe au-dessous de lui, un Berger occupe le sommet de la montagne de Sainte Agathe, sur une surface de six acres de terre au plus, & règne paisiblement sur un petit troupeau qui le nourrit & qu'il rend heureux.

Citadella, jadis Capitale de Minorque, a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon : au Commerce qui l'enrichissoit, à l'industrie qui la vivifioit, a succédé l'indolence pleine d'urbanité de la Noblesse oisive, cantonnée habituellement dans cette petite Ville. Les Nobles ont autour d'eux quantité de Maisons Religieuses, qui ne contribuent sans doute pas à la population de cette Province. Sur les bords de la Mer est une Chapelle consacrée à St. Nicolas ; les Matelots n'ont pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur Patron.

Chaque district de l'île a ses Magistrats particuliers : les Jurats représentent la Noblesse, les Bourgeois, les Marchands, les Artisans & les gens de la campagne, parmi lesquels ils sont élus. Veiller aux besoins de leurs compatriotes, & porter au Gouverneur les plaintes du Peuple, sont les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un Conseil général, composé des Magistrats & des Députés de tous les Terminos. Chaque contrée en outre, a son Bailli, portant la verge de Justice, comme en Espagne.

L'île est divisée en cinq Pâroisses, gouvernées par

des Recteurs ou Curés, jouissant des honneurs de la dixme. On ne regrette pas sans doute, le Tribunal de l'Inquisition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois sont indolens & sans industrie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la suite des révolutions de tout genre & sans nombre que l'île a éprouvées. Doit-on mettre beaucoup d'activité à se procurer l'aisance & des richesses qu'on est exposé à perdre au premier caprice d'un maître ou d'un voisin ambitieux. Ils ont tous les vices d'un Peuple qui n'est plus libre. Dociles & patients sous le joug que le plus fort leur impose, l'habitude de le porter en allège pour eux le poids, Ils ne se passent rien entr'eux; & ils semblent se dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils se font fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs supérieurs.

Peu disposés au travail, quoiqu'en état d'en soutenir les fatigues, la nécessité les rend sobres; & cependant on les croiroit blasés, car ils font usage de beaucoup d'épiceries & d'ail. Un oignon & du pain, un verre d'eau & d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a son siége à Minorque; & le Clergé n'est sçavant qu'autant qu'il le faut précisément pour mettre à profit la cagoterie stupide du Peuple. Les Femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans le cas de recevoir des billets; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoient pas. Mais l'Amour est un truchement habile, qui met en défaut la jalousie

des Hommes. D'ailleurs, si les Minorquaines possédoient le talent de peindre la parole & de parler aux yeux, elles sont trop discrètes pour en emprunter des secours. Le voile de la prudence leur interdiroit cette ressource dont elles savent très-bien se passer.

Les Hommes font leur cour aux Femmes, à la manière Espagnole. Ils se morfondent pendant toute une nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses, & supportent avec résignation, leurs mauvais traitemens; ils savent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs, ils auront bientôt leur revanche; car ordinairement l'amant esclave devient mari despote.

Les Marins qui mouillent au Port, observent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel. Mais quand l'époux va pour rentrer chez lui; sa compagne, sur la porte, le voit franchir le seuil sans paroître s'appercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après, les deux conjoints se retrouvent; & abandonnés à eux-mêmes, ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne à Minorque. Les preuves de tendresse que se prodigeroient deux époux réunis, après une longue absence, ne manqueroient pas d'allumer dans le cœur de leurs amis, témoins de cette scène, des desirs que le climat rend toujours violens.

On assure que les Prêtres ont un peu plus de mœurs que les Moines; mais les uns & les autres passent pour

aimer du moins les plaisirs de la table ; & l'on se trouve heureux , quand ils veulent bien se borner à n'être que de bons convives. Les Nobles les imiteroient vraisemblablement , s'ils étoient aussi riches.

Le Carnaval donne une toute autre physionomie aux Insulaires de Minorque. Les Femmes sur-tout , prennent au mot les licences permises dans ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour , amende honorable aux pieds des SS. Autels , du scandale consacré par cette fête toute profane ; elles s'abandonnent pendant la nuit , en toute sécurité de conscience , à tout ce qu'on se croit en droit de faire , quand on n'a plus de pudeur à conserver, ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif ; elles s'en acquittent avec gravité , d'après une musique lourde & monotone , & au son de la guitare , seul instrument connu dans l'île. Les Hommes ont oublié depuis longtemps les exercices militaires, dont jadis ils tiroient vanité. La fronde même , qui leur mérita l'honneur de figurer dans l'Histoire ancienne , ne se trouve plus qu'entre les mains de quelques Pâtres des montagnes. Le Peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être Gentilhomme pour avoir le droit de suspendre à son côté le fer homicide.

Les Femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne , en ployant les genouils ; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres , & se contentent d'incliner plus ou moins la tête ; leur baiser les joues ou simplement la main , passeroit pour une impolitesse

des

des plus grossières ; car elles se plaisent beaucoup au *décorum*, & se regardent comme de belles roses, auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins, & sur-tout les Femmes, pratiquent encore une dévotion, depuis long-temps tombée en désuétude dans tout le reste de l'Europe. L'habit monachal a conservé pour eux les idées de vénération qu'il inspiroit jadis à toute la Chrétienté ; il n'est pas encore rare de voir à Minorque, un moribond endosser le froc de St. François, ceindre son cordon, & expirer dans ce Costume bisarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs Mœurs par un trait digne d'éloges, il n'est pas d'endroits sur la terre où l'on rencontre moins d'Hommes vivans à la merci de leurs semblables. Les Minorquins, plus que tout autre Peuple, ont trouvé le secret (& devoit-ce en être un ?) de se suffire tous à eux-mêmes, & de ne se trouver jamais dans l'humiliante nécessité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces Insulaires, sur-tout les Payfans, sont extrêmement bazannés ; mais les Femmes & les Enfans ont les traits réguliers, les yeux & les cheveux noirs, & les dents fort blanches.

L'habillement des Hommes du commun, consiste en une jaquette & une camifole, qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réseau, ou une grande lanière de cuir ; une chemise grossière, un mouchoir de couleur autour du col, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes qui leur descendent jusqu'à la

cheville , de gros bas , des souliers larges & plats , sans talons , faits avec du cuir blanc , & un chapeau rabattu.

Les Gentilshommes portent des perruques , des chapeaux retrouffés , & l'épée. Leurs habits sont faits comme les nôtres , excepté qu'ils sont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil , ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir ; ce qu'ils regardent comme une marque de distinction.

L'Habillement des Femmes consiste en une camifole d'étoffe noire , ouverte vers le col , & fermée vers le poignet , sur laquelle elles retrouffent les manches de leurs chemises. Elles mettent par-dessus , un jupon d'étoffe de couleur , ou de toile peinte , qui tient à la camifole. Elles plissent le jupon vers les hanches , pour paroître plus grosses ; & il est si court , qu'il leur descend à peine jusqu'au gras de la jambe. Elles portent des bas bleus , rouges ou verts , avec des coins d'une autre couleur ; des souliers blancs , dont le talon est assez haut ; les houpes sont rouges. Ces chaussures , larges vers les orteils , & découpées de plusieurs petits trous , tiennent le pied frais , & font qu'elles marchent plus à leur aise.

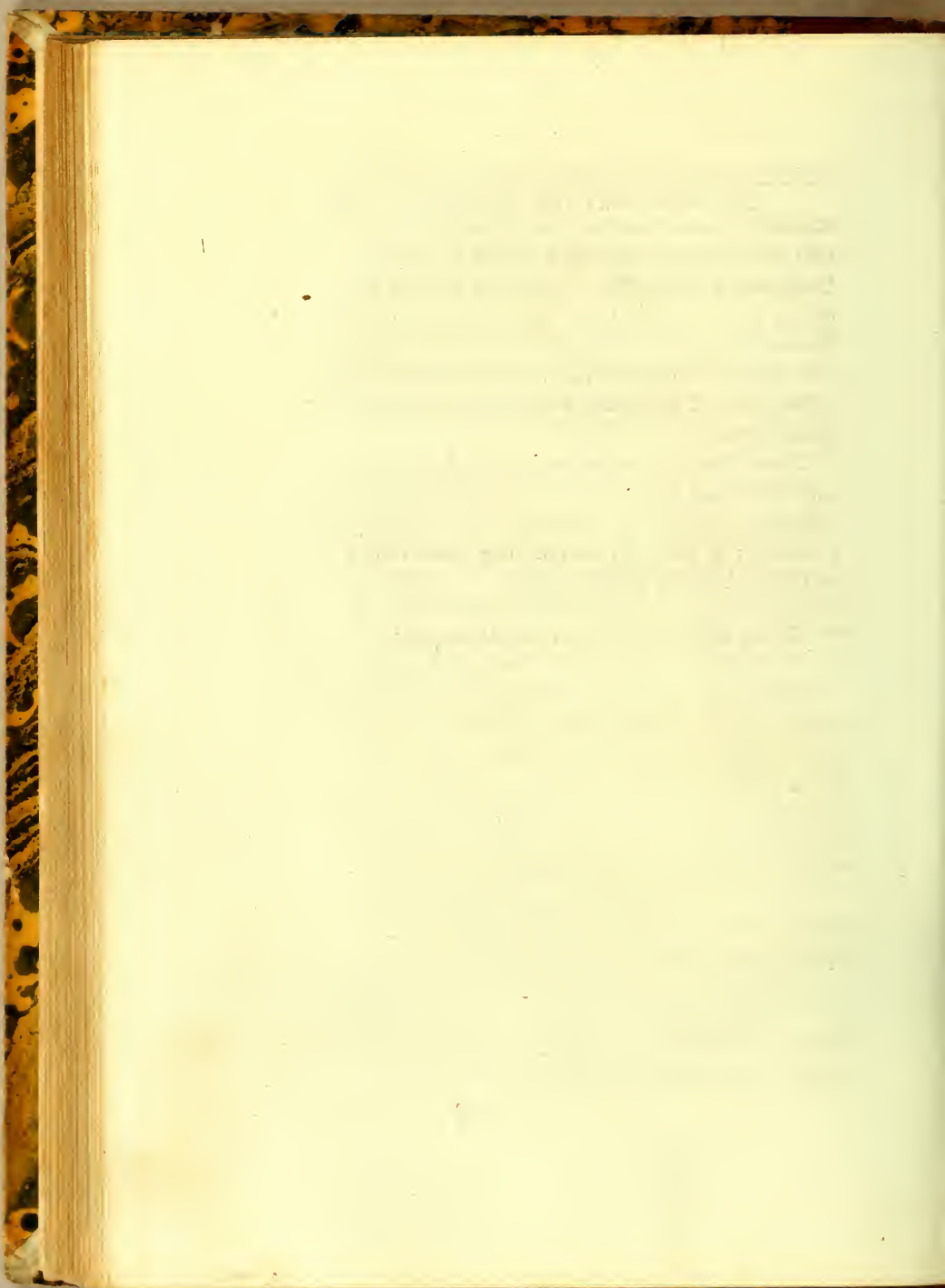
Leur coëffure est une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de soie , qui s'attache sous le menton , & leur tombe sur les épaules de telle sorte , qu'elles ont le col découvert , pour peu qu'il fasse du vent. Elles ont soin de la bien ferrer sous le menton pour paroître plus grasses. Encore qu'elles ne portent point de corps ,

DES INSULAIRES DE MINORQUE. II

elles ne laissent pas que d'être droites & bienfaites. Lorsqu'elles sont en visite, elles mettent un voile noir qui ne leur couvre jamais le visage. Elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les tressent avec un ruban couleur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail & un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième & à la quatrième génération; & l'on voit souvent une jeune mariée avec des robes de sa grand'maman.

Fin des Mœurs & Coutumes des Minorquins.



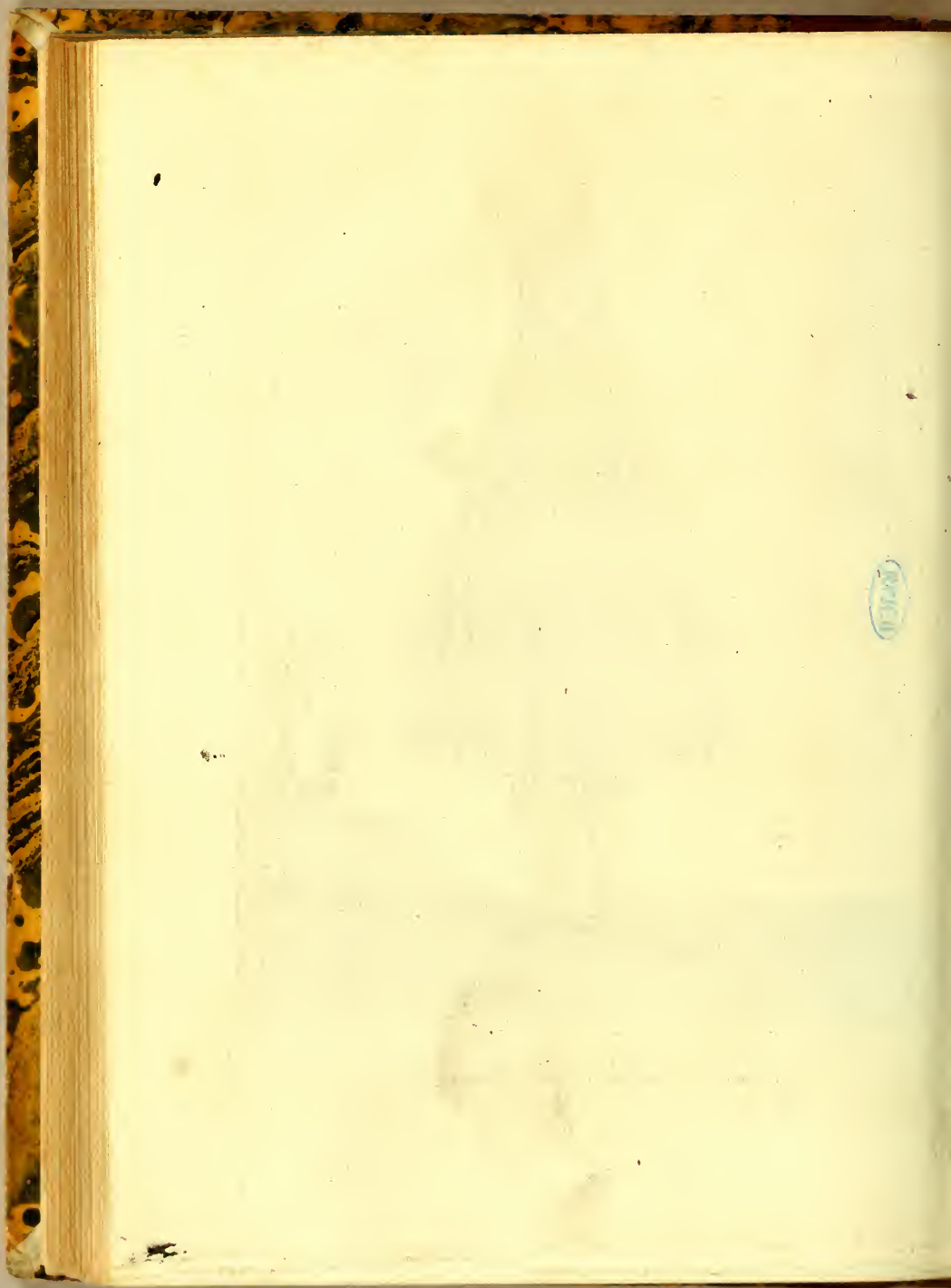


Homme Insulaire de Minorque.

1840



femme Insulaire de Minorque.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS.

QUELQUES centaines d'Hommes armés de fusils, & soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la Capitale de ce vaste Empire, & de la personne du Souverain, défendues par des milliers de combattans: mais pendant plus de deux siècles & demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques Peuplades de Mexicains, réfugiées dans les montagnes de cette grande Province de l'Amérique Septentrionale. C'est là que la Liberté s'est cantonnée, & se défend encore aujourd'hui avec courage & même avec succès. On n'eût point daigné prendre garde à elle, & on la laisseroit paisible propriétaire des roches arides, au milieu desquelles elle s'est réfugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des Mines d'or & d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la Nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux Maîtres. Ces Indiens

familiarisés avec les armes à feu , ne prennent plus les Européens pour des Dieux-tonnans. Presqu'aussi prompts que le coup de nos instrumens homicides , ils sçavent en éviter l'atteinte meurtrière , & préviennent une seconde décharge , en ripostant avec leurs javelots , lancés d'une main toujours sûre ; c'est ainsi que souvent leur fuite est un triomphe pour eux. Sauvegarde de leur indépendance , l'arc pourvoit aussi à leurs besoins ; ils ne vivent que de chasse , & cet exercice journalier les tient sans cesse en haleine contre leurs Ennemis.

Cependant , malgré leur bravoure & leur adresse ; ils perdent toujours de leur terrain ; la vie trop agitée qu'ils mènent , ne favorise pas assez la population ; en sorte que leur nombre diminue tous les jours ; tous les jours au contraire , leurs affaillans se renouvellent : de façon que dans peu , les Naturels du Mexique disparaîtront tout-à-fait de dessus la surface de leur pays natal.

La Religion Chrétienne de son côté , contribue aussi à faire tomber en désuétude , plusieurs de leurs Coutumes locales. On leur a envoyé des Missionnaires pour les détacher des anciens usages , & pour les dresser aux nouveaux. L'opinion a plus de force encore que le fer & la flamme sur les Hommes , sur-tout sur les Hommes demi-sauvages. Les Mexicains des Villes sont devenus presqu'Européens. Le luxe a achevé de les réduire. Les Souverains de l'ancienne Mexico avoient senti toute l'importance de cette vérité politique , qu'on

mène où l'on veut, une multitude grossière, quand on a le soin de lui faire cligner les yeux à l'aspect d'un faste éblouissant. Nos anciens Romanciers épuisoient leur génie à décrire la magnificence des Châteaux bâtis par les Fées. Les Historiens Espagnols ne tarissent pas, quand ils nous donnent la description des Palais de Montezuma. Toutes les parties de l'Empire Mexicain y contribuoient de ce qu'elles avoient de plus précieux. Les Empereurs y avoient fait rassembler les animaux les plus redoutables à l'Homme ; & la chair de l'Homme servoit de pâture aux tigres rugissans dans leur repaire, aux reptiles venimeux siffans dans leurs viviers, & aux oiseaux de proie renfermés dans des cages richement décorées. Ces objets placés dans des Salles construites magnifiquement, laissoient dans l'esprit des Spectateurs, une empreinte de terreur avantageuse au despotisme. Un autre appartement étoit destiné à loger les individus de l'espèce humaine, contrefaits & disgraciés de la Nature. De ce nombre se trouvoient quelques Mexicains nés de couleur blanche : difformité choquante chez une Nation d'une teinte basanée.

Les Espagnols, en détruisant ce que ce Spectacle & ceux du culte avoient de révoltant, leur ont substitué tout le faste Asiatique, afin que le Peuple ait toujours de quoi se distraire de la dépendance où il vit. La nouvelle Mexico est devenue l'une des Villes les plus brillantes du Monde, & a donné lieu à ce dicton : il faut aller à Mexico pour voir les Rues, les Chevaux, les Femmes & les Habits. En effet, l'en-

retien du Costume est d'une dépense considérable; & on peut apprécier les excès où il est porté aujourd'hui, d'après le degré où il étoit monté il y a déjà bon nombre d'années. Nous laisserons parler un Voyageur du temps.

Les Hommes & les Femmes font des dépenses extraordinaires pour leurs habillemens, qui sont la plupart d'étoffes de soie, ne se servant guère de draps, camelots & de semblables étoffes.

Les pierres précieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des Gentilhommes, & des cordons de perles à ceux des Artisans & Gens de métier.

Il n'y a pas même jusqu'aux filles négresses, & esclaves basanées, qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles, où il y a toujours quelque pierre précieuse de valeur.

L'ajustement de ces Femmes, négres & mulatres, est si lascif, & leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, même d'entre les Gens de qualité, qui méprisent leurs Femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire, une jupe d'étoffe de soie ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soie, de couleur vive, frangé d'or, dont les bouts descendent jusques au bas de leur jupe, devant & derrière.

Leurs

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques, sans manches, & lacées avec des lacets d'or & d'argent.

Celles qui sont en réputation portent aussi des ceintures d'or, enrichies de perles & de pierres précieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine, fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de soie de couleur, & les autres de soie, d'or & d'argent, & pendantes presque jusque à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, & en mettent une autre par-dessus en forme de réseau, qu'elles attachent avec un beau ruban de soie & d'or, qui croise sur le front; sur lequel ruban il y a toujours quelques (1) lettres en broderie qui

(1) Les Musulmans écrivent aussi sur leurs Turbans, le nom d'*Allah*, ou celui de *Mahomet*.

Moins pieux que les Turcs, mais aussi galans que les Mexicains, nous venons d'adopter pour un moment, la mode de ces derniers. On voit encore à Paris, les élégans des deux sexes, porter les lettres du nom cher à leur cœur, gravées sur les boutons de leurs habits, ou brodées sur les liens secrets de leurs ajustemens. On nous assure que plusieurs Vestales de Vénus offrent écrit en paillettes d'or sur l'étoffe de leurs chaussures, le chiffre de la *petite Maison* qu'elles desservent; à l'imitation de nos Miliciens, qui font lire sur leur Uniforme, le N^o. de la légion dans laquelle ils sont enrégimentés. On assure encore avoir rencontré dans le Palais Royal, un Amateur se promenant au Soleil du midi, avec un habit chargé de larges boutons, représentant les 36 figures de l'Arc-en-Ciel, O! *Mores!*

expriment quelques vers ou une pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus de leur tour de col en forme de mentonnière; & quand elles sortent de la maison, elles portent une mante de toile de linon, autour de laquelle il y a un passement fort large, que quelques-uns font passer sur leur tête; enforte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans; mais les deux bouts de devant touchent presque à terre.

Il y en a plusieurs qui ne portent leurs mantes que sur une épaule; & la passant sous le bras droit, rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les rues; mais il y en a d'autres qui, au lieu de ces mantes, se servent d'une riche jupe de soie & d'or, qu'elles jettent une partie sur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plutôt la mine de garçons débauchés que d'honnêtes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles garnies par dehors, d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent à tête large. —

Tous ces détails sans doute, ont souffert quelques variantes avec le temps. Mais toujours est-il vrai de dire que ce sont les pauvres Mexicains qui payent encore aujourd'hui les frais de l'ajustement recherché & dispendieux des Espagnols établis en Amérique.

Les Indiens fabriquent des manteaux très-chauds

avec du poil de lapin ou les feuilles d'un arbre, espèce de palmier. Ils fabriquent encore quelques ouvrages de plumes d'oiseaux, que la Nature s'est plu à nuancer de ses plus riches couleurs. Mais ces petits ouvrages modernes sont bien inférieurs à ceux qu'ils offroient jadis à leurs anciens Maîtres.

Dans ce temps, les funérailles de leurs Souverains étoient plutôt un apothéose. Du corps réduit en cendres au milieu d'un grand appareil, les Prêtres en composoient une pâte avec le sang des nombreuses victimes de l'un & de l'autre sexe, immolées autour du bûcher; & de cette pâte, une Idole recevoit les honneurs divins de toute la Nation en deuil, & oisive pendant l'espace de cinq jours. On remarquera aussi que l'étiquette impérieuse faisoit une Loi à tous les Sujets du Monarque défunt, de s'abstenir de feu dans leur maison, tant que le bûcher Impérial jettoit de la flamme ou exhaloit de la fumée. Quel devoit être pendant sa vie, le pouvoir d'un Prince ainsi adoré après sa mort.

A l'exemple des Péruviens, les Mexicains consacroient dans leur Temple, plusieurs Prêtresses pour veiller à la conservation & à l'entretien du feu sanctifié par la présence de leurs Divinités grossières & fouillées chaque jour d'une ample libation de sang humain. Comment les Hommes purent-ils se résoudre à rapprocher dans le même lieu & sur le même Autel, deux extrêmes pareils? Comment eurent-ils le courage d'affocier au même culte, l'innocence & la férocité? La superstition a donc aussi ses prodiges: & ce mélange

inouï de douceur & de barbarie constamment observé pendant des siècles dans les temps du paganisme, est une merveilleuse monstruosité, qui rendra toujours le cœur de l'Homme une énigme indéchiffrable aux yeux du Sage le plus *perspicace*.

Le premier acte de souveraineté de Fernand Cortez ; fut d'abolir ces pratiques atroces. Mais pourquoi se permit-il, au nom de la Politique, ce qui le révoltoit au nom de la Religion ? Gelon, vainqueur de Carthage se contenta d'imposer aux vaincus, pour tribut, la défense de brûler leurs propres enfans sur les Autels de leurs Idoles : il renversa ces Autels ; mais il ne fit point expier aux adorateurs, leur crime, par le glaive & le feu.

Le peu de Mexicains qui survécurent à la chute de leurs Idoles & de leurs Empereurs, semblent ne s'être propagés jusqu'aujourd'hui, que pour attester l'existence de leur antique patrie. Quelques milliers d'individus suivent encore, comme à l'insçu de leurs nouveaux Maîtres & du Clergé Catholique, quelques-unes de leurs Coutumes & Traditions Nationales qui n'entraînent pas assez d'inconvéniens pour mériter une prohibition de rigueur. C'est sur-tout parmi les Indiens réfugiés de temps immémorial, au sein des montagnes, comme nous l'avons dit au commencement de cet Article, qu'on peut encore étudier les Mœurs primitives de cette Nation intéressante dont on auroit pu tirer un grand parti.

Les Mexicains datoient leur origine du plus loin

qu'ils pouvoient, & se disoient la *Nation - Mère* de tous les autres Peuples de l'Amérique, & même du Globe entier. Le Conquérant Espagnol voulut mettre à profit cette vanité locale, pour gagner ceux des Mexicains qui s'obstinoient à rester fidèles au joug Impérial. On s'efforça de leur persuader que les Rois d'Espagne descendoient de leur premier Souverain *Guezal-Koal*; & que par conséquent ils avoient été Maîtres du Mexique, plusieurs siècles avant la découverte de l'Amérique, & antérieurement à la grande révolution physique qui détacha cette partie du Monde du Continent. Les Espagnols rencontrèrent des incrédules. Ils avoient à combattre deux obstacles à l'épreuve du temps; l'orgueil national & l'attachement aveugle d'une Nation à demi policée, envers ses Chefs héréditaires.

L'ancien Code Mexicain ne faisoit pas mention du Régicide. Dans ces contrées, la personne de l'Empereur étoit regardée comme tellement sacrée, qu'on ne s'avisait point de mettre au nombre des crimes possibles, un attentat contre les jours du Prince. Et en effet, de mémoire d'Homme, jamais Indien n'avoit osé porter la main sur son Empereur. Ce bon Peuple ne voit dans un Prince bienfaisant ou cruel, qu'un Dieu sévère ou indulgent, aux pieds duquel il est dans l'ordre de baisser la tête en tous les cas. L'Histoire de *Brutus* n'eût paru en ce pays, si propice au pouvoir absolu, qu'un mauvais Roman politique, dénué de toute vraisemblance.

Leur Justice criminelle contrastoit avec leur Code

Religieux ; elle avoit le fang humain autant en horreur que celui-ci en paroiffoit avide. Le vol n'étoit point puni de mort. Seulement le coupable étoit condamné à refter l'esclave de la famille volée , jusqu'à ce que ses services eussent réparé le dommage par un équivalent.

Chez nous le mot *Oui* , sorti de la bouche de deux conjoints , les lie pour toujours l'un à l'autre ; & trop souvent , hélas ! ce monosyllabe n'a point son écho dans le cœur des contractans. Les Mexicains des montagnes exigent un aveu moins équivoque ; l'Homme & la Femme , en présence des deux familles attentives , sont obligés de se fixer réciproquement dans les yeux , & d'y lire le consentement du cœur. C'est là qu'ils font le vœu de s'aimer. Si dans ce moment décisif , l'un des deux Conjoints n'a pu soutenir avec fermeté , le regard fixé sur lui ; & si néanmoins ils ont passé outre , entraînés par d'autres considérations , ils peuvent demander , & ils ont droit d'obtenir dans la suite , le divorce.

L'adultère chez eux , n'est point une chose plaisante ; le coupable , en cas qu'il fût de la classe des Nobles , étoit couronné de bouquets de plumes ; & sous ce Costume , mené au gibet. On brûloit son corps , après l'exécution de la Sentence.

Le langage des Indiens est élégant & abondant en termes propres.

On conjecture avec quelque vraisemblance , que l'usage d'exprimer ses pensées par des hiéroglyphes , passa des Egyptiens , chez les Chinois ; & des Chinois ,

chez les Américains ; car du temps que les Mexicains (ainfi que les Péruviens), n'avoient point de caractères alphabétiques, ils fe servoient de différens chiffres & de figures ou de marques particulières pour exprimer certaines chofes.

La première fois que les Efpagnols abordèrent au Mexique, Montezuma qui en étoit l'Empereur, envoya, dit-on, au-devant d'eux, un certain nombre d'Ecrivains très-experts qui, avec le fecours de figures tracées par eux fur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces fortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes ; chaque figure fignifioit un ou plusieurs mots.

Après l'invasion des Efpagnols, les Mexicains ayant embrassé le Catholicisme, ils en exprimoient par des figures, les principales Oraifons. Pour rendre, par exemple, ces paroles : *je me confesse*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Moine. Pour fe représenter un Dieu tout-puiffant, ils deffinoient trois têtes couronnées. Le vifage rayonnant d'une Femme qui tient un enfant dans fes bras, figuroit la Vierge-Mère des Chrétiens. Une tête couronnée, foutenue par deux clefs en fautoir, c'étoit St. Pierre.

Outre cela, ainfi que les Péruviens, les Mexicains avoient encore une autre reffource qui suppléoit à l'écriture ; ils fe servoient anciennement de leurs *quipos*.

Dans le peu de mots connus de la Langue Mexicaine,

on apperçoit divers rapports de cet Idiome avec
d'autres,

Ne	<i>Moi.</i>
Te	<i>Toi.</i>
Yeu	<i>Lui.</i>
Tahtli	<i>Père.</i>
Nantli	<i>Mère.</i>
Teuch-Poch	<i>Fille.</i>
Vitzli-Putzli	<i>Divinité du Mexique.</i>
Ilhuicatl	<i>Le Ciel.</i>
Teut	<i>Dieu.</i>

Fin de la Notice historique sur les Mexicains,



Chasseur Méxiquain.

1871

NOTICE

SUR LA NAVARRE,

HAUTE ET BASSE.

*R*oi de France & de Navarre : le Monarque des François ne prend pas d'autres titres. Cependant, à l'exemple de plusieurs de ses voisins, il pourroit accompagner son nom d'une longue suite de diverses qualifications plus ou moins légitimes. Mais il préfère de donner une leçon de modestie ; & même l'Ecu de Navarre n'est peut-être accolé à celui de France, que pour faire sentir davantage le ridicule des prétentions à la multiplicité des Royaumes, sous un seul Sceptre, & en même temps pour conserver des droits sur la totalité d'une Province, dont on ne daigne pas réclamer la partie usurpée.

Au reste, tout ce faste diplomatique que des Princes d'Europe ont eu la petitesse d'emprunter aux Despotes de l'Asie, ne prouve rien & n'en impose plus. L'étiquette & l'habitude font qu'on s'en sert encore. Mais on convient assez généralement que le grand nombre des Provinces & l'étendue des Empires se trouvent trop ordinairement en raison inverse de leur force & de leur prospérité. Les grands Administrateurs paroissent enfin convaincus, qu'il est plus glorieux & plus doux de mériter l'amour d'une certaine quantité d'individus

heureux, que de régner sur une multitude de mécontents.

La Navarre qui, du temps de Jules-César, faisoit partie de la Novempopulanie, passa successivement sous la domination des Romains, des Wisigots, des François, des Gascons, des Ducs d'Aquitaine. Abandonnés de Louis-le-Débonnaire, ils se donnèrent un Chef pour secouer le joug des Sarrafins. La Maison de ses premiers Rois éteinte, ce pays, limitrophe de la France & de l'Espagne & presque dans les Pyrénées, devint le domaine de plusieurs Princes, tour-à-tour, & enfin appartint à la Maison d'Albret.

« Quoique le Royaume de Navarre ait été porté
 » à la Couronne de France par Henri - le - Grand,
 » les Espagnols ne laissent pas de jouir de la partie
 » qu'on appelle la Haute Navarre, par droit de bien-
 » séance; parce qu'elle étend les limites de leur Etat,
 » jusqu'aux Pyrénées. Ferdinand V, Roi d'Arragon,
 » l'enleva injustement sur Jean Albret, grand-père
 » maternel de notre Henri IV. L'Empereur Charles-
 » Quint, dit-on, étant à l'article de la mort dans le
 » Couvent des Hiéronimites de S. Just en Estramadure,
 » où il s'étoit retiré en 1556, pour y finir ses jours,
 » commanda à Philippe II, son Fils, de restituer la
 » Navarre au Roi de France, vu qu'il ne la possédoit
 » pas à bon titre; & que Philippe II n'en ayant rien
 » fait, s'en déchargea sur Philippe III, son Fils, qui ne
 » s'en acquitta pas mieux que lui «.

Tous ces remords de Princes, *in articulo mortis*, n'ont apporté guères plus de profit aux vivans que d'honneur

d'honneur aux morts : on en reste pour l'ordinaire , à l'aveu de la faute ; & la conscience du convalescent ou du successeur ne se croit pas du tout obligée d'acquiescer celle du malade ou du moribond.

La Haute Navarre ne valoit guère la peine d'une injustice. C'est un Pays de montagnes, pauvre & assez peu fertile, qui s'accommoderoit mieux du régime républicain. Les Habitans ont leurs loix particulières & s'imposent eux-mêmes. On les dit adroits & laborieux, galants, mais jaloux. Les Femmes sçavent encore s'en faire respecter.

Pampelune en est la Capitale & le chef-lieu de la Justice. Les Magistrats n'y siègent sur leur Tribunal, que pendant trois ans. On les élit une seconde fois, pour trois autres années, quand on est content d'eux ; & il faut que le Juge, parvenu à la fin de son temps, mette fin aussi aux procès dont il a connoissance. On dit que les Plaideurs se louent beaucoup de cet arrangement ; du moins ils apperçoivent un terme à leur attente.

Le plus beau Monument de cette Ville, est un Edifice assez considérable, & qu'on appelle Maison de Conversation. Il occupe le centre d'une Place publique, circonscrite par un portique carré. C'est là que se rassemblent les Habitans des deux sexes, pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Un Théâtre ne produiroit pas les heureux effets qu'on retire de cet établissement. Les Citoyens de Pampelune se servent eux-mêmes de spectacle ; obligés de s'observer

l'un l'autre, ils font des sacrifices à l'opinion publique ; & les mœurs y gagnent.

C'est à Xavier, Bourg du district de Sanguessa, dans la Navarre Espagnole, que naquit François, l'Apôtre des Indes. On n'auroit rien à reprocher aux Espagnols, si leurs expéditions dans l'Occident, eussent été conduites dans le même esprit que les Missions de François Xavier dans l'Orient. Il ne courut tout au plus, que le risque de passer pour un insensé (1) parmi les Japonois ; Fernand Cortez fut regardé comme le Bourreau des Américains.

La Navarre Françoisé ou Basse Navarre, a bien moins d'étendue que l'autre, & est encore plus pauvre. Mais avec du travail, le sol y nourrit les Habitans, pour la plupart d'un caractère tout-à-fait aimable.

S. Jean-pied-de-Port est la seule Ville, ou plutôt le seul Bourg d'un peu d'importance. Au reste, le nombre & l'opulence des Cités dans une Province, sont des signes équivoques du bien-être des Habitans. Un canton qui seroit peuplé également sur tous les points de sa surface, & couvert de petits domaines isolés & bien tenus, offriroit à l'Observateur sage un coup-d'œil plus satisfaisant à tous égards, que deux ou trois amas de maisons dont la population métamorphoseroit le reste de la contrée en un désert.

(1) Xavier se vit traiter par les Indiens, comme un insensé, dit Racine, Histoire Ecclésiastique, T. 9, art. 23.

A P P R O B A T I O N .

J'AI examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Costumes Civils actuels, avec un Abrégé historique, &c.* La fidélité des Vêtemens dans les Figures, & l'intérêt que l'Auteur a sçu répandre dans le texte, me fait croire que cet Ouvrage pourra être agréable au Public.

A Paris, le 12 Mars 1784. ROBIN:

P R I V I L É G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Jufficiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur GRASSERT DE ST. SAUVEUR, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public & graver *les Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus, dessinés d'après Nature, gravés & coloriés, accompagnés d'un Abrégé historique de leurs Coutumes, Mœurs, Religion, Sciences, &c.* s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, par lui & ses hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne : Et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une Cession, l'Acte qui la contiendra sera engistré à la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privilége que de la Cession ; & alors par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celui de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des Privilége de Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en

introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Expositant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que les présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, sur beau papier & en beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROSMENIL, Commandant de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROSMENIL ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant & ses héritiers, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le onzième jour de Février, l'an de Grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre règne le dixième. Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Collationné sur le Registre XXII de la Chambre Royale &

Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, folo. 41.
A Paris, le vingt-trois Novembre 1787.

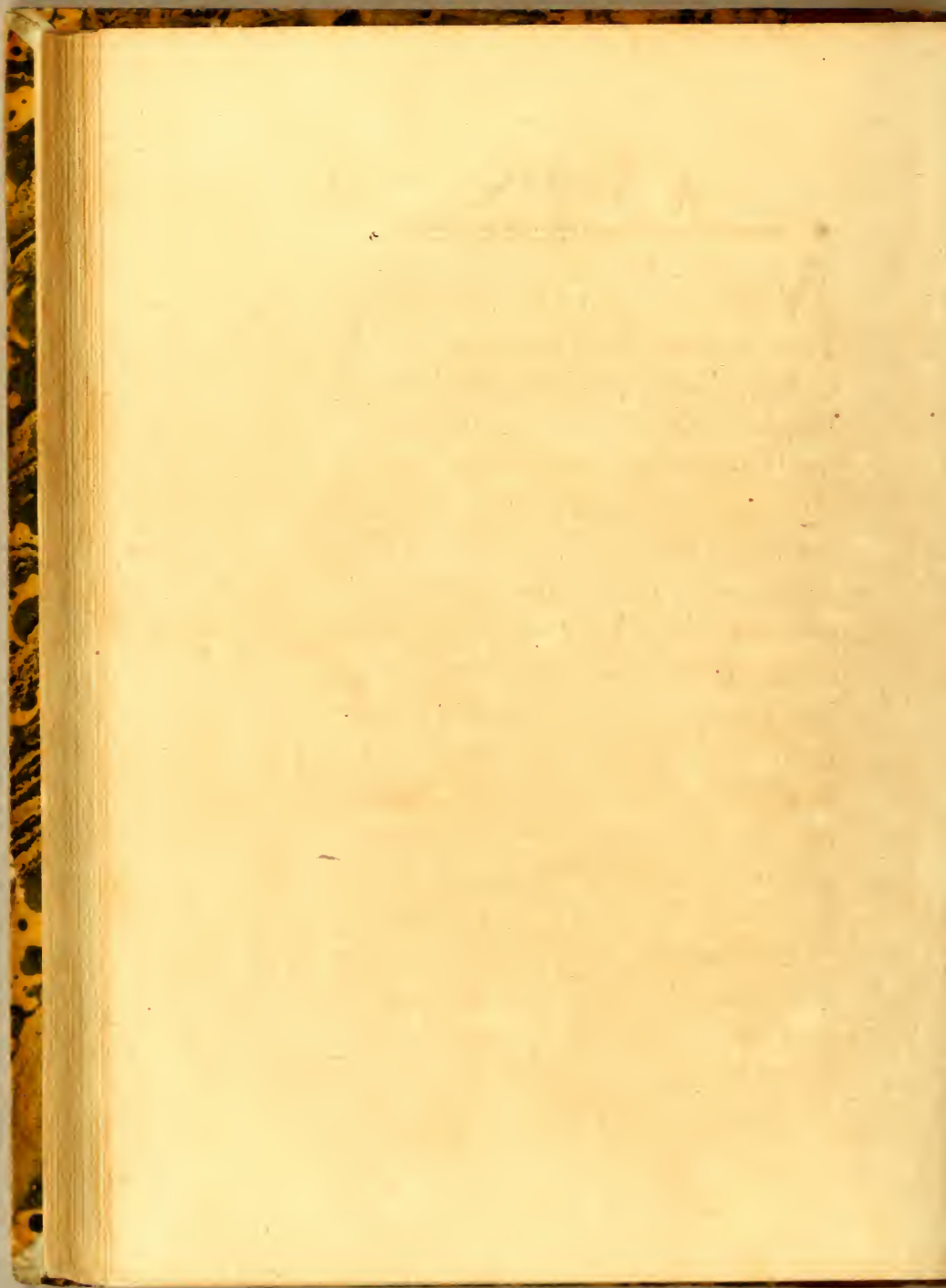
Signé, K N A P E N, *Syndic.*

C E S S I O N.

JE déclare avoir vendu, cédé & transporté au sieur PAVARD, Marchand Papetier, mon Privilège des *Costumes Civils* que le Roi a bien voulu m'accorder, pour lui en jouir en mon lieu & place; & ce, pour la somme de huit mille livres, qu'il m'a payées argent comptant. Fait à Paris, ce 30 Novembre 1784.

Signé, Le Chevalier DE ST. SAUVEUR.

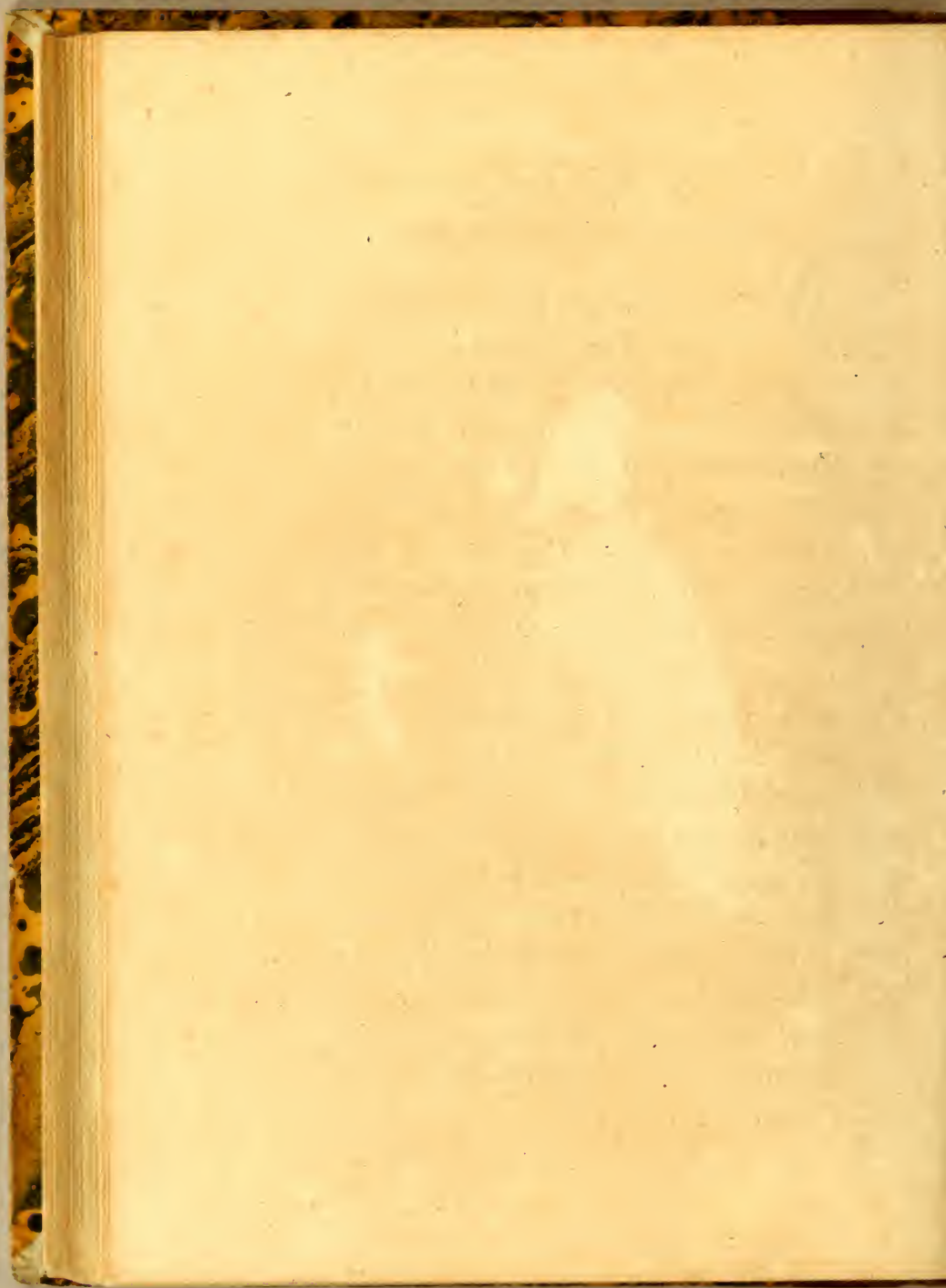
Registré la présente Cession sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 238, folio 212, conformément aux anciens réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. *A Paris*, le 3 Décembre 1784. Signé, FOURNIER, *Adjoint.*



A V I S.

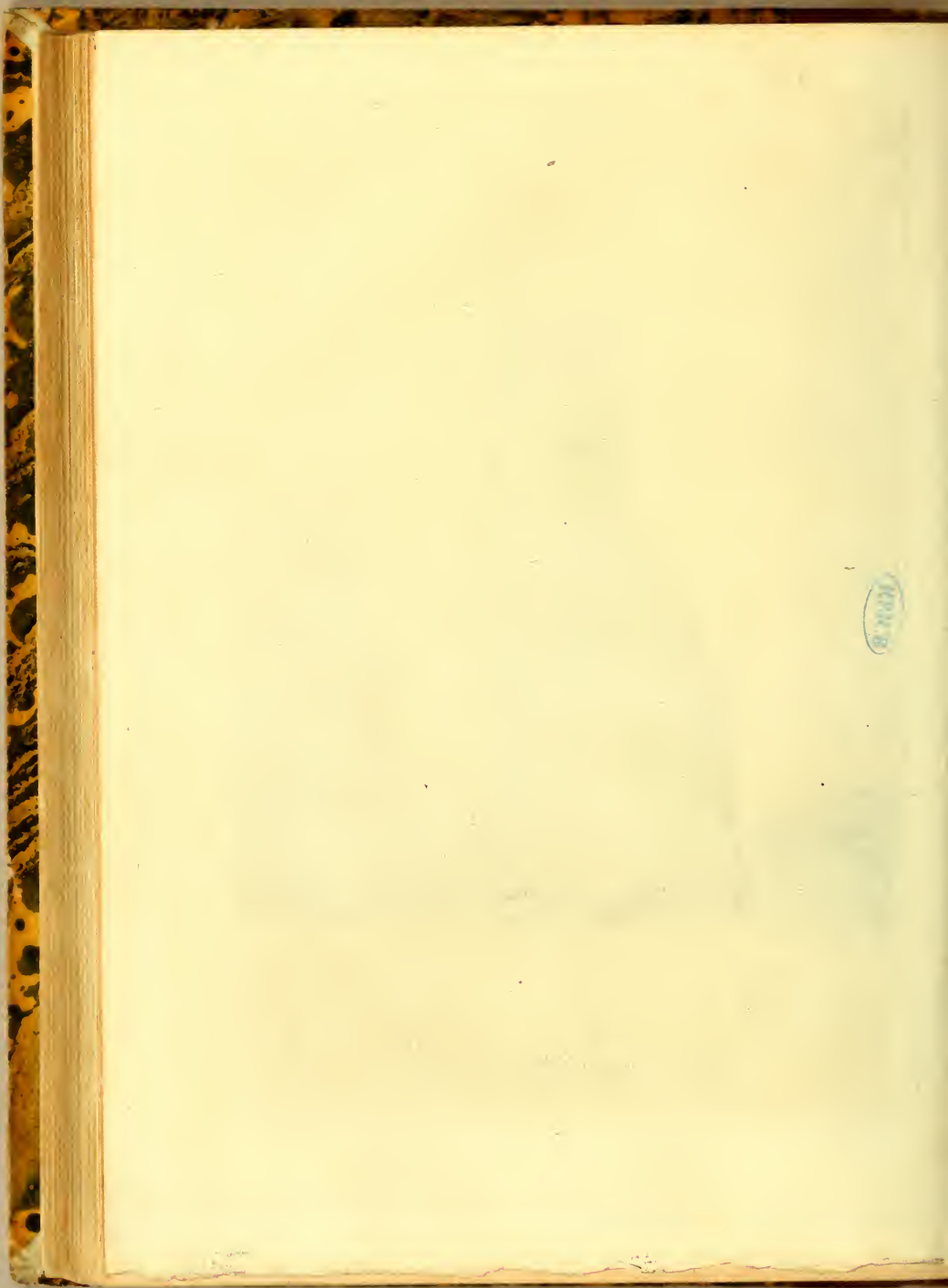
Nous aurions classé les différens Peuples dont nous donnons ici le Costume Civil & une Notice historique, suivant le rang respectif qu'ils tiennent sur le Globe, si nous eussions pu les faire tous entrer dans les 50 Livraisons convenues dans le Prospectus de l'Ouvrage; mais il s'en faut de beaucoup que nous les ayons rassemblés tous. Ce sera le sujet d'un Supplément, pour lequel nous avons déjà recueilli presque tous les matériaux. Mais nous ne les mettrons en œuvre, vu les avances considérables d'une telle Entreprise, que quand nous nous serons assurés de la soumission de tous nos Souscripteurs

En attendant, l'ordre alphabétique nous a paru le plus convenable, en ce qu'il est le plus commode, & qu'il n'entraîne aucun inconvénient pour le Supplément, s'il a lieu.





Napolitaine I





Matelot Italien

1870

NOTICE

HISTORIQUE

SUR NAPLES.

LA Nature & l'Art se sont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits & de leurs chef-d'œuvres, Naples & son territoire. La *terre de Labour* mériteroit de préférence sans doute à toute autre Province d'Italie, la dénomination de *Campania Felix*, si la présence du *Vesuve* ne mettoit un correctif aux jouissances des Habitans. L'Homme ne sauroit être heureux apparamment, sans un peu d'insouciance; le Napolitain, du moins, en a besoin pour se livrer à tous les plaisirs de la société, au pied (1) d'un Volcan, dont les cendres brûlantes ont été jettées quelquefois jusqu'à (2) Constantinople; & à la vue des restes (3) déplorables de l'infortunée Herculanium.

D'après l'esprit religieux, naturel aux hommes qui font peuple, on seroit porté aussi à croire que des Mœurs pures doivent être le caractère distinctif d'une

(1) Le Vesuve est à moins de deux lieues de Naples.

(2) Lors de l'éruption de l'an 471.

(3) Rosine, petit Bourg où se trouvent les excavations d'Herculanium, est à une lieue & demie de Naples. Voyez nos explications des Antiquités d'Herculanium, gravé par David, 7 vol. in-4°.

NOTICE HISTORIQUE

grande Ville si voisine du châtimeut, (1) préparé par la justice du Ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe & le climat, l'aisance & l'oïveté. Tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé & les craintes de l'avenir !

Naples doit être regardé comme la Ville subsistante la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens (2) en furent les Fondateurs. Mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs ; non seulement de ceux qui étoient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avoient fait leur première descente dans les Isles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme & d'autres causes lui valurent. Sa Police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux Nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau Pays long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques Seigneurs Normands, puis devint un Fief de l'Empire, & enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la Couronne d'Espagne.

(1) Tertulien appelle spirituellement le Vésuve : *une Cheminée de l'Enfer.*

(2) Voyez le T. 1 in-8°. du sçavant Ouvrage de M. l'Abbé Chopy, intitulé : *Découverte de la Maison de campagne d'Horace*, 3 vol. in-8°.

Le sol de ce Royaume est extrêmement fertile, en toutes sortes de denrées. On y recueille deux espèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin; & on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y est fine; la soie sur-tout, quoique sale & mal filée, fait un des plus grands objets du Commerce d'exportation. On connoît cette espèce de lin ou de soie, dont la couleur est d'un verd d'olive, & que donne une sorte de moule que l'on trouve sur les côtes de Naples. On en fait des camisoles, des bas, des gants, des bonnets qui sont aussi chauds que ceux de laine, aussi doux que s'ils étoient de soie, & qui conservent toujours leur lustre. Un tableau du Commerce de ce Pays, démontre qu'il reçoit plus de l'Etranger qu'il n'y envoie: parce que les Manufactures n'y font rien encore, ou presque rien. Les François y portent annuellement un assortiment considérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes & de coton. L'Angleterre y fait passer beaucoup de ses draps; & la Hollande, des pelletteries.

Cependant on trouve à Naples, & dans plusieurs autres Villes de son district, quelques Fabriques de draps; mais elles sont loin de suffire à la consommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On emploie de grandes sommes à établir des Manufactures de draps grossiers, pour habiller les Soldats, dans les Hopitaux des Provinces du Royaume. On fabrique encore dans la Capitale, des baietons peints en noir, qui servent pour le duel, des étoffes nommées *frisi*,

qui ressemblent au molleton frisé, & quelques autres communes; des étoffes en soie & en argent, des fatins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne aussi des cuirs.

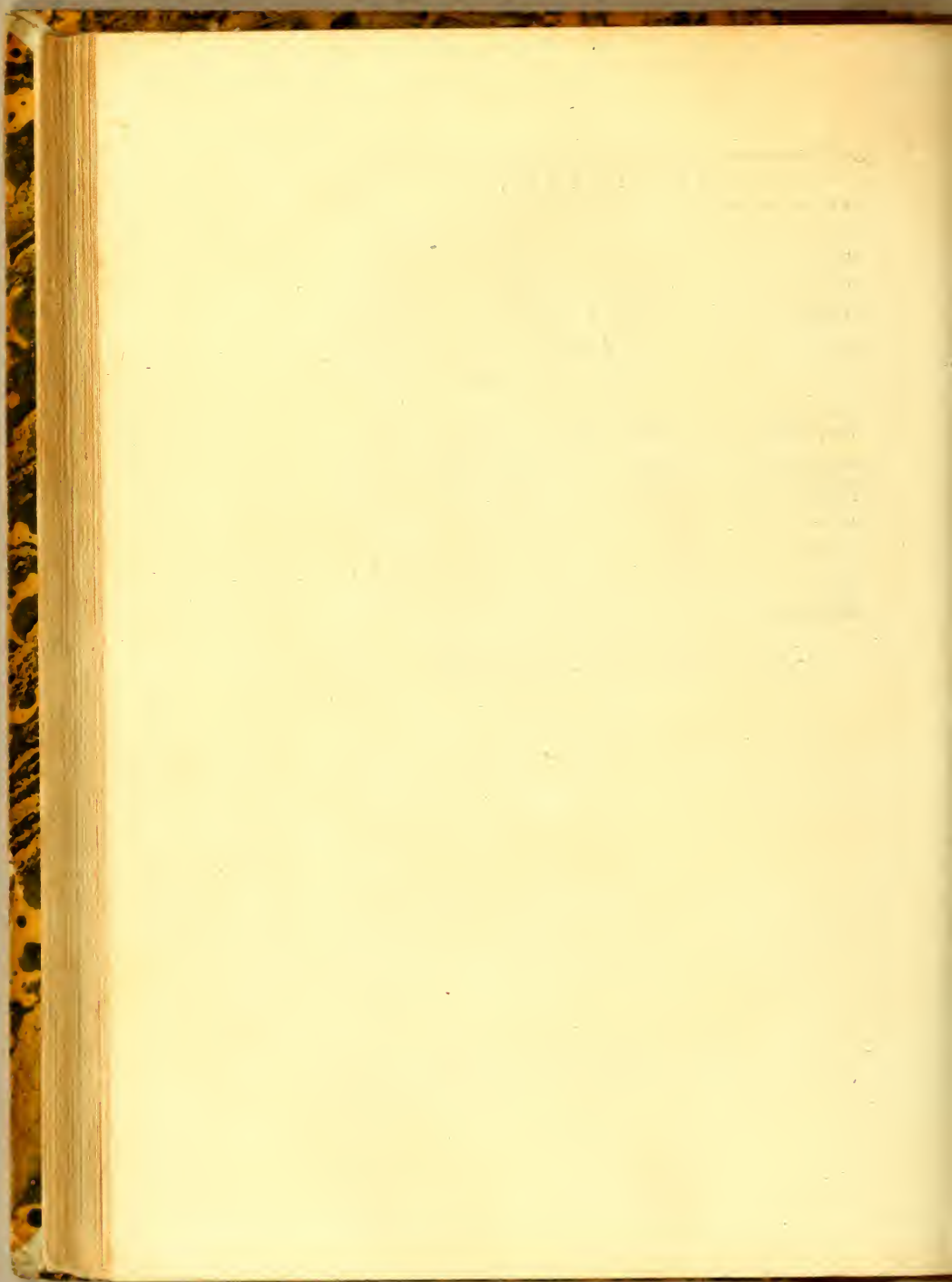
Les Hommes, & sur-tout les Femmes à Naples; aiment à briller par l'éclat des habits & des pierreries qui les couvrent. Cette grande Ville est remplie de Valets richement vêtus.

Naples est un séjour tout entier pour les sens. L'ouïe & la vue y trouvent à chaque pas des jouissances complètes. C'est l'endroit de la Terre où se fait entendre la meilleure Musique: mais l'Homme qui pense y est mal à son aise. Il seroit mal venu du Peuple, & même des Grands, s'il prenoit la peine d'écrire quelques Homélies Philosophiques au sujet du miracle de *St. Janvier*: il éprouveroit l'adresse des *Lazaroni*, s'il détournoit sur eux l'attention du Gouvernement qui a la foiblesse de tolérer leur existence précaire. Il couroit risque de passer pour un barbare, s'il osoit dire tout haut ou imprimer ouvertement, qu'un Chanteur de plus ne remplace pas dans la société un Homme de moins (1), &c. Enfin, tant que des Reviseurs aux gages du Prince, & par conséquent à sa dévotion, éteindront le flambeau de l'Observateur, parce qu'il

(1) La castration est défendue par le Prince; sous de très-grosses peines.

pourroit faire clignoter les yeux tendres des gens en place, Naples (ainſi que toutes les Villes qui lui reſſemblent), ne pourra jamais prétendre à l'eſtime du Voyageur ſenſible & ſenſé. La curioſité y attirera encore long-temps l'ami des Arts & le Naturaliſte. Mais le Sage, après avoir admiré en paſſant la métamorphoſe du Temple de Diane, devenu Chapelle de la Vierge Ste. Marie Majeure; & du Temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux Apôtres, ira viſiter le Tombeau de Virgile ſur le Mont-Pauſilippe, la maiſon de campagne d'Horace à Iri, les Jardins de Ciceron à Cumes & à Pouzzoles, puis ſe hâtera de rentrer chez lui pour y reſſire en paix, Pline & Sénèque, Lucrece & le Taſſe, ſans envier le fol qui les vit naître.

Fin de la Notice Historique ſur Naples.





Homme de Navarre

1850



Femme de Navarre

1850



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE

DE NAXIA.

LES Femmes ont retenu le nom de cette Ile; & l'exemple d'Ariane abandonnée à Naxos par Thésée, & consolée par Bacchus, frappe encore plus ou moins nos Beautés modernes, selon les circonstances où elles se trouvent. Ce trait de la Fable, qui n'est que trop vraisemblable, n'a pas seul rendu célèbre l'Isle de Naxos. Elle dut sa prééminence sur les autres Cyclades, à l'excellence de son vignoble: ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuses fêtes bacchiques; ce qui autorisa aussi les habitans à se vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Baccharumque jugis Naxum,

Virgilius.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher

au huitième mois de leur grossesse, époque de sa naissance. Il y a long-temps que les Naxiotes ressemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que, dans l'origine, plusieurs habitans de la Carie, sous la conduite d'un Chef nommé Naxos, fils d'Endimion, quittèrent Lamia pour venir prendre possession de cette Isle. Cette petite Colonie grecque devint florissante au point de pouvoir se défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perses qui la ravagèrent, ne pouvant la soumettre. Elle suivit les destins de sa Métropole, quand celle-ci se courba sous le joug des Romains, & fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Venise, qui, après trois siècles, s'en laissa dépouiller par le Sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicfia a perdu la plupart de ses monumens antiques, elle a conservé toute sa fécondité. Le Temple de Bacchus a disparu; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le sol, loin d'être épuisé, fournit au-delà des besoins les objets de première nécessité. Sa position, qui la rend inaccessible à tout vaisseau de guerre, devoit inspirer aux Insulaires le désir de se rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de sa gloire, la première puissance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos sous son trident; cette Isle ne pourroit-elle se soustraire au tribut pécuniaire auquel elle s'est obligée envers le Croissant? Mais

pour cela, il ne faudroit pas que dans un espace de soixante milles de circonférence, peuplé de six mille habitans, ily eut plus d'un culte, deux Archevêques, plusieurs Couvens de Filles, des Capucins, & naguère des Jésuites.

Le costume des Naxiotes est peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes se forment une carrure factice garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus sévères, se défendent par un plastron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur leurs reins une espèce de panier dont le dessin seul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils & les paupières, & se couvrent le visage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui se trouve dans l'Isle; mais on ne les assujetit pas à la forme constante que nous leur voyons dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées: tantôt c'est un triangle; tantôt une étoile. Un Croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant. Il est douteux qu'Ariane, sous cet accoutrement gothique, eût pu trouver grace aux yeux du vainqueur de l'Inde: & il est

4 NOTICE HISTORIQUE SUR LES NAXIOTES.

vraisemblable qu'on est redevable de ce costume bizarre à la décadence totale du goût qui eut lieu lors du Bas-Empire, lequel donna des loix à Naxos pendant long-temps.

Fin de la Notice historique sur les Naxiotes.



Detrás del.

Mirelle sculp

Homme de l'Isle de Naxia.

PROOF



Desrais del.

Micelle sculp.

Femme de l'Isle de Naxia.

BRITISH
LIBRARY

M Œ U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E N O O T K A .

LES Habitans de Nootka forment une petite Pèu-
plade établie sur la côte Oueſt de l'Amérique ſepten-
trionale , au 49 degré de latitude Nord , & au
232 degré longitude Eſt. Le climat y eſt plus doux
que celui de la côte orientale , au même degré. Ce
pays a été découvert par le Capitaine Cook , qui le
nomma Entrée du Roi George. Il y trouva un aſſez
bon Havre , & pluſieurs petites Iſles au milieu de ce
petit golphe , dont la Mer en outre eſt hériffée de
quantité de rochers. Le ſol eſt ſurchargé auſſi de collines
en grand nombre , & couvertes de bois. On y voit
couler quelques filets d'eau douce , réſultat des pluies &
des brumes. On y rencontre des ours , des loups , des
renards , des daims , de chevreuils , des martres & des
ratons. Les oiſeaux ſont rares , & les eſpèces qu'on y
remarque , ſe réduiſent à-peu-près aux corneilles , aux
gorbeaux , à la pie bleue , aux roitelets ordinaires , &

à la grive. Les aigles bruns, tête & queue blanches, y sont communs. Il y a beaucoup plus de poisson, & les espèces en sont très-variées.

Les Propriétaires de ce morceau du Continent, sont sauvages, mais non barbares, d'une taille au-dessous de l'ordinaire, & assez mal proportionnée; ils s'arrachent la barbe le mieux qu'ils peuvent. La teinte de leur peau offre la nuance pâle des Européens du midi. Leur physionomie n'a pas d'expression; & les deux sexes ne sont pas toujours aisés à distinguer, d'après la seule inspection de leurs traits, aussi peu délicats chez les Femmes que chez les Hommes. D'ailleurs, ils ont le talent de se défigurer avec quantité de couleurs plus grossières & plus dégoûtantes les unes que les autres.

Leur Costume ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure, d'une bande étroite de fourrure; & à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands: il passe sous le bras gauche, attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par derrière; ainsi, les deux bras sont en liberté. Il couvre le côté gauche; & si on en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte grossière ou de poil ne la serre autour des reins; ce qui arrive assez souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un

plat rond, couvert ; il offre dans le milieu, un trou grand assez pour y passer la tête ; & reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, & le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau en forme de cône tronqué, ou de pot à fleurs ; ce chapeau est d'une belle natte. Une houpe arrondie, & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton.

Outre ce vêtement commun aux deux sexes, les Hommes portent souvent une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors ; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, & ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, & d'autres fois sur le derrière. Lorsque le Ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des habits de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils laissent flotter leurs cheveux ; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entr'eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En général tout leur vêtement est commode ; & il ne manqueroit pas d'élégance, s'ils le tenoient propre, & s'ils en chassoient la vermine.

Le lobe des oreilles de la plupart d'entr'eux, est percé d'un assez grand trou, & de deux autres plus petits ; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poils ou des morceaux de cuivre, aux-

quels ils ne furent point tentés de préférer les grains de verre que les Voyageurs Anglois leur offrirent.

La cloison du nez de plusieurs, offre un trou pour y passer une petite corde; d'autres y placent des morceaux d'airain, qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture est si étroite, qu'elle presse doucement la cloison nazale de ses deux pointes: en sorte que cet ornement, bizarre & incommode, tombe sur la lèvre supérieure. Ils employent à cet usage, les anneaux des boutons de cuivre qu'ils s'empresrent d'acheter des Européens qui les visitent.

Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir, ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une seule pièce, d'une matière noire & luisante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir & de nerfs d'animaux, qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur Costume de tous les jours. Mais ils ont d'autres habits & des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires, quand ils vont à la guerre ou en visite de cérémonie. Ce sont des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur vêtement accoutumé; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux d'étoffe, qu'ils fabriquent eux-même avec du poil. La garniture offre divers dessins agréables; ils les portent séparément ou par-

dessus tout le reste. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus ordinaire, est composé d'osier ou d'écorce à demi battue. Leur chevelure est ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle; ou bien elle est entièrement couverte de petites plumes blanches: on ajoute à cette parure une couche de suif mêlé avec de la peinture, appliqué sur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières qui font ressembler leur visage à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets, attachés avec un fil, & séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces. Plusieurs les lient par derrière, selon notre usage, & ils y placent de petits rameaux d'arbres.

Cet attirail grotesque le devient encore bien davantage, quand ils prennent ce qu'on peut appeler leur équipage monstrueux. Il consiste en une multitude infinie de masques de bois sculptés, qu'ils posent sur le visage ou sur la partie supérieure de la tête ou du front, & qui représentent tantôt une tête (1) d'homme avec des cheveux, de la barbe, des sourcils; tantôt des têtes d'oiseaux & d'animaux terrestres ou marins. Ces figures excèdent la grandeur naturelle, & sont peintes. Ils attachent sur la même partie de la tête, de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, & qui se projettent en saillie à une distance

(1) Ils appellent ce masque Tahooquoffim.

confidérable. Ces pièces de mascarades ont peut-être quelque rapport à leurs cérémonies religieuses, ou bien leur servent à la chasse pour prendre le gibier, dont ils imitent les allures, d'autant plus fidèlement que ces Sauvages, non contents de s'être déguisé la figure, donnent lieu à une illusion complète, en se couvrant le corps entier de la peau des quadrupèdes dont ils ont déjà emprunté la tête. Pour le dire en passant, il est vraisemblable que la plupart des anciens Voyageurs ont été dupes de cette décoration extérieure; & les plus crédules ont dû prendre aisément le change; les Centaures, les Sycantropes, les Sphinx, les Faunes, les Satyres n'ont peut-être point eu d'autre origine.

Les Habitans de Nootka ont aussi un habit spécialement destiné à la guerre. C'est un manteau de cuir, double & très-épais, qui semble être une peau d'élan ou de buffle tannée; ils l'attachent de la manière ordinaire; & il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, & descendre en même temps jusqu'aux talons. Il est quelquefois chargé de peintures en compartimens assez agréables. Assez fort pour résister aux traits, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer. Ainsi, on doit le regarder comme une cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complète. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, & suspendus à des lanières de cuir, couvertes de plumes; & dès qu'ils se remuent, ils pro-

duisent un bruit fort , presqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis. Ils s'en parent aussi dans leurs jours d'appareil ; dans leurs Concerts de Musique , celui qui les dirige est revêtu de ce manteau , & porte un masque.

Rendu à lui-même , & hors des occasions où il veut en imposer , l'Habitant de Nootka n'a rien moins que l'air redoutable. Toute sa personne est d'un flegme qui approche de la stupidité. Les crânes ou les ossemens humains qu'on remarque parmi les objets d'échange , indiquent assez qu'il traite l'ennemi en toute rigueur. Mais le caractère habituel de ces demi-Sauvages , ne tient pas de la férocité. Dans les rixes particulières , les intéressés seuls sont acteurs ; leurs compatriotes restent spectateurs indifférens. La vengeance , quand ils s'y laissent emporter , les aveugle au point qu'ils ne sçauraient mesurer le degré de forces respectives ; malgré toute disproportion , ils combattent & attaquent ou se défendent avec le même courage ; les armes à feu n'en ralentissent pas même l'ardeur.

La curiosité , ce sentiment actif du cœur de l'Homme civilisé , est tout-à-fait éteinte en eux ; sans doute , par un effet de leur ignorance totale. Le desir de s'instruire davantage , suppose un commencement d'instruction. Quand on ne connoît rien , on se passe de tout , sans en sentir la privation. Les chef-d'œuvres de l'industrie européenne , la construction même des vaisseaux ,

ne purent mériter de leur part, un geste d'admiration ou d'étonnement. Ils ne s'occupent uniquement que de leurs besoins & des moyens d'y pourvoir,

Ils sont pourtant sensibles au charme de la Musique, & ils en font dont la mélodie est d'un effet touchant. Leur chant est presque toujours grave & lent. Ils battent la mesure sur leurs cuisses. Ils n'ont pour instrumens, qu'un sifflet, long d'un pouce, & un grelot qui ordinairement a la forme d'un oiseau. Le ventre renferme les cailloux, & la queue sert de manche.

Leurs habitations sont des cabanes de bois contiguës les unes aux autres, & à peine distinctes. On s'en formera une assez juste idée, en se représentant une (1) étable à vache, prolongée & assez mal clause, construite avec des planches, qui n'étant pas fixées sur leurs supports, se rapprochent ou s'écartent à volonté, selon les circonstances, pour laisser sortir la fumée, ou pour se garantir de la pluie. Chaque famille occupe sa litière. Des bancs qui tiennent lieu de lits, & des caissons servant de garde-manger & de garde-robe, forment l'essentiel de leur mobilier, en y joignant toutefois de petits augets, des bacquets oblongs, & des jattes, le tout de bois. Des paniers d'osier & des sacs de nattes, servent au transport du comestible. Tout se fait dans ces huttes, la toilette, la cuisine, les repas & leurs suites. Tout y

(1) La superbe Ecurie de Chantilli est un Temple en comparaison.

entre ; rien n'en fort. Et probablement on déserte la maison , quand on ne peut plus y tenir.

Chacune de ces bauges (le croiroit on ?) est pourtant décorée de statues peintes , ébauches grossières , figures monstrueuses représentant les Divinités du pays ; sur quoi on remarquera que la Sculpture & l'Art de peindre ont vraisemblablement une invention commune & la même époque. Les premiers Artistes ; si l'on peut donner ce nom aux Sauvages qui s'avisèrent de tailler un tronc d'arbre , & de le colorier , furent tout-à-la-fois Statuaires & Peintres , afin de donner quelques degrés de plus de ressemblance à leurs informes essais. Ces Statues sont de toute grandeur. Les Habitans de Nootka leur font des offrandes , comme les Anciens en faisoient à leurs Dieux Pénates. Mais leur Religion ne tient pas contre un peu de fer ou de cuivre : avec un morceau de l'un ou l'autre métal , une famille livreroit volontiers toutes ses Divinités.

Les Hommes s'occupent de la chasse & de la pêche. Les détails du ménage sont tous réservés aux Femmes. Elles vont chercher le poisson ou ramasser les coquillages , & fabriquent les vêtemens de lin ou de laine. Toujours assez modestement habillées , elles n'affichent pas le cinisme de leurs Maris , & n'en sont pas mieux traitées. Ce sont elles qui manœuvrent sur les pirogues , tandis que leurs Hommes se vautrent , étendus tout nuds , au Soleil. Leur comestible est assez diversifié ; ils se nourrissent de végétaux , mais bien moins que de

substances animales. Le marfouin est l'animal de Mer dont ils se repaissent le plus communément ; il se fout du bouillon avec sa chair. Mais leur méthode ordinaire est de faire griller leurs alimens. La propreté ne règne pas plus sur leur table que dans le reste. Pour donner une idée de leur goût , ils mangent la plante crue avec sa racine , telle qu'elle se trouve arrachée de la terre , c'est-à-dire , avec le terreau , qu'ils ne se donnent pas la peine de fecouer. L'heure de leur repas est réglée sur leur appétit.

Ils se font fabriquer des couteaux pour dépécer les grosses pièces de viande , & aussi pour mettre à nud les crânes de leurs ennemis vaincus. D'après la quantité & la diversité de leurs armes , on peut juger qu'ils sont souvent en guerre ; & que de tous les Arts , celui de détruire est le plus avancé parmi eux : & ils ne sont point le seul Peuple chez qui on puisse faire cette triste observation. Les Nations policées de l'Europe n'ont pas toutes une législation aussi perfectionnée que leur tactique.

Une Justice qu'il faut rendre aux Habitans de Nootka , c'est que leurs Arts utiles sont cultivés avec un soin & une adresse qui surprennent , relativement à leurs autres occupations. Les étoffes de lin & de poil dont ils se couvrent , forment l'objet le plus important de leur industrie. Ils en tirent la matière , des fibres de l'écorce du pin : elles ont differens degrés de finesse & de chaleur. Le poil & le duvet sont dus à la dépouille du renard &

du linx blanc. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec goût. Ils offrent diverses couleurs, dont les plus communes sont le brun foncé & le jaune. Cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat, les plus beaux tapis d'Europe.

Ces figures répandues aussi sur leurs meubles, ne sont pas seulement un jeu de l'imagination & un objet de luxe; elles ont un but moins futile. Peintes sur leurs chapeaux (1), elles servent d'annales, & forment comme une Histoire Hiéroglyphique du pays. Une pêche extraordinaire, une victoire mémorable, un événement rare est conigné en deux ou trois traits sur leur coëffure conique; & les enfans en font des copies. Les Chançons nationales en sont comme des explications, & ils rectifient les unes par les autres. C'est ainsi que chez nous en France, la mode s'empresse de varier ses formes, selon les événemens. Nos Dames se font comme un devoir de porter des chapeaux, qui rappellent par leurs noms ou leurs couleurs analogues, telle ou telle révolution, tel ou tel personnage: de façon que si on suivoit l'Histoire du Costume François, on seroit au courant de son siècle; & pour n'en citer qu'un exemple, lors de la prise de l'Isle de la Grenade, n'avons-

(1) Les Islandois font dans le même usage. Ils gravent ces caractères *runiques*, leurs *sagas* ou chroniques, sur leurs boucliers, & quelquefois sur les murailles de leurs maisons, & sur leurs meubles.

nous pas vu tous les ajustemens garnis de la fleur de ce nom ? &c.

Les Statues dont nous avons dit un mot, peuvent être regardées encore comme des monumens historiques autant que religieux. Il est très-vraisemblable qu'elles représentent ceux des ancêtres dont les belles actions ont mérité & obtenu une sorte d'apothéose. La simplicité, le petit nombre des cérémonies, le foible attachement des Naturels du pays pour des simulacres qu'ils peuvent reproduire d'un jour à l'autre, portent à croire que ces *Barbares* ne reconnoissent d'autres Dieux : ni d'autres maîtres que les chefs de famille. Les enfans n'obéissent & ne rendent un culte qu'à leurs pères. Quel dommage qu'une Peuplade qui n'en est encore qu'aux Mœurs (1) Patriachales, soit si grossière d'ail-

(1) On a voulu mettre au rang des chimères les Mœurs Patriarchales, en les réléguant au siècle d'or. Mais les relations nous apprennent que presque tous les Hommes demi-Sauvages sont encore aujourd'hui à ce régime ; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples. « Les Noirs » qui habitent les rochers & les bois de l'île Manille » ou Luçon, n'ont d'autre gouvernement que celui de la » parenté ; tous obéissent au Chef de la famille.

« Dans le Connecticut, Colonie Angloise de l'Amérique, » pendant les premières années, chaque famille vivoit » isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses tra-

leurs ! Mais aussi , qu'il est affligeant de penser que le despotisme & la superstition aient été quelquefois , les fruits amers de la Civilisation !

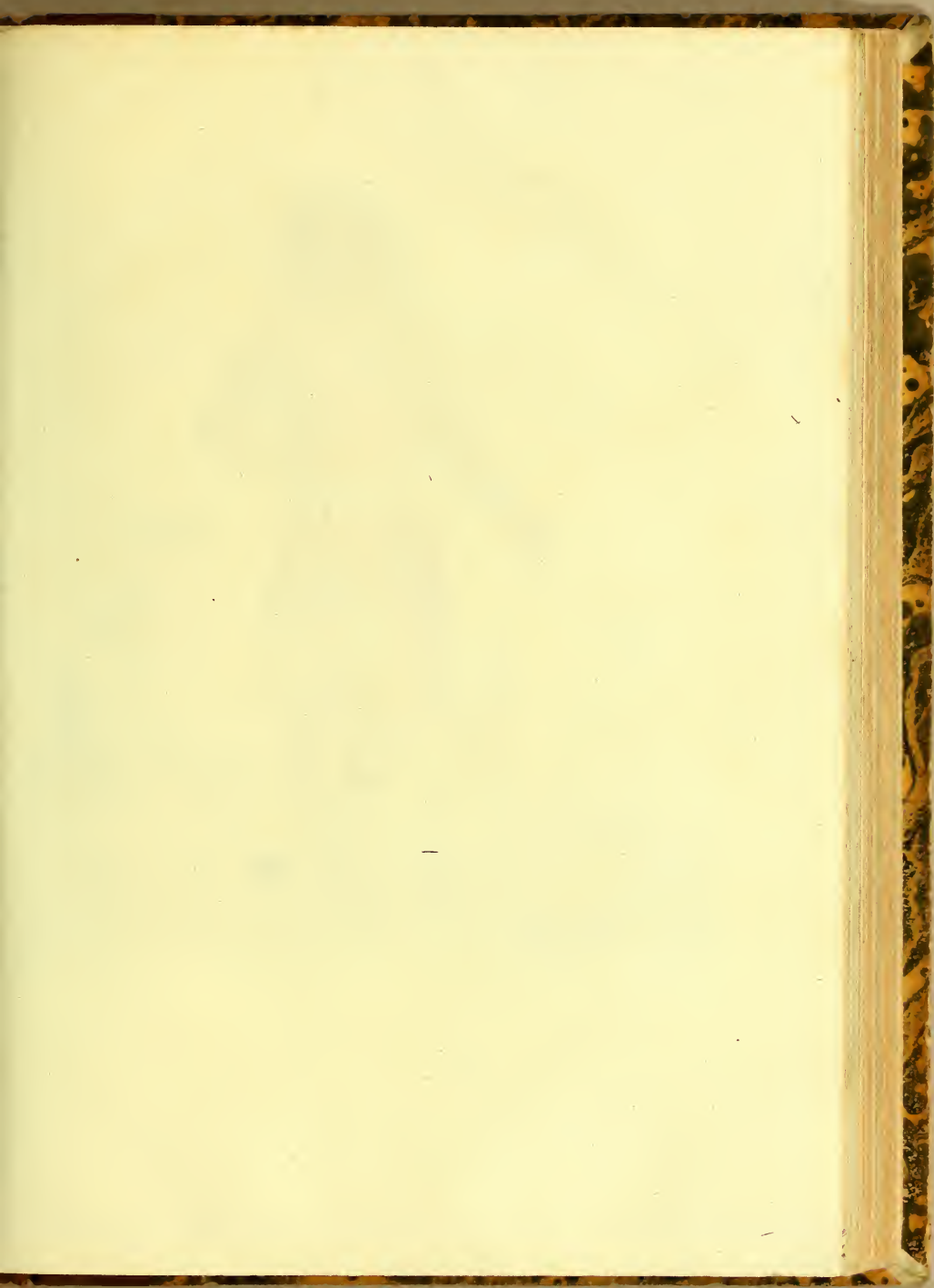
Nous terminerons cet article par un choix des mots les plus intéressans de leur vocabulaire. Ils appellent :

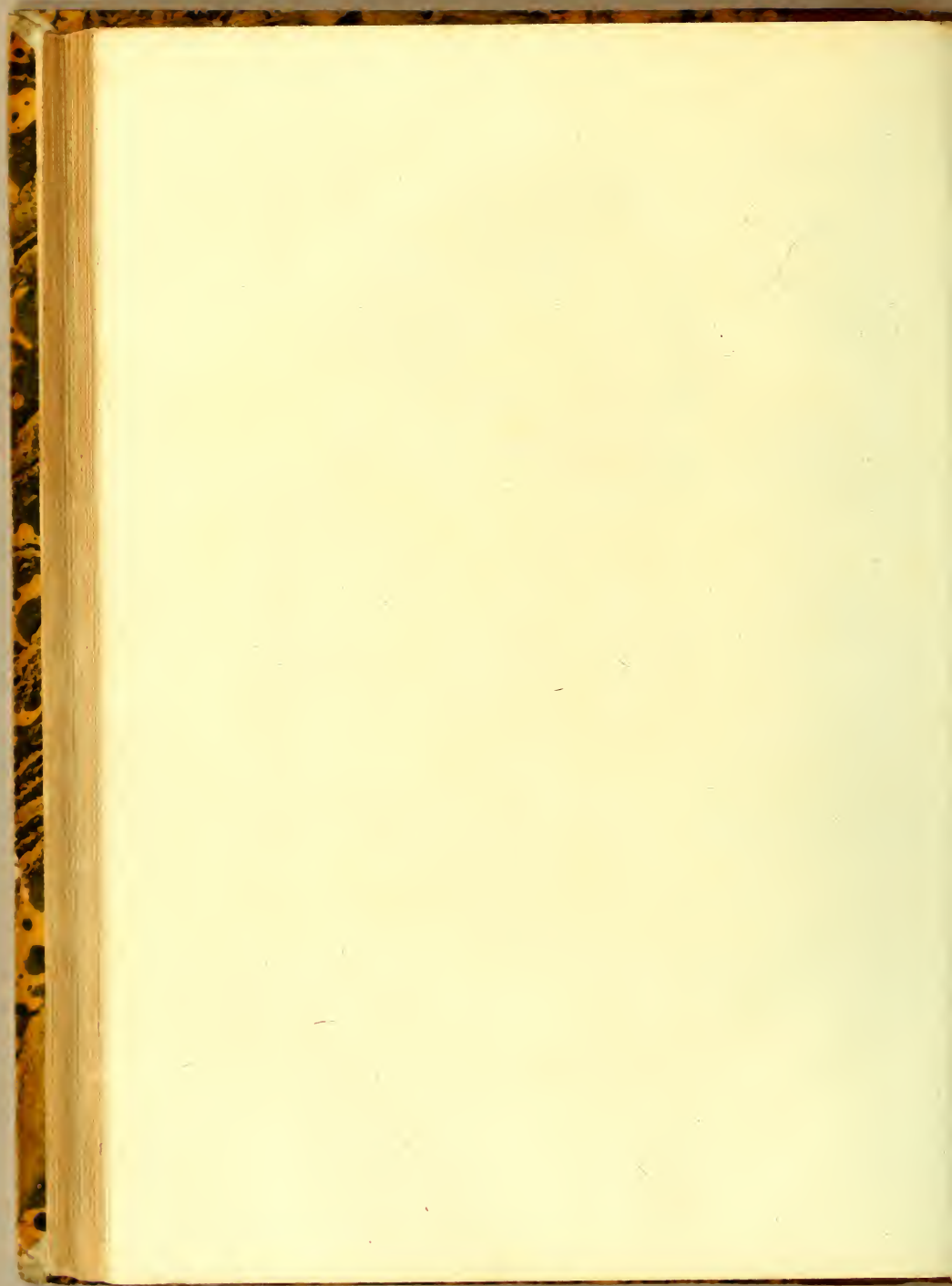
Le Soleil	<i>Opulszthl.</i>
La Lune	<i>Onulszthl.</i>
Le Ciel	<i>Eenaechl-nas.</i>
Une Chançon	<i>Oonook.</i>
Un Homme	<i>Tanafs.</i>
Oui	<i>Ai & Aiò.</i>
Non	<i>Wook ou Wik.</i>
Le feu	<i>Eneek.</i>
La Mer	<i>Toopilszthl.</i>
Lui	<i>Ahko.</i>
Je , moi	<i>Chelle ou Kott.</i>
Ami	<i>Hawalth.</i>
Boire	<i>Luksheetl.</i>
La Mort	<i>Kahsheetl.</i>
Habit de lin	<i>Katshak.</i>
Un Mâle	<i>Jakops.</i>
Amitié	<i>Naheis.</i>
Vous	<i>Apte ou Oppe.</i>

» vauz , sans nuls liens c ercitifs , sans aucunes Loix , &c
 » ils étoient heareux Lettres d'un Cultivateur
 » Américain , tom. II. , in-8° . »

Nom d'une femme du Pays . . .	<i>Satjuhcheek.</i>
Noms d'un homme du Pays . . .	<i>Kakallakecheelook,</i>
La Tête	<i>Ooomitiz.</i>
La Langue	<i>Thoop.</i>
L'Oreille	<i>Papai.</i>
Le bout du Sein	<i>Eneema.</i>

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de Nootka.







Homme de Noolka.

1871



Femme de l'Isle de Nootka.

BRUCE



Insulaire de Oonalaska.

11113

M Œ U R S

ET COUTUMES

DES OONALASHKAINS.

OONALASHKA est le nom de l'une des Isles qu'on rencontre dans les Mers Nord-Ouest de l'Amérique, & qui ne nous est connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Russes, & du Commerce qu'ils y établirent. Les Habitans, en assez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux & les Groenlandois, sur-tout quant au dialecte. Ces Peuplades *similaires*, qu'on ne passe ce mot, répandues tout-à-la-fois sur les terres occidentales & orientales du Nord du nouveau Monde, ne seroient-elles en effet qu'une seule & même famille communicant entre ses membres, dans l'intérieur du Continent Boréal, par des routes qui nous sont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaisseaux?

L'Insulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, & le visage bafané. Les Hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux sont longs, noirs & lissés; ils les laissent flotter par derrière, & les coupent sur le devant. Les Femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière première en est différente. Des peaux de veaux de Mer ou de baleine, composent la



jaquette des Femmes ; celle des Hommes est de robes d'oiseaux ; l'une & l'autre descendent par-delà le genou : dessus cette première chemise , les Hommes en mettent une seconde , faite avec des boyaux , & impénétrable à la pluye. Celle-ci a un capuchon pour se couvrir la tête. La peau d'oiseaux dont on se fert pour vêtement , est garnie de ses plumes , & cousue fort proprement. Le côté à plumes pose sur la chair de celui qui porte ce costume. Quelques-uns sont chauffés avec des bottes. Tous ont une espèce de chapeau oval , qui offre une pointe sur le devant , & qui les coëffe mieux que nos chapeaux à trois (1) cornes. Les leurs sont de bois , & peints communément en verd. La partie supérieure de la coëffe est garnie de longues soies d'un animal de Mer , auxquelles pendent des grains de verre de diverses espèces ; on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps ; mais les Femmes se font des piquetures légères sur le visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure , & ils placent des os dans les trous ; au reste , il est aussi peu commun de voir à Oonalashka un Homme avec cet ornement , que de rencontrer une Femme qui ne l'ait pas. Quelques-

(1) Nos Artistes familiarisés avec les belles formes antiques , montrent pour la plupart , beaucoup de répugnance à traiter des sujets pris dans l'Histoire moderne , & surtout à les rendre dans toute la fidélité du Costume national en Europe. En effet , quoi de plus mesquin , de plus ridicule à peindre que de petites figures bien grâces , court-vêtues , & coëffées d'un chapeau à trois cornes.

uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure , au-dessous des narines ; & ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le Costume des Naturels du pays qui servent dans les établissemens Russes , diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de dessus , faits de peaux , ressemblent aux fouquenilles de nos Charretiers , & ne descendent que jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux. Ils portent des culottes , un bonnet fourré , une paire de bottes dont la semelle & le pied sont d'un cuir de Russie , & les jambes d'un boyau très-fort. Les Maîtres ou Chefs de l'établissement & leurs Agens ont des habits de calico & des chemises de soie.

Si la personne des Oonalashkains n'est pas aussi sale que celle des autres Sauvages qui s'enduisent la peau du corps de diverses couleurs , la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce sont des excavations longues pour l'ordinaire de 50 pieds , sur 20 de large , & couvertes avec des branchages d'arbres que la Mer jette sur le rivage ; car il ne croît pas un seul morceau de bois dans toute l'Isle. Plusieurs familles logent ensemble dans ces misérables trous , meublés d'ustensiles analogues. Tous les détails de la vie privée y ont lieu en commun ; en sorte qu'il faut être né dans cette fange , pour pouvoir y séjourner.

Les Russes leur ont fait connoître un genre de luxe qui les appauvrit encore. Le tabac qu'ils aiment tant à fumer & à mâcher , leur coute ce qu'ils possèdent de meilleur.

On voit dans leurs cabanès, des paniers tissus d'une certaine herbe, & travaillés avec une propreté, une finesse, une élégance qui étonneroit nos plus habiles Vanniers. Les Femmes sont chargées de ces petits ouvrages, ainsi que des autres occupations domestiques. Leurs maisons souterreines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire & se chauffe de cette manière : on verse de l'huile de poisson dans le creux d'une pierre ; des brins d'herbe qu'on y jette, servent de mèches, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide & réitéré de deux pierres imprégnées de soufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente ; l'un ressemble à une petite planche, l'autre est un bâton épointé. Selon le besoin, on se passe de main en main ces petites lampes que les Hommes & les Femmes placent entre leurs jambes, sous leurs vêtemens.

En hiver, au sein même de la première des Villes capitales de l'Europe, on peut prendre une idée assez juste de ces foyers économiques & portatifs. Les classes inférieures du peuple de Paris ne se chauffent pas autrement : tandis qu'un jeune Sybarite peut à peine soutenir le feu continu des cheminées de son appartement, où se consomment en un jour d'énormes monceaux de bois ; dans son voisinage, toute une famille n'a, pour se procurer le libre exercice de ses membres engourdis par le froid, qu'un vase (1) de terre cuite, dans lequel

(1) Le bas Peuple dans son idiome trivial, mais toujours énergique, applique le nom de *gueux* à ces pots à feu ou

brûlent lentement quelques morceaux de feutre ou des lambeaux ; un tesson de ce pot à feu tient lieu de lampe. Les Heureux du siècle & les Grands de la Nation ignorent apparemment que les tanières des Sauvages Insulaires d'Oonalashka renferment moins de misère que les galetas du peuple de Paris.

Ils se nourrissent de racines , de baies , de mures , de la chair des osseaux & de plusieurs animaux de Mer. Ils font sécher pendant l'été , leurs provisions de poisson pour l'hiver. Presque toujours ils mangent crus tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller , & les Russes leur ont appris à les bouillir. Voici à-peu-près le cérémonial observé au repas d'un Chef des Oonalashkains : s'il desire un poisson , ses serviteurs commencent par en dévorer les ouïes. Puis on coupe la tête , qu'on porte sur le rivage de la Mer pour la bien nettoyer. On la sert ensuite devant le Maître , assis à terre , après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui servent tout-à-la-fois de nappe & de serviette , de plat & d'assiette. Un des familiers du Prince découpe des tranches le long des joues du poisson , & les met sous la main de son Patron , qui les avale avec le même appétit que nos Apicius mangent des huitres. Le Chef rassasié , laisse les os & les cartilages à sa suite , qui en tire le meilleur parti possible ; enforte qu'à Oonalashka , comme ailleurs , les trois quarts des hommes ne vivent

vases de terre rougeâtre dont il se sert pour se dégourdir les doigts & d'autres parties du corps.

que de la desserte des tables du reste de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourd'hui. Long-temps ils disputèrent aux Russes, leur liberté & l'entière jouissance de leur sol & de ses productions. La supériorité des forces, & sur-tout de la politique des Etrangers, réduisit bientôt le courage des Naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le droit d'avoir leurs Chefs particuliers & nationaux. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive & même défensive.

Leurs Canots sont les plus petits de tous ceux qui navigent le long du Continent Américain; & leur construction offre aussi quelques variantes. Au besoin, chacun de ces Canots peut porter deux Hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation; le second occupe le siège ou le trou rond, percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé au dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie & s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'Insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, & il ramène sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet; comme le cordon serre d'ailleurs le col, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le Canot; il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui

pourroit s'introduire. Il se sert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, & frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté & ensuite de l'autre. Il donne ainsi une vitesse considérable au Canot, & lui fait suivre une ligne droite.

Des Sauvages qui ne sçavent pas encore se construire de maisons, ne bâtissent point de Temple. Les Tombeaux semblent leur tenir lieu d'Autels. A Oonalashka, on enterre les morts au sommet des côteaux; & sur le corps on élève plusieurs pierres en monceau: les passans se font un devoir de contribuer à ce pieux monument, en y apportant (1) chacun de nouveaux matériaux: cérémonie religieuse qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part; & de l'autre, nettoie la voie fréquentée, & prévient plus d'un accident.

Ces Insulaires sont naturellement gais, vivent par conséquent en bonne intelligence entr'eux, & montrent beaucoup d'affabilité envers l'Etranger. Ils mériteroient une existence moins misérable & d'une plus longue durée; pour surcroît de maux, les Russes leur ont fait connoître celui de Vénus. Il étoit plus aisé de naturaliser ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civilisation sage, qui eût eu pour base l'Agriculture. Le sol

(1) Les Anciens pratiquoient la même coutume en l'honneur de Mercure, Dieu tutelaire des grands chemins; il est assez singulier de retrouver le même usage établi chez les Grecs & les Romains, en même temps que parmi les Sauvages Insulaires de l'Amérique Septentrionale.

étoit pourtant susceptible d'amélioration ; mais le Commerce procure des jouissances plus promptes ; & c'est ainsi que par-tout l'avenir est sacrifié au présent.

Voici quelques mots du vocabulaire d'Oonalashka :

Un Homme	<i>Chengan.</i>
Une Femme	<i>Anagognach.</i>
La Tête	<i>Kameak.</i>
L'Œil	<i>Dhac.</i>
La Langue	<i>Agonoc.</i>
Non	<i>Net.</i>
Oui	<i>Ah.</i>
Un	<i>Toradac.</i>
Deux	<i>Alac.</i>
Dix	<i>Hasc.</i>
Le Soleil	<i>Agadac.</i>
La Lune	<i>Toogedha.</i>
Le Firmament	<i>Enacac.</i>
La Mer	<i>Alaooch.</i>
Eau	<i>Tangch.</i>
Feu	<i>Keiganach.</i>
Maison	<i>Oolac.</i>

Fin des Mœurs & Coutumes des Oonalashkans.



Bomme de Onolaska.

PLATE 10



Femme de Oonolaska.

1848

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA PROVENCE.

LA *Provence* est l'une des plus belles *Provinces* de la France. Son climat & ses monumens suffiroient peut-être à ceux qui n'ont pas la manie de voyager, pour leur donner une idée de l'Italie & des Romains. Son état actuel lui fait regretter peu ce qu'elle étoit jadis. Elle pouvoit avoir plus de gloire, mais elle ne faisoit pas plus de Commerce, & le sol n'étoit pas plus fertile. L'Observateur qui parcourt cette agréable contrée, y rencontre souvent les noms de Cesar & de Louis XIV. Et en effet, la Provence doit beaucoup à ces deux grands Princes, mais encore plus à la Mer. Sa principale richesse consiste dans son trafic maritime. Les Provençaux semblent nés pour ce genre de vie, & rappellent encore les Phocéens, leurs premiers ancêtres.

La Ville de Marseille expédie chaque année, pour plus de 3050000 liv. en Italie, de draps, serges, toiles, chemisettes de coton, bas de fil & de laine de miel, prunes, figues, huiles, vins, eaux-de-vie, &c. Elle en retire du chanvre, de la soie, du soufre, &c.

riz, bled, anis, manne, &c. pour plus de 30336000 liv. Elle envoie en Espagne, des toiles, des cotons filés, des étoffes de soie & de laine, draps d'or & d'argent, galons & dentelles, futaines, bazins, buffles, chapeaux, peignes, épingles, quincailleries, papiers, prunes, encens, gomme arabique, galles, safran, & drogues de toute espèce, pour environ 9170000 liv. Elle en reçoit en échange, des laines, des soies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piafres, des huiles, du bois de campeche, de la falsépareille, du sucre, du vermillon, de la reglisse, des raisins secs, &c. pour un valeur d'environ 8185000. liv. Son négoce dans les échelles du Levant, est plus grand encore.

Aix est la principale Ville de la Provence, & une des mieux bâties de tout le Royaume. Elle entretient quelques Fabriques d'étoffes, & jouit du privilège de trois Foires par an, qui durent cinq jours chacune.

Les Habitans de *Pertuis* ne seroient pas fâchés que l'on crût originaire de leur Ville, *Petrone*; ce Poète épicurien, qui, désespérant d'amender ses compatriotes, chercha à se distraire des maux du despotisme dans le sein des plaisirs, & tira tout le parti possible de la vie.

Salon n'a de remarquable que le Tombeau de *Nostradamus*, le *Mathieu Lansberg* de son temps, supérieur à son siècle, puisqu'il ne se donna pas même la peine de le tromper avec esprit; il obtint la faveur de Catherine de Medicis & de Henri II; il reçut la visite & des écus
d'or

d'or de Charles IX : tandis qu'Adam Crapone (dans un âge plus éclairé) , natif de Salon , après avoir vivifié sa patrie par ses travaux hydrauliques , n'eut d'autre récompense que de laisser son nom à un Canal , & mourut à 40 ans , empoisonné par de lâches envieux.

Berre ne pourroit prétendre à une sorte de célébrité dans l'Histoire , qu'en prouvant que l'Etang de Margnane , distant d'une lieue , est l'ouvrage (1) de Caius Marius , ce Romain farouche , qui ne sçut que vaincre , & fouilla toujours ses trophées dans des flots de sang.

Tout près de là est Martigues , dont les Habitans ne payent point de Tailles. La pêche du poisson , celle du corail , des coquillages & autres productions marines , est leur principale occupation. Le Corps des Pêcheurs & des Matelots y donne presque tous les ans , le spectacle des Joutes sur la Mer , au son d'instrumens militaires.

Des Pêcheurs & des Matelots Catalans fondèrent la Ciotat , petite Ville maritime , qui a un bon Port & une Amirauté.

Ollioules & la Cadiere ne sont que deux Bourgs près de la Mer ; mais les Couvens qu'ils renferment ne les ont rendu que trop fameux par le scandale que le Père Girard y a donné aux Mœurs & à la Religion.

(1) Lors de son expédition en Provence , contre les malheureux Teutons ,

Arles mérite l'accueil des Voyageurs & par sa position présente & par les souvenirs qu'elle rappelle. Elle possède encore des restes de la puissance Romaine. Jules Cesar y éleva un Amphithéâtre. Elle érigea une Colonne au grand Constantin, vers l'an 275. Quatorze siècles après, elle redressa un ancien Obélisque en faveur de Louis-Le-Grand. Ces deux Princes avoient quelques rapports dans leurs caractères. Constantin & Louis XIV étoient sujets à prendre le faste pour la vraie grandeur.

Arles est le Siège d'une Amirauté.

La première Eglise Chrétienne de France a été élevée, dit-on, dans le Bourg de Notre-Dame de la Mer, au milieu de l'Isle de la Camargue. Les Habitans sont Pêcheurs & Mariniers sur le Rhône.

Tarascon, voisine de Beaucaire, n'a point changé de nom depuis Strabon & Ptolomée. On en dit les Habitans fort gais.

La petite Ville de St. Remy ose à peine se glorifier aujourd'hui d'avoir donné la naissance à Nostradamus.

Marseille, Capitale de la Provence par le fait, si ce n'est par le droit, est très-ancienne, comme on sçait. Elle ne compte déjà pas moins de 24 siècles. Elle soutint un siège contre Cesar. Le Conquéran des Gaules la réduisit à sa discrétion, & eut le bon esprit de lui pardonner, après toutefois l'avoir désarmée. Avant cette fatale époque, le gouvernement de Marseille étoit aristocratique. Son Sénat, composé de 600 personnes éclairées, étoit devenu l'oracle des Gaules. Le siège

de Marseille est assez bien peint dans ces quatre vers de Frédéric II, (1) Roi de Prusse :

Marseille de ses Forts jusqu'alors indomptés ,
 Repoussa de Cesar les assauts répétés ;
 Lassé de ces longueurs , mais sûr de sa fortune ,
 Cesar soumit Marseille à l'aide de Neptune.

L'Art de la Guerre , Chant IV.

Parmi les Etablissmens qu'elle renferme, on distingue les Ecoles d'Hydrographie & de Construction. C'est dans le bague de son Port, que Montesquieu montra une ame aussi belle que son génie étoit beau. On se souviendra long-temps du trait de bienfaisance qu'y exerça l'Auteur de l'Esprit des Loix, & qui ne fut connu que plusieurs années après sa mort. Cette belle action a fourni au Théâtre un Drame intéressant, sous le titre du *Bienfait Anonyme*. L'Auteur du *Tableau de Paris* (M. Mercier), en a fait aussi une pièce nationale, intitulée : *Montesquieu à Marseille*. C'est ainsi que l'Auteur Dramatique y peint le caractère des Provençaux : « Le Provençal, actif & plein de feu, » est propre au Commerce, aux Arts & à la Guerre. » On le voit se distinguer par-tout. Il est laborieux & frugal ; il a dompté la stérilité (2) de son territoire par l'économie. J'ai trouvé ici (3) plus communément

(1) Voyez notre Notice Biographique sur ce personnage illustre, insérée dans la Galerie universelle des Hommes célèbres, depuis Léon X, in-48. fig.

(2) Ceci n'est pas tout-à-fait exact.

(3) A Marseille.

» qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent » à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme » par instinct. On diroit que leurs belles qualités n'ont » pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose » de rude; mais ils ne sont pas du moins étonnés » des vertus qu'ils possèdent ».

A Pomieres, Bourg de la Sénéchauffée de Biglobles, se voient encore les restes de la Pyramide triomphale, élevée pour éterniser la victoire sanglante de Marius, sur les Cimbres.

On va encore en pèlerinage à la Ste. Beaume, parce que nos Pères, plus crédules que leurs neveux, y alloient.

Au haut du Mont-Cotignac est une Chapelle de Notre-Dame des Graces, ainsi nommée, plus à cause des graces qu'on lui demande, que de celles qu'elle accorde.

Toulon est une Ville forte & commerçante. Louis XIV lui donna un Port & un Arsenal, où l'on enseigne les Mathématiques aux Gardes de la Marine. La Salle des Voiles est immense. Il y a une Amirauté. Elle a aussi diverses Manufactures pour occuper les pauvres, & quelques fabriques de grosses étoffes de laine.

Fréjus, siége d'une Amirauté, n'est pas une Ville de fraîche date. On y rencontre à chaque pas, des monumens Romains, des Acqueducs, des Amphithéâtres, des Statues, des Trepieds, &c.

Fayence , petite Ville sur un ruisseau , dans les montagnes de la Sénéchaussée de Draguignan , fabrique encore de belles vaisselles de terre , qui lui ont probablement donné le nom qu'elle porte ; car on sçait que la fayence est originaire de Faenza en Italie.

Il y a une Verrerie au Bourg d'*Auvaire* , non loin de l'endroit précédent.

Grasse est une Ville peu grande , mais riche & peuplée. On y commerce des fruits secs , l'huile d'olive , des parfums , des peaux en mégies & des cuirs tannés qu'on recherche.

Antibe n'est connue que par l'apprêt de ses *Archois*.

Vence , Ville ancienne , n'est aujourd'hui qu'un petit Evêché , dont la Cathédrale occupe la place d'un Temple de Mars. Les modernes se sont permis de plus étranges métamorphoses.

La haute Provence a peu de Villes de quelque importance. *Senex* , *Riez* , *Glandeve* sont peu de chose , malgré leur titre d'Evêché.

Digne seroit moins connue encore , si cette petite Ville n'avoit servi de berceau à *Gassendi* , qui n'eut pas le génie de *Descartes* , son rival ami , mais qui fut , dans ses écrits & dans ses mœurs , aussi bon Philosophe.

Sisteron s'honore de la naissance d'un personnage intéressant , *Albertet* , qui aima comme *Petrarque* , & qui mourut d'amour. C'étoit l'un de ces Poètes Provençaux si justement célèbres par leurs chansons , remplies de grace & de sentiment , de délicatesse & de feu.

Trois Foires , de trois jours chacune , enrichissent Forcalquier , dont les Habitans d'ailleurs sont exempts de péages par toute la Province. Son territoire , en franc-alleu , est l'un des plus agréables de la France.

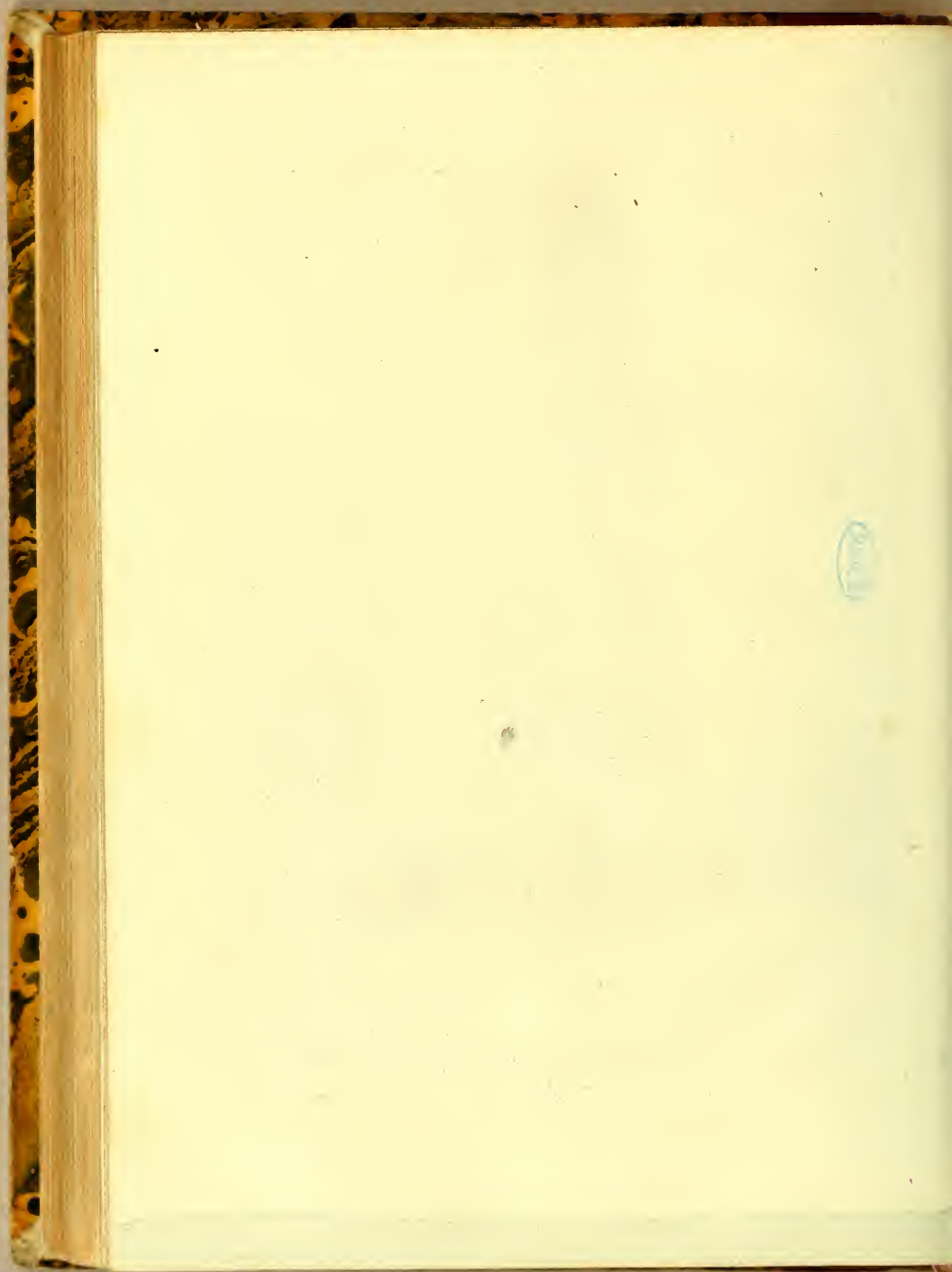
Les Antiquaires qui passent par la Ville d'Apt , s'arrêtent pour examiner les restes d'un Amphithéâtre Romain. Les ames dévôtes s'y arrêtent aussi , pour y baiser les reliques du corps de la Vierge Sainte , exposées à la vénération des fidèles pendant tout le jour de la Fête de l'Assomption.

Barcelonnette est le chef-lieu d'une Vallée , comparable à celle de Tempé ; canton tout-à-fait convenable à la vie pastorale dont nous n'avons plus d'idée. N'en accusons pas la Nature. Tous les ans , elle étale à nos yeux de beaux tapis de verdure ; tous les ans , elle nous invite à ses Fêtes printannières : mais elle ne trouve plus parmi nous , d'acteurs pour répéter tous les ans les scènes champêtres de Théocrite. Il y a bien encore de rians payfages ; mais il n'y a plus de Bergers.

Fin de la Notice Historique sur la Provence]



Matelot provençal



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA PERSE.

DEPUIS une longue suite de siècles, gouvernés par des Princes efféminés ou cruels, les nombreux Habitans de cette belle & vaste contrée d'Asie, ne savent pas encore jouir des bienfaits que leur prodigué la Nature, contrariée par les intérêts mal entendus d'une Politique odieuse; & ils ne sont guère connus aujourd'hui que par leurs Tapis, dont ils font Commerce avec l'Europe.

Quelques Historiens, des Poètes, le sage *Lockmann*, (1) *Zoroastre* le Réformateur, & les ruines de *Persepolis* ont attaché quelque gloire au nom de cette Nation, trop étendue pour fleurir sous un seul Sceptre. Elle a perdu son éclat, depuis que les *Muphis* ont succédé aux *Mages*.

Pourquoi les Perses ne ressemblent-ils pas tous aux anciens Guebres dont il existe des Familles? Cette

(1) On nous a fait connoître ses Fables, ainsi que celles de *Pilpay*. Voyez les Vies des Ecrivains Etrangers, par M. le Prevost d'Exmes; & le T. 1. de la Collection des Fabulistes, par M. Mulor, Chanoine de St. Victor. Mais c'est sur-tout les Fables Orientales de *Saadi*, qu'il faut lire.

Peuplade estimable , pratique & réalise encore de nos jours les principes de la Philosophie Naturelle dont nous possédons si bien la théorie. Disciples de Zoroastre , ils ne sçavent plus lire dans le Code de leur saint Législateur ; mais un cœur bon , un sens droit , sous le sauve-garde d'une tradition sacrée , les ont maintenus jusqu'à présent dans le véritable sentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entiers aux vertus privées , leur ambition ne passe point la borne de leur héritage. Il croient avoir vécu , quand ils ont fécondé leurs ménages & leurs champs. Il sortiroit de la vie , avec regret , celui-là qui ne laisseroit pas pour le remplacer sur la terre , une génération d'enfans robustes , & une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe , sans goût , qui les environne , n'a jamais excité leurs désirs. Vêtus simplement , la décence fait toute la parure des Femmes. Amis du travail , l'oisiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs Mœurs. Amis de la paix , ils se détournent du Musulman mal intentionné à leur égard , comme on se gare d'une pierre qui menace la tête du passant ; & ils ne trouvent point de plaisir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la Couronne dont ils relèvent , afin de se conserver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la Peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoissance ; ils feroient un crime de répandre le sang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils sont bien un

un peu entichés de superstition ; mais il semble qu'elle ne serve qu'à les faire distinguer des autres Sectes Religieuses. Du reste , nés tolérans , ils ne trouvent pas mauvais qu'on pense autrement qu'eux. Tous les Hommes , disent-ils , ont des yeux ; mais ils n'ont pas les mêmes yeux. Ils croient à un grand Etre qui renferme tous les êtres , à une ame universelle , d'où découlent tous les esprits qui animent les corps. Ils croient à la métempsycose , c'est-à-dire , aux différentes révolutions que doivent subir nécessairement les parties individuelles du grand Tout , quand elles se décomposent pour changer de formes. Et ils ont la bonhomie d'espérer que les Hommes n'ont plus que quelques milliers d'années à végéter dans l'erreur ; qu'au bout d'un laps de temps , très-éloigné il est vrai , l'Univers n'aura qu'un seul culte , & que ce sera celui des Guebres.

Les Guebres font un contraste parfait avec le reste des Persans. Ceux-ci , doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux , ont tous les vices & tous les agrémens d'une Nation civilisée depuis longtemps , & qui a tout-à-fait perdu de vue les institutions primitives de la Nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur , & doivent paroître aimables aux Etrangers qui ne les observent que superficiellement ; mais il en va tout autrement , quand on traite avec eux. Il faut qu'ils se dédommagent sur les particuliers de tout ce qu'un Gouvernement despotique leur fait souffrir.

Le Coran est le Code Religieux & Civil dominant ; mais comme ce Livre n'a pas été écrit d'un bout à l'autre, sous la dictée de la Raison, on n'y trouve point une unité de Doctrine propre à concilier ceux à qui il sert de Loi. En sorte qu'il donne lieu à plusieurs Partis, qui se détestent de tout leur cœur, & se chamaillent de tout leur pouvoir, au grand scandale de la Vérité, & au détriment du bien public. En vain le Costume avoit-il mis une barrière pour distinguer ces différentes Sectes ; elles se prennent les couleurs les unes des autres. Les *Chias* osent pousser quelquefois le sacrilège jusqu'à porter des bas & des souliers verts, livrée consacrée par les *Sunnites*, à la bannière du Saint Prophète.

L'habillement des Perfes consiste en une chemise de coton, ouverte sur la poitrine, & qui descend jusqu'aux genoux, une veste un peu plus longue, & par-dessus, une robe un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches, est de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre, garnie de galons & de riches broderies ; des caleçons leur descendent jusque sur les pieds. Leurs bas sont courts, larges & de draps. Leurs chaussures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles. Leur turban est plus haut, plus majestueux que celui des Turcs. Le Costume des Femmes, peu différent de celui des Hommes, est encore ce qu'il étoit il y a quatre siècles ; ce qui doit nous surprendre, chez une Nation opulente & amie du faste. Leurs bras sont ornés.

de bracelets; leur tête, d'une chaîne d'or; leurs oreilles, de boucles; des anneaux d'or pendent quelquefois à leurs narines. Les Filles & les jeunes Epoufes sont très-souvent voilées; ou bien elles s'enveloppent le visage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue & la respiration. Le bleu-foncé est la couleur du deuil.

Dans le Khorasan, l'une des quinze Provinces de la Perse, on double les habits d'étoffes de soie & d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, frisé & délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en servir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale Cité de la Province, surnommée la Ville des Roses, à cause de la quantité d'arbrisseaux de cette espèce qui fleurissent dans les environs.

Dans le Mezanderan, seconde Province de l'Empire, est un petit canton nommé Astarabath, dont les Habitans se sont maintenus libres, en cessant d'être sauvages. Ils nomment eux-mêmes leur Chef, dont le nom lui rappelle sans cesse qu'il n'est que le premier de ses égaux. Loin d'avoir été subjugués & de dépendre de la Cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un asyle à tous ceux qui ont éprouvé des passe-droits dans les Troupes du Monarque Persan.

Le midi de la Province de Ghilan est occupé par des montagnes, sur lesquelles des Pasteurs ont assis leurs Hameaux pittoresques à la vue. Les Mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du paysage. Etrangers

aux révolutions politiques, ces bonnes gens jouissent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité qu'à la température du lieu. Ils sont vêtus d'une camifole qui descend à la ceinture. De larges haut-de-chauffes viennent s'y joindre. Les chaussures sont faites d'écorces d'arbres.

Shamakj, Capitale du Schirvan, est une Ville très-ancienne, où se fait encore aujourd'hui un grand Commerce de soie & de coton. Son territoire est l'un des plus féconds de toute l'Asie; les Habitans n'en sont pas plus heureux. Pourroit-on l'être dans un Eden, si le despotisme y pénétoit? La Nature, malgré sa toute puissance, ne sçauroit faire du bien aux Hommes malgré eux.

Les environs de la Ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre, rapportent beaucoup de balsamine, dont on se sert pour se colorer les (1) ongles & les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgistan. Cette conjecture est fondée sur un usage dont les Dames du Pays se montrent encore aujourd'hui jalouses; elles sont presque tout le jour (2)

[1] Pour les ongles, les Européennes n'en sont pas encore venues là.

[2] Nos Dames de Paris n'auroient-elles pas aussi la prétention de descendre de ces mêmes Amazones? Du

à cheval , suivies d'autres femmes , portant un poignard à la ceinture.

L'Eriwan est la Province de Perse qu'Habitent les Arméniens soumis à ce Royaume. Voyez l'article que nous leur avons destiné dans cet Ouvrage.

Le Peuple de la Province d'Azerbijane est généralement pauvre ; les gens de la campagne sur-tout , y mènent une vie misérable ; ils ne sont couverts presque en tout temps , que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nus. Mais dans la Ville , le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le Commerce y est dans une grande activité ; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'Agriculture , qui devroit avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en œuvre le coton , la soie & l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis & les plus beaux turbans de la Perse.

Ardebil est une autre grande Ville , réputée sainte , parce qu'elle renferme dans une superbe Mosquée , le Tombeau d'un grand personnage du Mahométisme. En conséquence , cette Cité est purgée de Danseuses & de Courtisanes qui pullulent par-tout ailleurs. La

moins on pourroit leur supposer cette intention , quand on les rencontre à toute heure

8 NOTICE HISTORIQUE

Mosquée a été l'occasion d'un Hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille Pèlerins. Malheureuse la contrée où de tels établissemens abondent !

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, Ville de la même Province. Qu'on nous permette un mot sur ce grand homme. L'anecdote du Cheval malade du Roi de Perse, Gushtasp, guéri par Zerdusht le Prophète ou Zoroastre, à condition que le Prince & toute sa Cour croiroit au Zend-à-Vesta, ne nous confirme que trop, ainsi que les miracles de ce Législateur, dans cette vérité peu honorable pour les Hommes, qu'ils sont par-tout les mêmes, & qu'il faut toujours les traiter en enfans, les amuser, peut-être même les tromper, du moins innocemment, & pour les rendre meilleurs. Le pont destiné au passage des ames, les Anges Mirhizad & Reshuizad, qui pesent dans une balance les bonnes & mauvaises actions, & le Gehevina, région obscure pour les méchans, sont des *Paraboles* dont le but est plus moral. Mais on trouve Zoroastre plus digne de sa célébrité & du culte que lui rend encore la Perse, quand on apprend dans ses Livres que de toutes les vertus, celle dont il recommançoit le plus la pratique, étoit la *Philantropie* des Grecs, que l'ancien Testament appelle *l'amour Fraternel*; & le nouveau, *la charité Chrétienne*, ou *l'amour du Prochain*.

C'est dans la Province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, Capitale de toute la Perse : mais il faut aller

à la Ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles Femmes de ce vaste Empire.

La Ville de Raschan est très-commerçante. On y fabrique du fatin, des velours, des taffetas, diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or & d'argent, &c.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la Ville de Susfer ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hystape, & d'où Alexandre emporta un riche butin.

La Province de Farsistan possède les fameuses Ruines de Persepolis, qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz, Ville Principale de cette Province, & patrie de *Saadi*, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore; c'est le Tombeau de ce Poète-Philosophe, qui mériteroit d'être connu (1) tout entier parmi nous.

A Laar, la première Ville du Laristan, on fabrique des ceintures estimées.

Les Guebres font encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y font un grand Commerce des laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, & dont ils font des serges très-recherchées dans tout

[1] Voyez-en les fragmens que nous en a traduits ou paraphrasés M. de St. Lambert, à la suite de son beau Poème des Saisons.

l'Orient. Elles sont presqu'aussi fines, aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures & de beaux tapis. Les Habitans de la partie méridionale sont presque noirs, à cause de la chaleur. Leur habillement en conséquence est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les Femmes y portent une simple chemise qui descend jusqu'à la ceinture. Delà, une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non seulement leurs bras, mais encore leurs jambes. Une plaque d'or, de figure romboïdale, enrichie de pierres précieuses, est suspendue à leur nez.

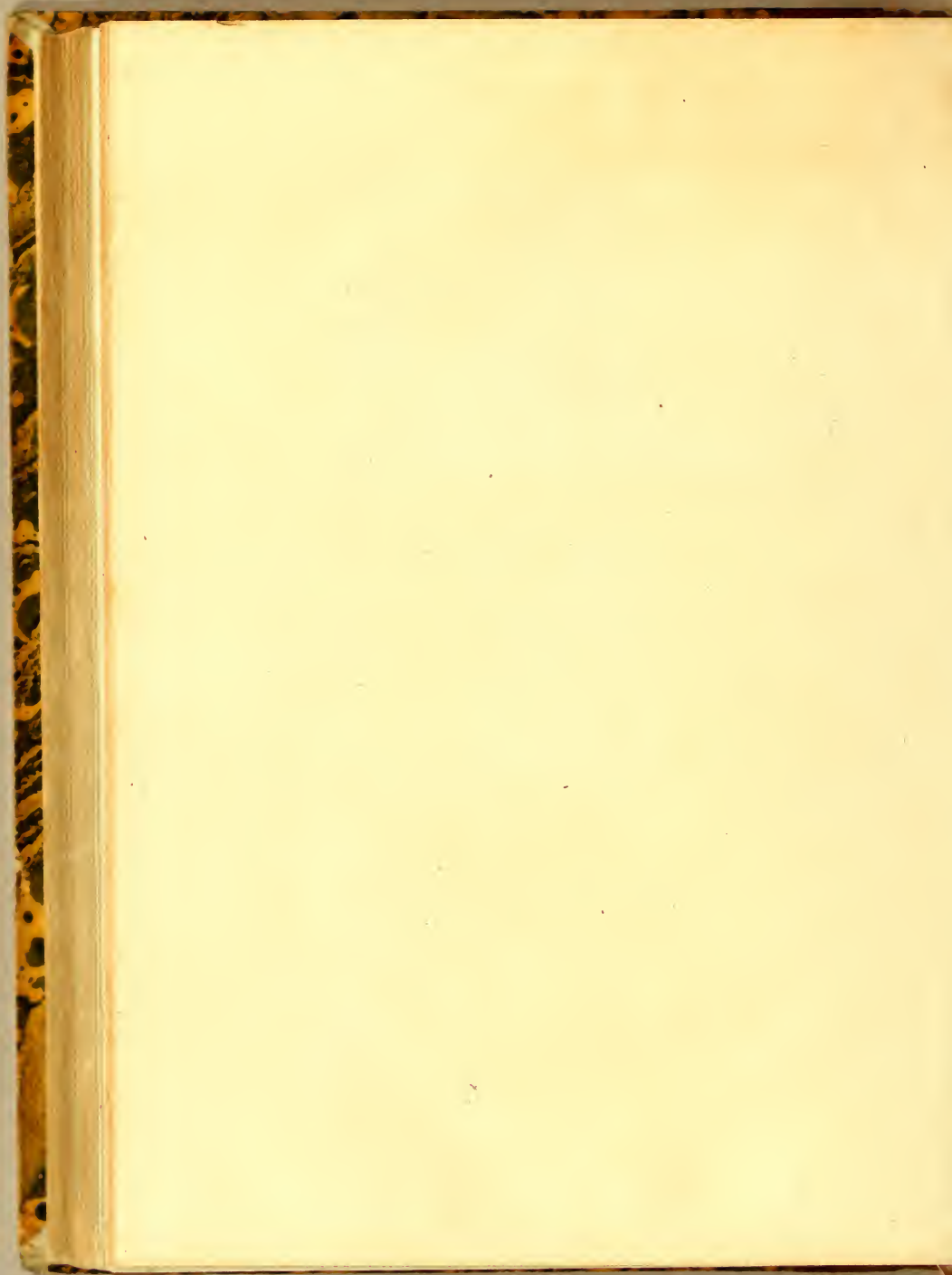
L'Isle d'Ormuz n'est plus à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du Conquérant des Perses, Alexandre traversa cette Province avec son Armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan, l'Hercule des Persans.

On trouve dans le Kabulistan, des Gentils qui ont quantité de Pagodes, & qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses, en habits de couleur rouge-foncée.

Le Kandahar est habité par un Peuple demi-sauvage, que les Rois de Perse eut bien de la peine à contenir. Leur Costume donne une idée de leurs Mœurs. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, & qu'ils relèvent pardevant jusqu'à la ceinture, & un large caleçon de la même toile, forment tout leur habillement.

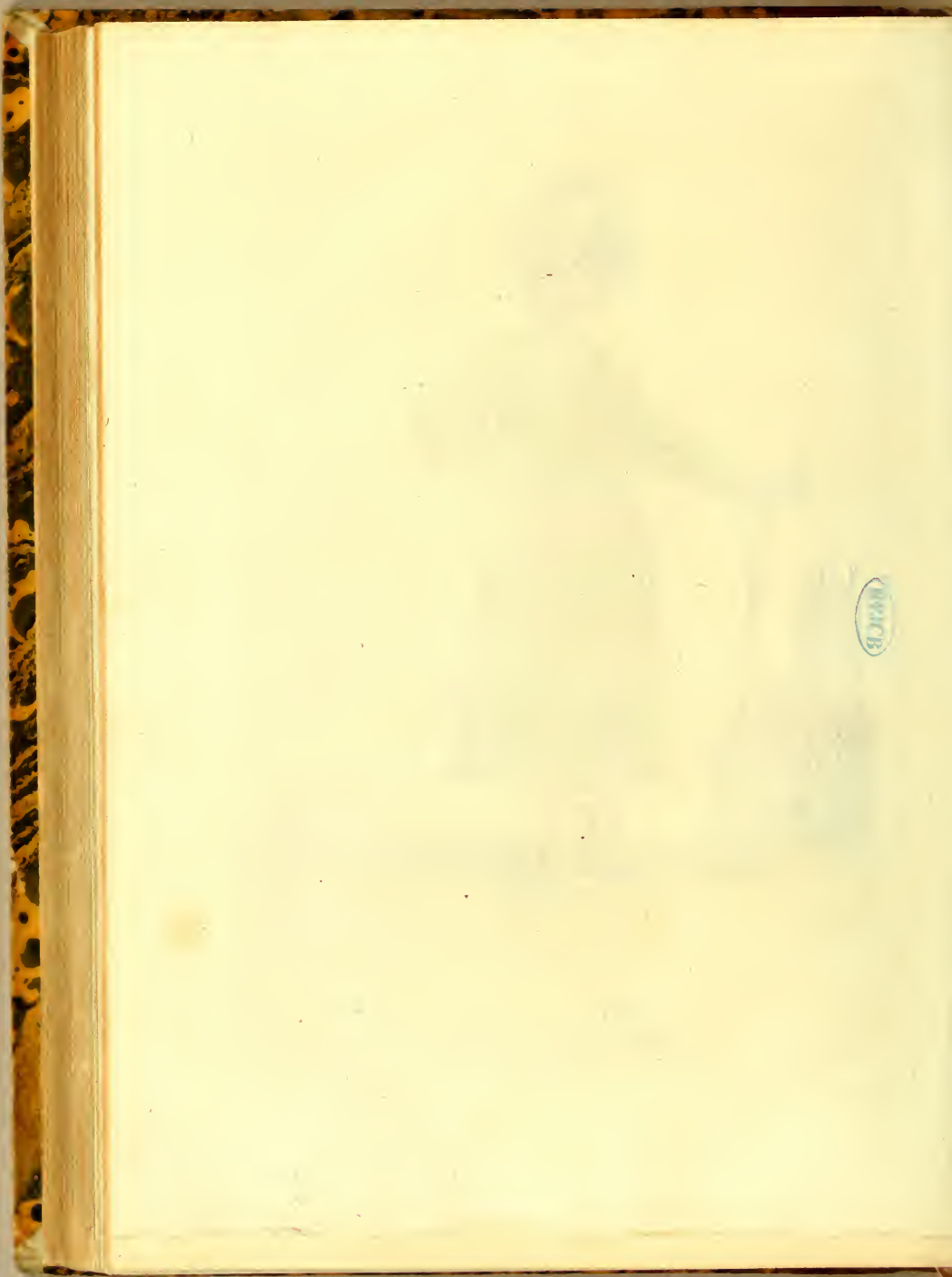
habillement. Ils ont les jambes & les bras nuds. Les Riches font usage de pantoufles & de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée ; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours , dont un bout retombe par derrière. L'autre extrémité s'élève sur le devant de la tête , en forme d'aigrette.

Fin de la Notice Historique sur la Perse.





Persen





Armenien de perse

1812

NOTICE

SUR LES MŒURS DE PARIS.

QUELQUES esprits chagrins qualifient *Paris* de *nouvelle Babylone*, de *Sybaris moderne* : nos Rois l'appellent (1) *leur bonne Ville*.

Cette Capitale de la France ressemble à ces Femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, dont on se méfie, mais qu'on aime, qu'on aborde avec crainte, qu'on quitte à regret, & dont on ne perd jamais le souvenir.

Les Mœurs de Paris ont suivi la fortune de la France. Paris sert de modèle aux Provinces ; mais l'exemple de la Cour pèse sur la Capitale du Royaume. D'ailleurs, cette circulation successive & rapide des individus de toutes sortes qui s'y rendent, & qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse jamais cette Cité dans une situation permanente. Paris étant un des points centraux de l'Univers, tient un peu de tous les objets avec lesquels elle communique.

Cependant il est encore dans cette Ville immense, quelques citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux. A la faveur de leur obscurité, ils échappent à l'impulsion

(1) L'Empereur Julien l'appelloit *sa chère petite Capitale*.

générale ; & meurent à-peu-près comme ils ont vécu, sans laisser de vuide ; on ne s'est point aperçu d'eux. Mais si leur destinée n'est point brillante , elle est du moins paisible & assez pure. On a voulu désigner ici ces bons Bourgeois qui , ne mettant pas le pied hors de la sphère étroite de leur quartier , végètent comme la plante attachée au sol qui l'a fait naître & qui la nourrit. Cette classe de Citadins estimables devient rare ; par la raison qu'ils ont bien de la peine à retenir leurs enfans constamment auprès d'eux ; & souvent il ne faut aller qu'au bout d'une rue pour découvrir un monde nouveau , bien propre à exciter la curiosité de jeunes gens qui n'ont encore rien vu. Nous avons connu de jeunes personnes nées dans la moyenne bourgeoisie , qui à vingt ans , n'avoient point encore franchi les limites de leur Fauxbourg , & ne connoissoient que de nom , le Palais (1) Royal & toutes ses merveilles. L'innocence de Mœurs étoit le fruit de leur ignorance. Mais ces familles retirées sous leurs toits écartés de la foule , sont difficiles à rencontrer , sur-tout à ceux qui n'observent Paris que dans les lieux publics.

Les Parisiens proprement dits , qui ne font pas la partie la plus nombreuse de cette Capitale , conservent encore quelque chose de ce caractère de loyauté qui distinguoit les Francs. Ils aiment la paix ; mais on les

(1) Quartier de Paris le plus brillant , le plus habité , le rendez-vous de tout ce que la Capitale a de plus aimable & de plus suspect.

trouve , quand il s'agit de prendre le parti de l'honneur. Ils n'attaquent point , mais ils savent se défendre. Ils sont bons , & l'ingratitude ne les corrige pas tout de suite de leur penchant à la bienfaisance. La nature les a doués de beaucoup d'aptitude pour les Sciences & les Arts ; mais l'imagination & la chaleur de tête n'est pas ce en quoi ils abondent. Leur cerveau paroît organisé plutôt pour faire des Philosophes que des Poètes ; & Paris a produit dix d'Alembert contre un Voltaire. Le Parisien aime ses Rois , sans être insensible aux charmes de la Liberté ; & s'il n'en a pas toujours soutenu les droits avec fermeté , il faut l'attribuer à plusieurs causes hors de lui. D'ailleurs , né insouciant & debonnaire , il fait quelques sacrifices à sa tranquillité personnelle ; & pardonne volontiers à ses Chefs , parce qu'il faudroit toujours être dans un état de guerre , si l'on ne fermoit pas les yeux sur les abus & les excès auxquels on doit nécessairement s'attendre dans un Empire & dans une Ville tels que la France & Paris.

La Populace de Paris est moins insolente & a moins d'énergie que celle de Londres ; elle est aussi plus pauvre & surveillée de plus près : elle est sale par habitude & semble se plaire dans la fange. Il faut l'intervention d'une Police exacte & rigide pour entretenir un peu de propreté dans les marchés. La description que les voyageurs nous rapportent des Peuplades (1) Sauvages ,

(1) Telles que les Kamtchadales. Voyez leur Article dans la partie de cet Ouvrage qui concerne l'Asie.

logées dans des cabanes hideuses à l'œil & repoussantes à l'odorat, pourroit convenir sans beaucoup de restrictions, aux basses classes du Peuple de Paris. Le linge qu'il porte tombe en pourriture, & le laisse souvent à nud. On ne peut faire un pas, sans rencontrer de ces êtres tellement abâtardis (1) par la misère, qu'ils n'ont pas même le sentiment de leur état. On a peine à distinguer leur sexe, à travers les haillons qui les couvrent. On rencontre par fois, des Femmes attelées avec des bêtes de somme, pour transporter les fardeaux d'un bout de la Ville à l'autre : d'autres femmes, assez souvent, se chargent de nettoyer les chaussures boueuses des piétons. Plusieurs passent le temps des Fêtes à ramasser les cendres, dont on a dégarni le foyer des maisons : ou bien, courbées des heures entières sur un ruisseau fétide, y cherchent quelques pièces de monnoie que le hasard auroit pu y laisser tomber : & ces scènes avilissantes ont lieu journellement au sein de la Capitale du Peuple le plus galant & le plus sensible de l'Europe. Ne diroit-on pas qu'on a ménagé ces honteux tableaux exprès pour

(1) Ils ont souvent à la bouche une expression énergique qui les peint d'un mot : pour dire, *j'ai beaucoup travaillé*, ils disent : *j'ai bien roulé mon pauvre cadavre*.

Leur reconnoissance a même quelque chose d'avilissant ; ils appellent *mon Maître* le simple particulier qui leur a fait quelque bien.

faire contraste avec les images riantes qu'étaient de toutes parts le luxe & la vanité.

La classe des Ouvriers mène une vie un peu moins triste que celle des porte-faix. Pour peu qu'un Artisan ait d'ordre, il se soutient, non sans peine toutefois. Le moindre écart qu'il se permet, le plus petit accident qui lui survient, le livre à la misère & à ses suites. Un Hôpital ou la Prison est sa ressource dernière. Heureux, quand il a le courage de ne point envier le sort de la classe des Domestiques.

Ceux-ci sont en grand nombre, & copient leurs Maîtres. Insolens & paresseux, joueurs & peu économes, un froid libertinage remplit leur désœuvrement; d'autant plus corrompus, qu'on leur passe tout, pourvu qu'ils ayent l'art & l'attention de rendre leur service agréable. Et en effet, ils préviennent les moindres caprices de ceux à qui ils appartiennent. Mais comme ils se vangent de cet assujettissement sur les protégés de ceux qu'ils servent! une urbanité insultante & dédaigneuse a remplacé les airs brusques qu'ils se permettoient jadis.

Les Femmes en condition rivalisent leurs Maîtresses jusque dans les boudoirs, & partagent leurs aventures; c'est le prix qu'elles mettent à leur discrétion, dont bientôt on sçaura se passer.

L'Ouvrière modeste, qui pourroit vivre honnête & libre, du produit de son travail assidu, piquée de se voir éclipsée par les parures de la Femme au service d'autrui, quitte son atelier pour passer dans un anti-

chambre, y apprend sous peu, à tirer parti de sa jeunesse & de ses charmes, & grossit bientôt la liste nombreuse de ces Beautés, (1) fléau des Mœurs, plaies honteuses de la société.

La basse Bourgeoise, que dévore ordinairement la passion du lucre, livrée toute entière aux détails du Commerce, se conduit avec assez de régularité. Toujours occupée & sédentaire, elle n'a ni l'occasion ni le temps de suivre le train général. D'ailleurs, une famille qu'on a l'ambition de placer plus haut que soi, demande des soins. La loyauté dans les affaires souffre un peu, quand on est certain de sauver les apparences. De petites fraudes hâtent le moment d'aller consumer en paix & à l'écart, les fruits de son labeur. Les enfans entrent dans le monde, s'attachent selon leur génie respectif, à tel ou tel objet; & à coup sûr, devenus plus que leurs pères, ils en vaudront moins.

La marche de la haute Bourgeoise, ou de la classe opulente des Citoyens du Tiers-Etat, est plus large & plus rapide. On commence par souffrir patiemment les rebuts des Grands & leurs sarcasmes, dans l'espoir d'aller un jour de pair avec eux. C'est dans cette classe qu'on s'adonne aux grandes spéculations de la finance & de l'agiotage. Le Clergé, la Robe & l'Epée y vont recruter des sujets; & la manière d'y vivre se ressent déjà de ces trois professions. C'est là que le faste

(1) On dit les Femmes publiques de Londres généralement plus jolies que celles de Paris.

s'affiche & se donne carrière. C'est là que le gaspillage tient lieu d'une dépense honorable. C'est là que va se rendre la jeunesse laborieuse des campagnes, pour y être métamorphosée en Valets oisifs. Ce sont ces maisons millionnaires qui soutiennent la réputation de la Capitale chez les Etrangers, & donnent une haute idée des ressources du Gouvernement capable d'un tel luxe chez les particuliers de la moyenne région; lequel luxe le cède à peine à celui de la Noblesse, toujours obligée de renchérir, quels que soient ses moyens.

Les familles Patriciennes, jalouses de l'antique considération qu'on leur portoit, se soutiennent le plus honorablement qu'elles peuvent aux yeux du Peuple; qui ne leur est plus aussi attaché qu'autrefois. Il est cependant quelques Magistrats recommandables, surtout parmi les jeunes. Mais l'influence du siècle a gagné jusqu'à eux; & ils n'ont pas sçu se garantir de tous les ridicules à la mode.

Le Clergé devenu moins exigeant & non moins éclairé, garde un silence prudent sur de certaines questions: & sur des propos très-indiscrets qu'on se permet aujourd'hui dans le monde.

Le Corps de la Noblesse n'a jamais été si instruit; & n'a jamais eu des goûts plus sains. Mais l'honneur François est un feu sacré, à la garde duquel tous les membres de ce Corps illustre n'ont pas veillé avec un zèle égal. Le besoin du moment a nécessité les

méfalliances ; & l'on a contracté insensiblement les habitudes de ceux dont on a emprunté les ressources.

Il est à Paris une classe d'individus , la pire de toutes : Ces gens ne tiennent à rien , & se mêlent à tout. Placés entre le Peuple & les Grands , ils protègent d'un côté , rampent de l'autre , & promettent ici ce qu'ils mendient ailleurs. Ils *font* ce qu'on appelle *des affaires* ; on les rencontre par-tout. Leur Costume en impose. Là volubilité de leur langue étourdit , mais entraîne ; & eux - mêmes sont étonnés , comment ils existent.

Les Gens de Lettres de Paris forment un contraste avec les précédens. Mais ils sont en trop grand nombre pour conserver l'ascendant qu'ils se sont vu sur ceux qui lisent , & qu'ils pourroient conserver , s'ils ne souffroient plus parmi eux ces Entrepreneurs d'Ouvrages imprimés , qui tiennent le Génie à leurs gages , & qui dans un loisir coupable , s'engraissent des sueurs du Talent ignoré , travaillant sans relâche dans leurs Bureaux. Paris fourmille de ces Spéculateurs Littéraires , de ces Agioteuts d'esprit , tenant Manufacture de Livres , impuissans à les faire , mais charlatans pour les débiter ; dignes rivaux des Libraires , qui ne les voient pas de bon œil ; ces gens là ne font rien , & tout se fait chez eux ; on sème pour eux , & ils ne laissent glaner les autres que quand ils ont récolté. Ils osent quelquefois davantage, Non contents du labeur , ils veulent encore

de la gloire. Ils achètent une réputation , en achetant (1) *de la copie* ; & pour se faire un nom , ils ne font que prendre la peine de signer le leur sur le Frontispicé d'un Ouvrage dont ils ont payé le Manuscrit à tant *la Feuille*. Ces sordides menées minent insensiblement les Lettres , les appauvrissent & les dégradent en les affimilant aux denrées les plus viles du Marché.

On n'a pas encore obtenu à Paris , la liberté de la Presse. Le Gouvernement a établi depuis fort long-temps des Censeurs , fonction de confiance , très - délicate à remplir sans compromettre personne. Néanmoins il se trouve des sujets assez intrépides pour se charger d'un pareil fardeau.

Paris offre beaucoup de liaisons éphémères & vagues , que le caprice assortit un moment , & dénoue le moment d'après. Ces amours passagers sont peu favorables aux mariages. On contracte l'habitude de promener son choix , sans le fixer. Les Filles honnêtes ne peuvent plus se livrer aux charmes d'une inclination sentimentale. La Femme tendre ennuye ou paroît exigeante. Les Beautés faciles donnent le ton. On a banni l'étiquette , qui jadis se glissoit jusque dans les boudoirs ; mais on a passé à l'autre extrême. On ne se respecte plus. Le voile du mystère est déchiré , &

(1) Expression usitée dans les Imprimeries , pour signifier le Manuscrit sur lequel on compose une feuille d'impression.

le vice ne prend plus la peine de garder l'incognito. La Mère ne se cache pas plus de ses Filles, que le Père de ses Fils. L'Hymenée trouve encore dans la roture, quelques partisans de bonne foi. Mais par-tout ailleurs, c'est un manteau commode dont l'Amour fait son profit.

Les dissipations que le luxe invente tous les jours ; & multiplié dans la Capitale, ont amené ce désordre dans les Mœurs. L'uniformité des plaisirs domestiques dégoûte, quand on les compare aux amusemens variés qu'on peut se procurer hors de chez soi. Les petits Spectacles, les petites Assemblées, les petits devoirs de société distraient des occupations paisibles du ménage. Pour paroître, il faut une toilette longue & dispendieuse ; & c'est ainsi qu'on fait à la vanité le sacrifice de son temps & de son patrimoine.

Par conséquent aussi l'Education est négligée, ou conduite d'après de faux principes. Quelques Mères nourrissent leurs Enfans, afin qu'on sçache qu'elles ont lu *Emile*. Mais il vaudroit mieux souvent suivre l'ancienne méthode. On ne peut être tout-à-la-fois bonne Mère & Femme du jour.

Si l'Enfant résiste aux inconvéniens de cette première Ecole, un College ou un Gouverneur l'attend ; & ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de n'y perdre que son temps. La Société achève son Education : est-il étonnant qu'il devienne ce qu'on appelle un Homme de société ? Enfin, il embrasse un état. Appartient-il à la Noblesse Militaire ? Il est Officier né ;

quels que soient ses goûts ou ses talens , sa place est marquée à la tête d'un Régiment. Les enfans de roturiers ont du moins la liberté du choix.

On remarquera , en passant , que les Parisiens qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie , sont pour la plupart issus de race Plébéienne. Moliere (1), Regnard, Fleuri (2), Mallebranche (3), Rollin (4), Quinault (5), J. J. Rousseau (6), Santeuil, Catinat (7), Tavernier (8), Perrault, Helvetius (9), Toussaint, Voltaire (10), Lebon (11), Boulogne, Lefueur, Lebrun (12), Largilliere, Boucher, Lemoine, Oudri, Vouet, Mansard (13), Lenôtre (14), Favart (15),

(1) Fils d'un Tapissier.

(2)—D'un Avocat.

(3)—D'un Secrétaire du Roi.

(4)—D'un Coutelier.

(5)—D'un Boulanger.

(6)—D'un Cordonnier.

J. J. Rousseau est né à Genève d'un Horloger.

(7) Fils d'un Conseiller au Parlement.

(8)—D'un Marchand de Cartes Géographiques.

(9) L'Auteur du Livre de l'Esprit étoit d'une Famille de Médecins.

(10) Fils d'un Notaire.

(11)—D'un Peintre.

(12)—D'un Sculpteur.

(13) L'Auteur du Dôme des Invalides, étoit fils d'un Architecte.

(14) Fils de l'Intendant du Jardin des Tuileries.

(15)—D'un Pâtissier.

l'Auteur du Drame d'Eugenie (1), Mercier (2),
Boulangier (3), Freret, (4) Lekain (5), &c. &c. &c.
Tous ces noms sentent la roture, & ceux qui les ont
honorés, appartenoient à des familles obscures, &
dégraciées de la fortune : mais

C'est au sein du malheur que naquit l'industrie,
La mollesse ~~toujours~~ ^{souvent} énerva les talens ;
Le duvet paresseux assoupit le génie ;
Rarement le Mérite habite chez les Grands.

Voyez le Pibrac moderne.

On élève les Filles à-peu-près dans le même esprit.
On ne confie plus guère leur première jeunesse aux
Monastères. De la maison maternelle, elles passent
dans celle d'un Epoux, par un arrangement de famille,
quelquefois conclu dès avant leur naissance. Si le cœur,
au milieu de ces convenances, ose réclamer ses droits,
on le fait taire, ou l'on compose avec lui.

Paris renferme un genre (6) de Femmes qui méritent
l'attention de l'Amateur que le grand monde n'a pas
encore blasé. Ces jeunes Beautés, nées de parens
pauvres, se mettent de bonne heure dans le cas de

(1) Fils d'un Horloger.

(2) L'Auteur du Tableau de Paris, de l'an 1240, &c. est
fils d'un Fourbisseur.

(3) L'Auteur de l'Antiquité dévoilée, &c. est né d'un
Marchand.

(4) Sçavant Chronologiste & Philosophe hardi, né d'un
Procureur.

(5) Fils d'un Serrurier.

(6) Ce qu'on appelle les Grisettes.

ne point être à la charge de leur famille. Elles apprennent dès le plus bas âge , à manier (1) l'aiguille ou la polissoire, (2) le pinceau ou (3) le tambour à broder. le travail de la semaine non seulement pourvoit à leur entretien , mais elles trouvent encore de quoi subvenir en partie aux frais d'une parure assez élégante ; car elles ont un Ami de cœur , à qui elles veulent plaire , & avec qui elles ne manquent pas de passer les jours de Fête dans des assemblées champêtres près les Barrières. Ordinairement on se rassemble quatre. L'on dîne sous la feuillée ; & le reste de la journée , l'on danse ou l'on se dédommage autrement d'une semaine toute entière écoulée loin l'un de l'autre. Ces Filles aimables , simples & douces , sont encore tendres & fidelles. Elles se reprocheroient une partie de plaisir , faite sans celui qu'elles aiment. Rien de plus touchant que les détails de leurs petits ménages. C'est un mélange piquant de pudeur & de volupté , de raison & de folie. Quelquefois on rencontre ces couples heureux dans les *Spéctacles* (4) *Bourgeois* de la Capitale. L'Ami &

(1) Les Couturieres , Faïseuses de corps d'enfans , Ouvrieres en modes , &c.

(2) Celles qui s'adonnent à polir les bijoux d'or & d'argent , &c.

(3) Celles qui enluminent les Estampes , qui peignent les Eventails , &c.

(4) Petites cotteries de jeunes Artisans ou d'apprentifs Marchands qui , à frais communs , construisent une petite Sale de Comédie , & répètent entr'eux pour s'amuser , quelques-unes des Pièces qu'ils ont vues aux grands Théâtres

l'Amie , pendant tout le temps de la représentation ; ont une main l'une dans l'autre , & s'appliquent avec naïveté , les passages de sentiment qu'ils saisissent dans le Drame qu'on joue. Ces unions volontaires sont assez durables , résistent plus d'une fois à la séduction de l'or , & se terminent souvent par un lien plus sérieux.

Les Promenades publiques fournissent encore l'occasion d'étaler sur soi tout le luxe & le goût dont on est susceptible. On y fait assaut de parures ; les allans & les venans s'y passent en revue & s'y jugent en toute rigueur. Les Beautés du jour , qui ne le sont plus quelquefois du lendemain , y vont jouir de leurs triomphes. Montées sur des chars élevés , pour être vues de plus loin , elles ont peine à percer les flots de spectateurs amoncélés sur leur passage. C'est là que les *Merveilleux* de tous les étages font parade de leur choix , & satisfont leur amour-propre. Mais ce n'est pas là que le Sage (1) de Geneve lors de son séjour (2) à Paris , portoit ses pas : de tels objets eussent blessé ses yeux , amis de la Nature , belle sans fard ; il préféroit les Boulevards du

Depuis que ces petites Sociétés domestiques sont en vogue , on a remarqué plus d'urbanité & de décence dans les Mœurs de la Jeunesse de Paris.

(1) J. J. Rousseau.

(2) Les dernières années qu'il y a passées , il demeurait au troisième étage de la Maison qui fait le coin de la rue Platrière. L'Auteur d'*Emile* & du *Devin du Village* y copioit de la Musique , pour vivre. Peu de gens en effet étoient dignes d'être ses bienfaiteurs.

Nord

Nord de la Capitale ; alors ils n'étoient pas ceints d'une haute (1) muraille.

Il semble que l'exemple de J. J. Rousseau & du petit nombre de ses imitateurs, ayent eu déjà quelque influence sur les Habitans de Paris. Jamais le Jardin Royal des Plantes n'a été si fréquenté. Il est vrai que le Génie (2) qui y préside en a fait un nouvel (3) Eden. Mais il ne faut pas en sortir par la porte principale qui donne sur les murs de l'Hôpital de la Pitié. Les impressions agréables ne tarderoient pas à s'effacer à la vue de cet Etablissement, qui ne fait point l'éloge des particuliers, s'il fait honneur au Gouvernement. Tous ces Enfans non réclamés, qui pullulent dans cette triste Maison, supposent des parens bien insensibles ou bien misérables.

Le Fauxbourg où se trouve situé le Jardin des Plantes, & les quartiers voisins, ont un aspect tel qu'on se croit transporté, en les parcourant, à 200 milles de la Capitale. La plupart des rues en sont désertes, même pendant les jours de travail. L'herbe y croît en plusieurs endroits. Les Habitans, misérablement

[1] Ceinture de pierre, pour assurer aux Fermiers Généraux la perception des droits d'entrée.

Les Etrangers n'afflueroient point dans cette Capitale, si elle n'avoit à leur offrir que des monumens de ce genre.

[2] M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi

[3] Peut-être auroit-on dû substituer une Colonne Astronomique au petit Kiosque surmonté d'une Sphère, qu'on vient d'élever au haut du Labyrinthe.

costumés , accroupis pendant les Fêtes , sur la porte de leur taudis , ressemblent à de pauvres insulaires qu'on ne visite pas souvent , & ouvrent de grands yeux , lorsqu'ils voient passer leurs concitoyens du centre de Paris. Quand l'Etranger fait son entrée dans cette Ville , par les Barrières de St. Jacques ou de St. Marcel , il croit que son guide s'est trompé de route , & qu'il lui reste encore bien des postes à courir , avant de pouvoir descendre dans les beaux Hôtels qui l'attendent aux environs du Palais Royal.

Dans ces Fauxbourgs & ailleurs encore , (& ce n'est point une exagération) , on seroit trop heureux de vivre des *miettes qui tombent de la table du Riche*. Quand les Valets d'une Maison opulente se sont bien repus avec les restes de leurs Maîtres , on (1) achète le rebut des Valets pour les revendre aux Habitans des Fauxbourgs , lesquels n'ont pas toujours de quoi se procurer cette nourriture avilissante. Cependant la Nature (ce semble) n'avoit dressé qu'une seule table pour tous ses Enfans.

Les repas à Paris , coûtent fort cher , sont fort courts , & les convives s'y montrent froids & dédaigneux. Les élégans des deux sexes affichent une santé délabrée , & n'oseroient avouer un bon estomach , parce qu'ils auroient cela de commun avec la roture , le peuple & les gens de la campagne. L'appetit a

[1] Ceux qui font ce petit trafic , se nomment des regrattiers.

déserté nos tables , jadis abondamment servies , aujourd'hui décorées de mets délicats & peu substantiels.

Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche Fille de Bacchus , a disparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette sobriété fausse n'a point amélioré nos Mœurs: De misérables équivoques ont fait taire les refrains naïfs & sans prétention , que nos bons ayeux détonnoient , le verre à la main. Le Cynisme des Orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivresse bruyante, mais cordiale, qui reconcilioit les Amis brouillés, & même l'Hymen avec l'Amour.

Le Café a produit une révolution dans les Mœurs de Paris. Avant qu'il fût connu , ou du moins avant qu'il fût si commun , les honnêtes gens , les gens de la bonne compagnie alloient au (1) *Cabaret*. Il existe encore , dit-on , la Table ronde de pierre sur laquelle Molière & la Fontaine , Racine & Boileau (2) s'accoudoient & trinquoient ensemble. C'étoit alors le bon temps de la Poësie. Sa décadence semble dater du moment qu'on ouvrit des Cafés publics dans la Capitale. Tous les oisifs mal-aisés s'y rendent sur-tout en Hyver.

[1] On appelle ainsi les endroits où le peuple de Paris & des environs va boire & s'enivrer. C'est là que Bacchus fait des heureux , & attache à la vie des êtres qui s'en dégouteroient bientôt , s'ils n'avoient la ressource au moins une fois la semaine, de noyer dans le vin , le souvenir de leurs peines journalières.

[2] *Chapelle* haantoit les Cabarets du quartier dit le Marais. Il y composoit des vers au vin de Champagne.

Il est plus d'un individu qui y passe la vie. Les Anglois n'y sont pas si à leur aise que dans leurs Cafés de Londres ; ils s'apperçoivent au premier coup d'œil, qu'on n'y jouit pas de son *franc-parler*.

Cependant, il n'est point de Villes Républicaines, où l'on se trouve mieux à même qu'à Paris de jouir d'une certaine liberté ! Un Homme honnête, pour peu qu'il soit prudent, s'y conduit à-peu-près à sa guise. On ne prend pas garde au Sage, quand il est dans la foule. Il esquivé la censure des uns, la surveillance des autres, & ne faisant ombre à personne, personne ne se trouve contraint de rougir en sa présence, & par conséquent personne ne l'évite, ne le remarque. A Paris, les états sont tellement fondus ensemble, on est distrait par tant d'objets, on se trouve en relation avec tant de personnages divers, que le curieux le plus impertinent, ou le plus mal-intentionné, se trouve en défaut. On va, l'on vient, sans rendre de compte. La calomnie & la médifance ne s'attachent qu'à ceux qui s'y singularisent, ou qui veulent faire du bruit. Mais l'ami de sa propre tranquillité, qui ne heurte point les préjugés nationaux & quelques autres encore, peut se faire une loi à part & la suivre sans inquiétude. Ce qui peut-être paroîtra contradictoire, le grand Homme qui voudroit fuir sa renommée, ne trouveroit point d'azyle plus sûr que Paris même, pour se mettre à l'abri des embarras de sa réputation acquise à Paris. C'est ce qu'éprouva J. J. Rousseau, pendant les dernières années qu'il passa dans cette Capitale, où son nom étoit consacré par la gloire,

& sa personne décrétée par les Loix. Il y vécut aussi obscur , aussi ignoré qu'il le voulut , & se trouva tous les jours en présence de ceux qu'il avoit dénoncés au tribunal de la raison , sans en être connu. Au contraire , dans les petits Etats qui lui donnèrent le jour , les enfans lui jettoient des pierres.

Mais , il faut l'avouer , ce chaos si favorable à la liberté du sage , a ses inconvéniens. S'en tient-on toujours au bien , quand on peut se livrer au mal avec impunité ? Que de pièges tendus à l'innocence ! que d'occasions offertes à ceux ou à celles qui n'attendent que l'occasion ! que de Maris trompés ! que de Mères abusées sur le compte de leurs Filles ! Et comment se retrouver dans un labyrinthe tel que Paris , quand on en a perdu le fil ? La Police , il est vrai , en connoît tous les détours. Mais à quelles extrémités ne faut-il pas être réduit , pour avoir recours aux vils instrumens qu'elle se voit forcée de mettre en œuvre.

Il en est de la Police de Paris , comme de l'organisation du corps humain. A en examiner la charpente & les ressorts qui la mettent en jeu , on admire comment ces deux machines compliquées , peuvent se mouvoir sans donner lieu à un plus grand nombre d'accidens.

On voudra bien observer que nous n'entendons parler dans tout cet article , que du général. Nous convenons qu'il est mainte exception à tout ce qui a pu nous échapper d'un peu trop prononcé.

Si les lumières pouvoient dédommager des Mœurs ;

Paris ne perdrait d'un côté que pour gagner de l'autre. Les Sciences & les Arts n'ont point en Europe, un foyer plus actif; & ceux qui se consacrent à l'étude, y trouvent des secours plus que par-tout ailleurs. Il n'est point d'associations qui réunissent plus de connoissances utiles & profondes que l'Académie des Sciences, sur-tout si l'on y incorporoit l'Académie Françoisse & celles des Inscriptions & Belles.- Lettres. Les Artistes ont aussi leur tribunal: mais ceux qui tendent au grand, en appellent à la Nature, & ne connoissent que son école; elle seule fait les bons Peintres & les Poètes sublimes.

Les Sociétés Académiques, entretenues par le Gouvernement, sont parodiées dans plusieurs Assemblées particulières. Les Musées, les Lycées, les Loges Maçones, les Clubs, les Sallons, les Conférences, &c. La semaine n'a point assez de jours pour pouvoir assister à chacun de ces petits Bureaux d'esprit, dont on commence à se lasser. Ces (1) Maisons ont leurs petits ridicules, mais qui ne sont point dangereux, comme ce qui se passe dans les Académies de Jeux, & autres endroits de ce genre. Il fut un temps où la mode académique étoit tellement en vogue, que les Coëffeurs intituloient leurs Ateliers, *Académies de Coëffures*. †

Tous ces détails sont bien misérables, sans doute; mais

[1] La manie fut portée au point, qu'on vit une Couturière tenir régulièrement chez elle, tous les Dimanches; séance Littéraire, & Spectacle.

† a présent tous les artisans sont artistes, jus qu'aux
Déceatours.

st une prédiction
faite.

il faut de tout cela dans une Capitale telle que Paris. La perte du temps est encore préférable au mauvais emploi du temps. D'ailleurs, pendant que les Citadins s'occupent de niaiseries, pendant qu'ils mettent de l'importance à la nomination d'un Bel-Esprit, au debut d'une Danseuse, &c. La Police en est soulagée d'autant. Il est plus aisé de contenir des Enfans que des Hommes.

Les Etrangers doivent se plaire à Paris, pour plus d'une raison. D'abord, ils y sont parfaitement accueillis; on a pour eux presqu'autant de déférence que pour les Femmes. Plus ils viennent de loin, plus on s'empresse à les satisfaire; la différence de Culte ou de Costume est un mérite de plus, & un motif pour les bien recevoir. Un Parisien est jaloux de laisser de lui une bonne opinion dans l'esprit des Voyageurs. Il aime en outre, à obliger, sans y regarder à deux fois; car il n'est pas méfiant: & il est moins rare de le voir dupe dans ses propres foyers, que de le surprendre, y faisant des dupes. D'ailleurs, on a beau jeu avec lui. Casanier & peu instruit de ce qui se passe hors ses Barrières, tout l'étonne, & il est disposé à faire des sacrifices à sa curiosité. Un Etranger célèbre, en y arrivant, est l'idole des Parisiens; mais son Culte n'est qu'éphémère. On le néglige, du moment qu'un autre personnage monte sur la scène; & cela ne peut être autrement sur un théâtre aussi mouvant & aussi vaste que Paris, où l'on ne peut être tout à tous, à la fois.

Il faut voir Paris pour prendre une véritable idée

des avantages & des (1) inconvéniens de la civilisation. Veut-on connoître d'un coup-d'œil les prodiges qu'elle a enfantés avec le temps ? Qu'on se transporte sur l'une des (2) monticules qui dominent Paris. Ce spectacle a son prix, même à côté des tableaux les plus superbes que puisse étaler la Nature livrée à elle-même. Les Voyageurs instruits, qui ont pénétré dans l'intérieur de ces grands Ateliers où se préparent & se consomment les révolutions physiques du Globe, trouvent à peine des expressions pour rendre ce qu'ils ont vu. La Civilisation a aussi ses merveilles. C'est la main de l'Homme, si foible quand il est seul, si puissante quand il a contracté les liens de la Société ; c'est la main de l'Homme qui, du milieu des marais (3) de *Lutèce*, a fait sortir cette Capitale immense, où plus d'un million d'individus, se créent chaque jour des jouissances nouvelles, & enfantent de nouveaux chefs-d'œuvres, fruits de l'industrie & de l'émulation. La main de l'Homme a revêtu de pierre & de marbre, de bronze & d'or, la fange où jadis il végeait. Il y a

[1] Quand aux inconvéniens, on en feroit un long chapitre, si l'on compulsoit les Registres de la Police.

[2] Le Mont - Valerien, ou bien Mont - Martre ; les Romains, dit-on, y avoient bâti un Temple à Mars.

[3] C'est le nom primitif de Paris, que J. César donna à cette Ville dans ses Commentaires.

loin de la hutte des (1) *Samoydes* & des *Lapons*, à la Colonade du Louvre (2). Rien de plus flatteur pour l'orgueil de l'espèce humaine, que l'aspect de Paris dans toute son étendue. La Nature semble y avoir cédé le pas à l'Art. Quoi de plus étonnant que ce chaos soumis à une Police réglée? Ces Palais où les Dieux de la Terre rivalisent celui du Ciel; ces Temples, sous la voûte desquels l'Homme est si petit; tout cet ensemble d'édifices doit en imposer à l'œil même de ceux qui en sont les Auteurs ou les propriétaires.

Mettons fin à cette ébauche par quelques considérations générales sur l'article des Modes & des Coutumes. Ce Chapitre ne seroit pas le moins important dans une Histoire raisonnée de Paris. Cette grande Cité doit une partie de sa consistance à cette matière légère & frivole. Rome étoit la Maîtresse du Monde par les Armes & la Politique; Paris tient le même rang, & le doit à ses Modes; & elle le mérite, sur-tout en ce moment. Jamais le goût n'a été plus consulté, & suivi plus constamment. Les Dames de Paris ne sont pas

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés à ces deux Peuples: Paris & tous ses charmes (y disons-nous) ne seroient point oublier à un Lapon sa cabane enfumée, son Canot, ses filets, & l'aspect sauvage de ses Montagnes de neiges.

(2) Il ne manque à Paris que de redevenir le séjour habituel de nos Rois. Eh! quelle demeure leur conviendrait mieux que le Palais des Tuileries, sur-tout si le plan de ce superbe Edifice étoit exécuté en son entier.

les plus jolies Femmes de l'Univers ; il s'en faut. Le climat , l'éducation , les habitudes journalières les privent de cet avantage ; elles ne portent point le sceptre de la Beauté : mais elles ont sçu dérober aux Graces leur ceinture. Les Ouvrières en Modes de la Capitale possèdent la baguette d'Armide. Il n'est pas toujours facile de reconnoître , quand elle sort , la Femme qu'on a vu entrer dans leurs Magasins. Elles ont trouvé l'Art de réparer les disgraces de la Nature ; ou du moins, elles les masquent avec une adresse que nos bons ayeux n'auroient jamais cru possible. Flore & Zéphir , sous le pinceau magique des Poètes les plus galans , n'ont pas plus de fraîcheur & de légèreté que les ajustemens qui sortent des mains industrieuses de ces Filles de Modes. Elles ont en outre , autant d'imagination que d'habileté. Leur cerveau fécond invente chaque jour des ressources nouvelles pour plaire : on est plus de temps à trouver des noms pour ces petits chef-d'œuvres qu'elles n'en mettent à les produire.

Non seulement chaque saison a son Costume , mais encore il en est un pour chacune des quatre parties (1)

(1) En 1779, on a publié à Paris, un Poème Eroïque, dédié à Madame la Princesse de Lamballe; & portant pour titre: *les Quatre Heures de la Toilette des Dames*, en Quatre Chants: l'Auteur (qui est un Abbé) a prodigué à son Edition in-8°. tout le luxe de la Gravure. Le Lecteur eut préféré tout le luxe de la Poésie dans un Ouvrage, qu'on eut

du jour. Il y a la Toilette du lever , celle du milieu de la journée , celle de l'après-dîné , & encore celle du soir , & souvent une cinquième pour la nuit. Les lieux où l'on va motivent aussi un ajustement particulier. La promenade ou les visites du matin demandent un vêtement plus simple , moins à prétention que ceux qu'on étale dans les Jardins publics , l'après-midi. On ne va point au Spectacle dans les mêmes habits consacrés au Bal. La Campagne & la Ville ont chacune leurs couleurs , leurs livrées , leurs formes plus ou moins recherchées.

L'âge devoit , ce semble , avoir aussi sa parure. Mais les Femmes sont volontiers des anachronismes ; & la Fille est éclipsée par les airs coquets de la Mère.

Le rang n'est pas mieux distingué. Les Courtisanes en règne donnent le ton , & sont copiées à l'envi par les autres Femmes , de quelque condition qu'elles puissent être. Lais sortant d'une orgie , s'aperçoit qu'un air échevelé sied à ses charmes ; en conséquence , elle se montrera le lendemain au public avec une chevelure en désordre ; & le surlendemain , Bourgeoises & Financières , Patriciennes & Dames du plus haut

bien voulu faire passer pour le pendant des *Quatre Parties du Jour* de M. le C^{te} L. de Bernis

Consultez plutôt *la Galerie des Modes & Costumes François*, dessinés d'après Nature , gravés & colorés ; ouvrage commencé en 1778 , & qui se continue avec succès. A Paris, in-fol. chez Elnaut & Rapilly.

parage , laisseront tomber leurs cheveux jusque par-delà la ceinture ; & la Beauté pudique , pour ne point se singulariser , se verra obligée d'adopter le maintien d'une Bacchante.

Les Costumes de Théâtre , dans une Pièce nouvelle , servent encore à varier les Modes : une Actrice applaudie sous telle ou telle (1) Coëffure , sous tel ou tel Habit , ordinairement , fait loi ; & le jour suivant , toutes les Élégantes du moment paroîtront comme autant d'Actrices sortant de leurs Loges pour jouer chacune le même rôle.

Il faut cependant rendre justice aux Dames Françaises , & spécialement aux Parisiennes : quelquefois elles justifient leur amour pour la parure , & les variations qu'elles lui font éprouver par le motif qui leur fait adopter telle ou telle mode. Le patriotisme assez souvent détermine leur manière de se mettre ; & leur Costume devient en même temps un hommage rendu aux (2) Héros du jour , & un mémorial pittoresque des événemens qui font (3) honneur à la Nation.

Au reste , quand le Sexe né pour plaire , n'auroit pas

(1) Ainsi on a vu toutes les Femmes , vieilles ou jeunes , frisées à la manière de *Cherubin* , nom du Page , dans la Comédie du Mariage de Figaro.

(2) En 1776 , n'a-t-on pas porté des chapeaux à la Henri Quatre , & des bonnets à la d'Estaing , à la Voltaire , &c.

(3) En 1778 on portoit des bonnets à la Victoire : les Femmes se coëffoient d'un Casque Anglois. D'autres hisserent sur leurs cheveux , le Vaisseau la Belle-Poule , &c.

toujours des intentions patriotiques , la mobilité de ses goûts mériteroit toujours de la reconnoissance de la part des vrais patriotes , en ce qu'il en résulte une branche de Commerce la plus florissante peut-être de toutes. Les Hollandois ont leurs Epices ; les Espagnols ont leurs Piaftres : les François n'ont rien à envier à leurs voisins, puisqu'ils possèdent le génie des Modes : & puisque tout ce qu'il y a de civilisé dans les quatre parties du Monde devient nécessairement tributaire des Modes Françoises. Tant que la France conservera la prééminence en ce genre , elle sera toujours riche assez & assez puissante. Car ce ne sont pas seulement les Provinces du Royaume qui se procurent , à grands frais , les parures en vogue dans la Capitale ; tous les autres Etats de l'Europe s'empressent de les naturaliser chez eux. En sorte que le Costume François est devenu presqu'aussi universel que la Langue Françoisé. La supériorité de ce Peuple ingénieux & galant , aimable & léger , est reconnue par-tout où les Arts se sont introduits. On pourroit dire que les Modes Françoises sont aux Arts & aux Sciences , ce que les fleurs sont parmi les productions de la Nature.

Les Coëffeurs & les Couturières partagent la gloire des Faiseuses de Modes ; & le concours de ces trois professions brillantes a mis le sceau de la perfection à l'Art de la Toilette.

Il est bon d'observer que parmi ce qu'on appelle la *bonne Compagnie* ou les *Gens comme il faut* , à Paris ,

il y a émulation de goût pour les Modes , entre les deux sexes. Ils se consultent réciproquement sur cette importante occupation de la vie ; & les Hommes ne le cèdent guère aux Femmes. On peut dire qu'il règne entr'eux une harmonie & une douce rivalité qui feront peut-être hausser les épaules à la Philosophie , mais que l'Observateur Politique remarquera en souriant.

Nous ne donnerons point ici une description exacte des différens Costumes de Paris. Ce détail demanderoit un Volume entier ; & ce seroit à recommencer chacun an.

Le peu que nous en avons dit & dessiné , pourra même suffire , quant aux Provinces de France ; dans lesquelles on rencontre à chaque endroit où l'on passe , la caricature plus ou moins chargée des Modes de Paris ; car les Modes Françoises ressemblent à ces vins légers , qui ne peuvent soutenir le transport.

Fin de la Notice sur les Mœurs de Paris.



Tardiniere Francaise

10/10/10

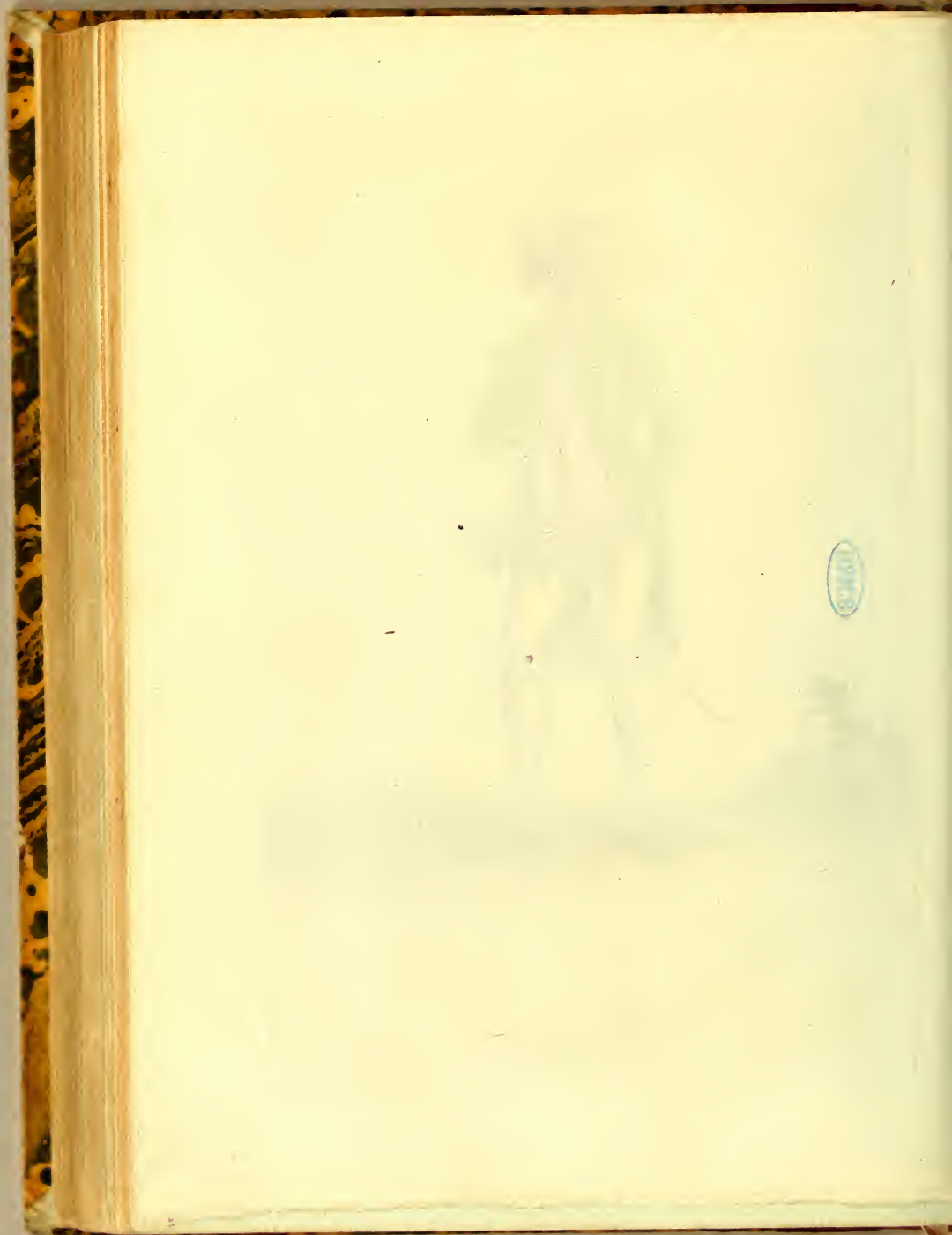


Femme persienne,

1874



Français.





Bourgeois, de Paris,

880 CB



Bourgeoise de Paris . . .





Dame française

1872



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE PATINO,

ou

PATHMOS.

*P*ATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite île presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut là que S. Jean son Auteur & le plus jeune des Apôtres de J. C. fut relégué à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil
l'Évangéliste composa les XXII Chapitres du Livre canonique connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, & rempli de traits sublimes
.

Ego sum alpha & omega , qui est, qui erat & qui venturus est... primus & novissimus... & habeo claves mortis... Hæc dicit

Une tradition sacrée nous a conservé un mot de Jean l'Évangéliste encore plus beau que le Livre entier de ses révélations. À la mort du tyran, son persécuteur, il quitta Pathmos & revint à Ephèse : pendant les dernières années de sa vie, il se faisoit transporter dans l'assemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies, il leur répétoit sans cesse d'une voix cassée, mais qui venoit du cœur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous, mes enfans*. Quelques-uns de ses Disciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit si souvent les mêmes paroles. « Mes enfans ! (leur répondit le » respectable nonagénaire) je ne puis plus vous dire & » je n'ai besoin de vous dire que ces deux mots : *Aimez-vous ! C'est le seul commandement. Aimez-vous ; il » suffit.* » — Il acheva de vivre à cent ans ; & ses dernières paroles furent : *Aimez-vous, mes enfans*.

Les Caloyers qui le remplacent dans l'Isle de Pathmos ont effacé depuis long - temps de leur mémoire l'avis

sanctus & verus... qui aperit & nemo claudit, claudit & nemo aperit.

La fin en est :

Si quis apposuerit ad hæc, apponet Deus super illum. . .
&c.

Jurieu & Newton aussi, ont osé braver cette menace, & ne s'en sont pas tiré à leur honneur.

charitable de leur Fondateur. Ils ne répètent plus entre eux *aimons-nous* ! L'abrutissement dans lequel ils végètent leur permettroit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuscrits de leur bibliothèque, qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'Isle, moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croissant, les habitans peu nombreux, que l'industrie seule fait vivre, sont rassemblés autour de leur Couvent & investis de Pirates avec lesquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les Insulaires pour exister sont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guéris de la superstition ; le revenu le plus certain de leurs maîtres est établi sur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces Chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils soient adroits. Le nombre des Eglises schismatiques-grecques, à Pathmos, se monte à trois cents ; & il ne faut pas s'en étonner ; chaque Papas a sa chapelle, & se feroit un scrupule d'en desservir une autre. La femme chargée de pétrir le pain destiné à leur consécration s'abstient de ce travail, si la nuit précédente elle a sacrifié à l'hymen.

Le Patron de l'Isle ne pouvoit être autre que S. Jean. Le jour de sa fête est ordinairement très-gai & fort bruyant. Toute la mousqueterie de l'endroit est mise en jeu. La belle jeunesse se rassemble ; & l'on sacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les Officiers Turcs, pour avoir le droit de se divertir. Le Turban de Mahomet & le bonnet des Papas se mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chair ; puis

l'on danse. Le saint objet de cette orgie n'est pas tout-à-fait oublié; on lui chante des Cantiques dont voici quelques fragmens translatés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un simple Pêcheur; il n'avoit pour
» bien qu'une barque & des filets.

» Il quitta tout pour suivre un maître plus pauvre
» encore que lui. Mais le Verbe divin le retira de l'huile
» bouillante à Rome pour lui donner le don de chasser à
» Pathmos l'esprit malin.

« Benissons Jean, & si nous ne pouvons, comme lui,
» mourir vierge à cent ans; du moins, aimons-nous;
» aimons-nous; car il nous a recommandé, en mourant,
» de nous aimer tous bien. »

La veille de S. Jean, on observe un jeûne bien plus sévère que parmi nous. On s'abstient même de la chair de poisson, & on ne vit absolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on se dédommage, en faisant chère entière; on tient table long-temps. Pour un mariage, les festins durent deux mois. On se donne des repas pendant neuf jours, à l'occasion d'un mort. C'est sur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes & à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, & pour chanter en vers élégiaques les louanges de la personne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un savant amateur a retenu en visitant l'Isle de Pathmos.

CHANSON FUNEBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle moissonne donc
» sur son passage tout ce qu'il rencontre, la rose ainsi
» que le chardon, le chardon comme la rose. Sa faux
» ne laisse rien à glaner après elle.

» O toi que nous pleurons; tu étois née pour devenir
» à ton tour épouse & mère : & voilà que tu fors de la
» vie, ainsi qu'on t'a vue y entrer, ne laissant de traces
» de ta brève existence que dans nos cœurs brisés par
» le désespoir.

» Du moins que tes mânes légères soient témoins
» de nos vifs regrets. Nous ne t'oublierons jamais;
» de ton côté, pense aux amies que tu laisses sur
» la terre, & rappelles-nous à ceux qui t'ont pré-
» cédée dans l'asyle des morts. Vas porter à nos parens
» défunts ce baiser de paix que nous déposons (1) sur
» tes lèvres pures encore; c'est la dernière de nos caresses.
» Hélas! souviens-t'en. »

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, & qu'on ne voit en usage dans aucune Ville de luxe, c'est l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos & dans plusieurs Isles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux

(1) C'est un devoir indispensable de baiser à la bouche la personne morte.

pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort consommoit dans sa journée, quand il vivoit.

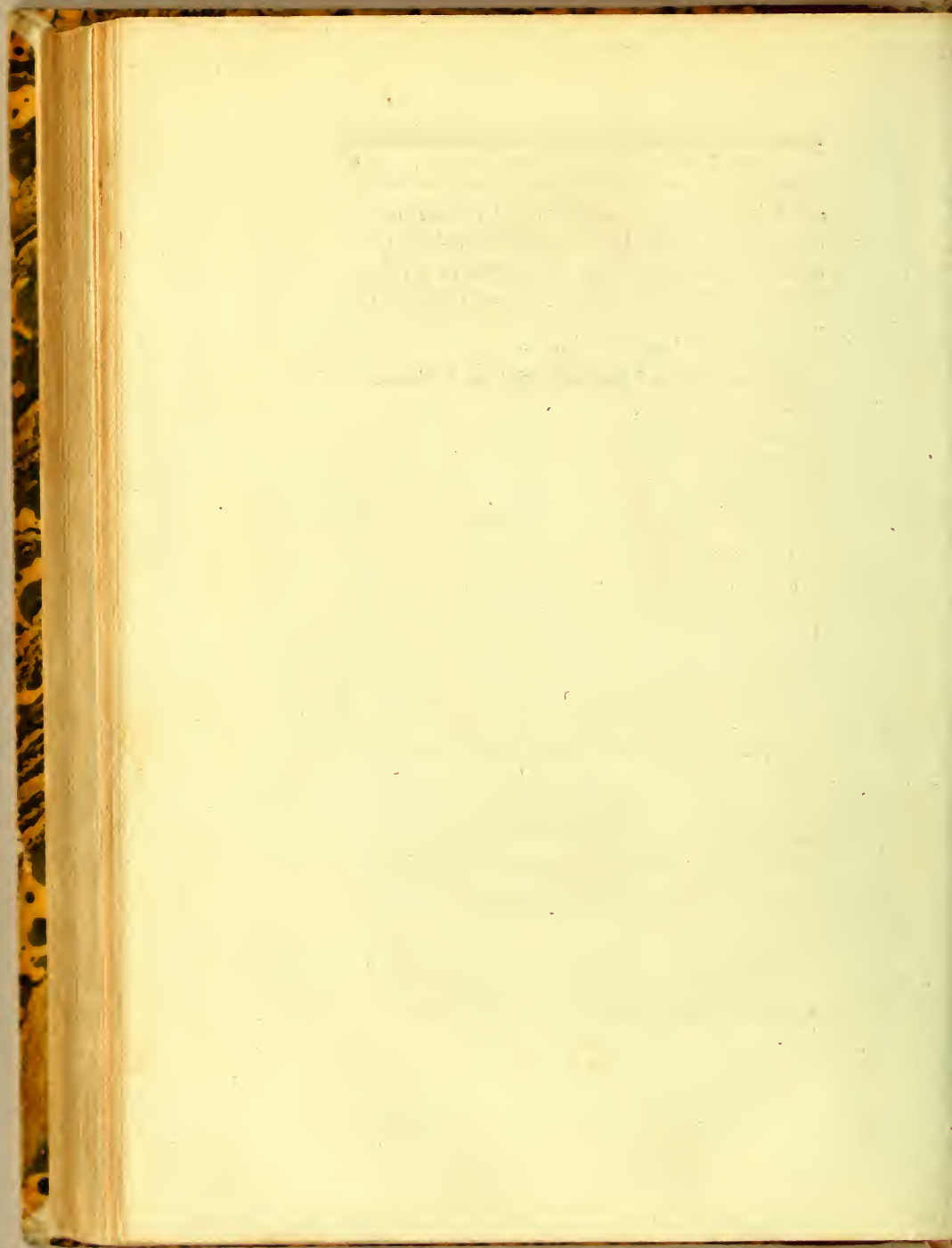
Les maris vont au convoi de leurs femmes, & réciproquement. Les parens & les parentes se rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, si froide par-tout ailleurs, est encore dans toute sa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais il faut en convenir; la vanité y joue souvent le premier rôle. Une bonne amie, une voisine saisit cette occasion d'étaler la richesse de sa garde-robe. Car on n'est point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en est quitte pour accompagner l'élégance du costume par des larmes abondantes, mais qui, sans doute, ne sont pas toutes sincères; ce qui forme un contraste fort étrange. C'est dans ces circonstances, ainsi qu'aux jours de fête, qu'une Dame du bel air à Pathmos se couvre le visage d'une couche épaisse de fard; enforte qu'avec une physionomie pour l'ordinaire assez agréable, on trouve le secret de se rendre ridicule & repoussant.

D'après la relation de ses prédécesseurs, un Voyageur très-moderne, peu accoutumé à un froid accueil, s'attendoit à une réception tout-à-fait satisfaisante de la part des femmes de Pathmos. Mais il faut que leur caractère soit bien changé; car elles parurent à la vue du Chevalier François, de l'abord le plus difficile & le plus farouche.

Il eut à peine le temps de faire dessiner leur costume. Leur habillement, ample & long, a plus de noblesse que d'élégance; & s'il dérobie aux yeux les formes heu-

reuses de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure est tout-à-fait pittoresque, sans laisser beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'est un long turban qui leur sert tout à la fois de cravate & de voile par derrière.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Pathmos.

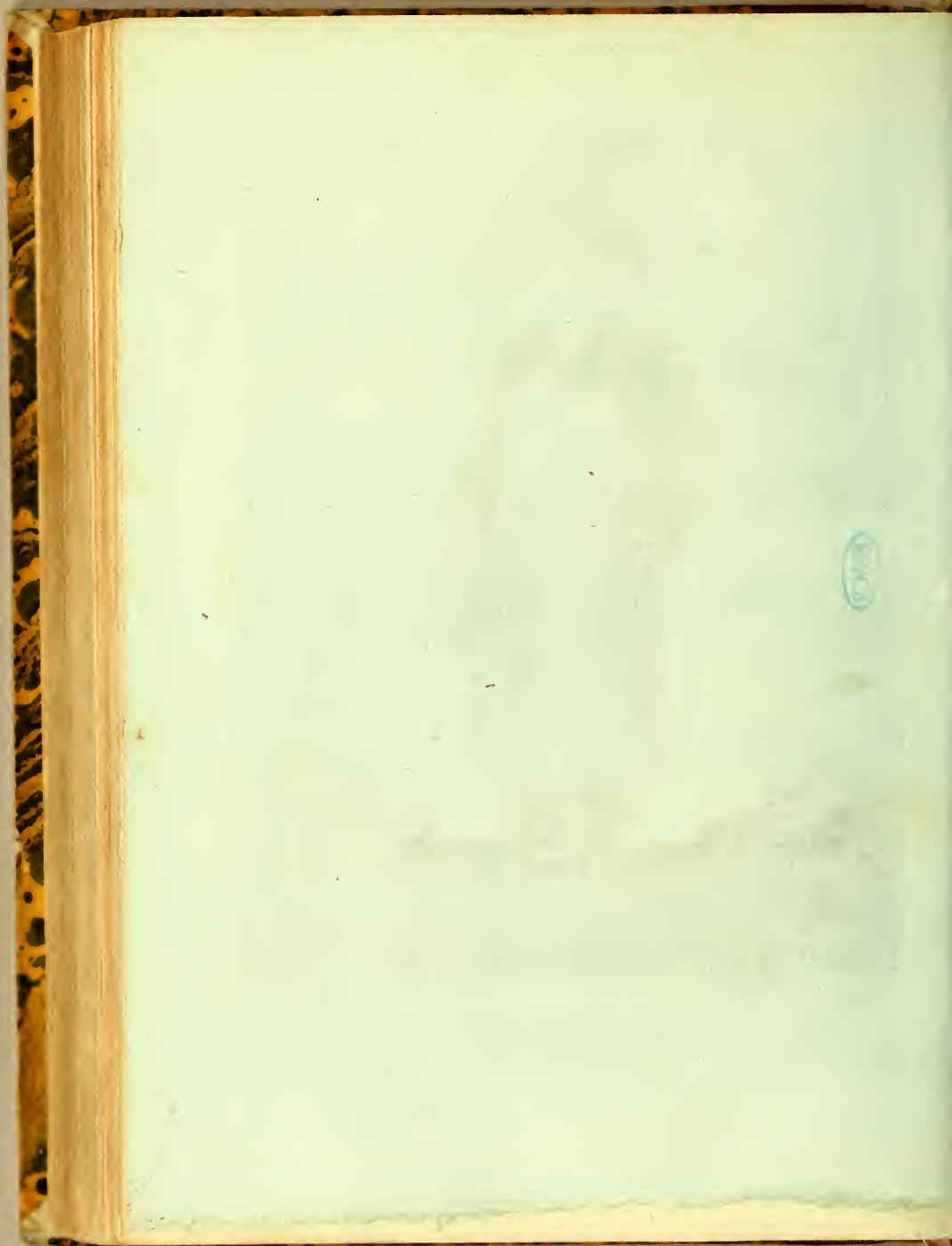


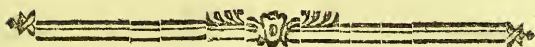


Decoratio del.

M. xelle sculp.

femme de l'Isle de Pathmos.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'est pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le Voyageur curieux ne fait qu'y passer & y séjourne peu; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'Art; & la Nature ne déploie à ses yeux que des aspects imposans & sévères. Mais aussi le Piémontois, paisible au sein de ses montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il est loin de ces volcans destructeurs, il est à l'abri de ces secouffes violentes qui changent en abîmes les Villes les plus superbes. Le luxe, plus redoutable encore que les tremblemens de terre, n'y trouve point assez de moyens pour y bouleverser l'empire des mœurs.

Turin en est la Capitale. Annibal, Jules-César, César-Auguste, les Lombards & Charlemagne, en furent successivement les maîtres. C'est en effet une Ville intéressante par sa position. Elle l'est devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a passé sous le sceptre Sarde; & l'Italie n'a pas beaucoup de Cités à lui opposer pour la richesse & le goût. La plupart des Eglises (&

on en compte beaucoup) sont revêtues de marbre, & chargées d'ornemens. Sainte - Thérèse, dont la piété toute en sentiment lui faisoit aimer J. C. comme Héloïse aimoit Abailard; Sainte-Thérèse a un Temple à Turin desservi par les Carmes non - chauffés, depuis qu'elle les a réformés. On voit dans cette même Eglise une précieuse statue d'albâtre représentant Saint - Joseph, Patron de la Patrone du lieu. La Cathédrale offre aux âmes dévotes, sur un Autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire qu'elle oppose en vain à ceux dont la France se glorifie, appuyée de titres tout aussi irréfragables. Mais personne ne conteste aux Feuillans de la *Consolata* l'authenticité des boulets de canon que la Vierge (disent encore les bons pères aux Pèlerins qui ont le loisir de les écouter) que la Vierge détournoit avec sa main & mettoit de côté, lors du siège de Turin par les François.

Au Cabinet des antiques annexé à la belle Bibliothèque des Rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux Voyageurs curieux, quand ils sont savans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du *Taureau - Dieu - Apis*, tracés sur la table d'Isiaque que possède le riche Muséum de cette Ville

Le Palais est vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les Jardins.

Mais quittons Turin, & faisons parcourir rapidement à nos Lecteurs les endroits les plus curieux du Piémont. Malheur à une contrée qui n'auroit d'intéressant que sa Capitale.

La Ville de Suze, chef-lieu du Marquisat de ce nom, n'est plus ce qu'elle étoit. Hélas! elle a payé cher sa célébrité. Elle servit aux ennemis de l'Empire Romain comme de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois & les Carthaginois, les Goths & les Vandales, les Lombards & les Sarrafins n'embellissoient pas les lieux par où ils passaient; & leur présence n'étoit pas un bienfait. Constantin & Barberouffe se conduisirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette Cité malheureuse dont tout le crime étoit sa position, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un Héros, conseillé par Richelieu, & secondé par Créquy & Bassompierre, disputa avec succès les droits que la conquête de Charlemagne avoient donné à la France sur la Ville de Suze, à la Maison de Savoie qui est restée enfin maîtresse de ses ruines.

Chassés du Marquisat de Suze, les malheureux Valdois se réfugièrent dans les Vallées d'Angrogne ou de Lucerne & de Perouze, pays fortifié par lui-même, & que la Nature semble avoir destiné aux victimes de la persécution. Répandus dans les endroits écartés de ce district du Piémont, c'est-là que vivent aujourd'hui en paix quelques-milliers d'hommes simples de mœurs, dont l'Eglise sans doute a désavoué les persécuteurs. Enfin on a pris le parti sage de ne plus violenter des gens dont la conduite excuse les erreurs. On se contente maintenant de plaindre des Sectaires de bonne-foi, qui, appelant tout abus & se bornant à la morale de l'Evangile, dégagée de tout accessoire, n'ont pas le bonheur de

sentir tout le prix de nos Saints Mystères, & tous les avantages d'une hiérarchie apostolique.

Le Marquisat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Viso*, l'une des plus grandes élévations des Alpes; c'est-là que se trouve la source du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus.

Virgilius, Georg. Lib. I. V. 482.

Fleuve digne en effet d'être désigné ainsi; toujours prêt à rompre ses digues, le débordement de ses eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laissent sur leur passage.

Dans la même Province du Piémont, Staffarda, lieu paisible où végétoient pieusement quelques Moines de Cîteaux, fut le témoin & presque le théâtre d'une action mémorable entre le Prince Eugène & Catinat; c'est-là qu'après une Victoire complète gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui proposèrent ses soldats. La France a donc eu aussi ses Cincinnatus. Trois ans après, une autre Victoire l'attendoit à Marfaglia, dans le district de Mondovi; mais les trophées en furent teints du sang de son ami: le brave La Hogue mourut dans ses bras sur le champ de bataille.

L'une des Villes les plus importantes du Piémont, est Nice. Fondée long temps avant l'ère vulgaire par une Colonie de Marseillois, sa position sur le bord de la mer devoit lui faire jouer un rôle considérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat est aujourd'hui son Patron. C'étoit un Diacre

Mauritain qui, par ordre d'un Roi Vandale protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typas^o (1), de compagnie avec une foule d'autres Catholiques. Cette scène cruelle se passa vers l'an 484. Saint-Victor (2), Evêque de Vite, Enée de Gore (3), Philosophe Platonicien, Procope l'Historien, le Comte Marcellin (4) le Chroniqueur, l'Empereur Justinien lui-même, qui en consacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, attestent, dit-on, que ces généreux Confesseurs de la Foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint-Reparat la considération de toute la Cour de Zénon à Constantinople, & sur-tout de l'Impératrice. Reparat en conséquence est devenu le Saint des Bègues.

(1) Jadis Colonie Romaine, Typasé, à ce que l'on conjecture, est aujourd'hui SAÇA, ou SASA, au Royaume d'Alger.

(2) Ce Saint Evêque n'est pas le même apparemment que Saint-Victor, Officier dans l'armée de l'Empereur Maximilien, & Martyr, vers l'an 290.

(3) Cet Enée de Gore, Philosophe Platonicien, venoit de se faire tout récemment Chrétien.

(4) Le Comte d'Illyrie, ainsi que Procope, Préfet de Constantinople, étoit des Familiers de l'Empereur Justinien.

Mas parmi les dévots Pélerins qui fréquentent la Cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, Capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les Annales de la Guerre & de la Politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un Affranchi, fut successivement Briquetier, Professeur de Belles-Lettres, Soldat, Consul, Préfet de Rome, Gouverneur, & enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce Prince recommandable qui disoit que rien dans l'Empire n'appartenoit à l'Empereur, & qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais, hélas! son exemple n'est pas encourageant pour les Souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, Bourg de la même Province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V. Pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'Evangile. Il ignoroit apparemment que la Religion, qui ne doit se servir d'autres armes que de la persuasion, perd ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'Eglise en mettant ce Pape (1) au répertoire des Saints, n'a pas sans doute

(1) N. T. S. P. Pie VI. à cet égard n'a que le nom de commun avec son Prédécesseur, Promoteur ardent de l'étra ng Bulle *in Caná Domini*. . . .

prétendu consacrer son intolérance , mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara , petite Ville de la Province de Lumelline , n'existe que pour rappeler la Victoire de Charlemagne sur Didier , dernier Roi des Lombards.

Novarre est une autre petite Cité assez agréable & bien fortifiée. Son Evêque a le droit de porter l'épée (1).

Arona , petite Ville du val d'Offola , mérite l'accueil du Voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée ; on y a rendu hommage à sa mémoire , en lui consacrant sur le sommet d'un mont une statue colossale , de cuivre battu , & haute de cent onze pieds , en y comprenant le piedestal. On fit pour être mise sur cette base , une Inscription latine dont voici la traduction :

Modèle des Evêques (2),

(1) L'Eglise , dont le règne n'est pas de ce monde , devroit peut-être se désaisir tout-à-fait de ses prétentions à ce droit de Justice temporelle , qu'on ne peut exercer sans frémir. La place d'un glaive teint de sang n'est pas dans les mains d'un Ministre de paix & de charité. -- Extrait de l'article de l'Eglise de Notre - Dame , p. 4 , première livraison de *Paris & la Province* , ou choix des plus beaux monumens d'architecture en France , in-4°. Fig. chez Le Campion , Graveur rue Saint-Jacques.

(2) Saint Charles Borromée réforma le train de sa maison , en bannit la livrée , & ne souffrit plus autour de lui que

Charles Borromée

« Essuya des persécutions ;

Auxquelles

Il échappa ,

Comme par miracle (1) ;

La Religion

En effet

Lui en devoit

Un :

Son Corps est à Milan (2).

Une Image miraculeuse de la Vierge que possède la Ville de Biella, y enrichit sept mille habitans par les pèlerinages multipliés qu'elle y occasionne : c'est bien ici le cas de dire que la foi fait vivre l'homme.

des Prêtres qu'il édifioit autant par son exemple que par ses préceptes.

(1) Trois misérables de l'Ordre des Humiliés, qu'il vouloit réformer, tirèrent sur lui pendant sa prière une arquebuse chargée à balles ; le saint Prélat en fut atteint, mais non blessé.

(2) Dans la Cathédrale de Milan, le pieux Archevêque a une Chapelle superbe qui renferme son Corps, revêtu de ses habits pontificaux. La Châsse est d'argent ; & la Croffe épiscopale est chargée de diamans.

Le Duché d'Aoste est un pays de montagnes dont les vallées fécondes nourrissent des hommes sortis à peine des mains de la Nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voisinage des grandes routes. La plupart sont goitreux & Catholiques. La Ville qui a donné le nom au Duché, fondée par *Auguste*, est remplie de monumens Romains.

Le Comté d'Asti, assez étendu, est peuplé & fertile. La Ville principale qui lui donne son nom est *Hasta-Pompéia*; grande & bien bâtie, elle n'est pas beaucoup habitée, & le Peuple y est pauvre; d'abord Colonie Romaine, puis République, les Ducs de Milan se l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, & celui-ci au Duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près & hors du Duché, les habitans formèrent des ruines de divers Villages, *Villa-Nova d'Asti*; non loin de ce Bourg entouré d'un fossé, est le Village de *Cerisole*, célèbre par la Victoire qu'y remportèrent sur les Espagnols les François commandés par François I^{er}. en personne.

Le costume de la Nation piémontoise n'est pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux sont retroussés en nattes sur le sommet de la tête dans la forme du chapeau. Une étoffe grossière est presque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corset. Un mouchoir jetté sur le col n'annonce

10 NOTICE HISTORIQUE SUR LE PIÉMONT.

aucune prétention à la coquetterie ; mais la propreté est la principale parure des femmes ; & on ne fauroit leur en favoir trop de gré.

Fin de la Notice historique sur le Piémont;



piemontoise dasti.

100

M Œ U R S
E T C O U T U M E S
D E S P A T A G O N S .

LA Patagonie , sise dans l'Amérique méridionale , fait partie de la Terre Magellanique. L'Orient de cette Contrée a cela de particulier , que dans une étendue de 400 lieues , on ne trouve pas un seul arbre. On ne sçauroit donner les limites positives d'un pays dont les Habitans sont presque toujours Nomades. Les Patagons ne sont point des Géans , & ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes enervés par la mollesse. Si leurs facultés intellectuelles ne se sont pas encore développées autant qu'on les en croit susceptibles , leur organisation physique est aussi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature , que rien ne contrarie chez eux , les a doués d'une constitution forte & d'une taille quarrée & haute , au-dessus de six pieds. Un Artiste , jaloux de sçavoir les vraies proportions du corps humain , pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne seroit point du tout repoussante , s'ils ne se peignoient point de différentes couleurs , & s'ils ne traçoient point de cercles noirs ou jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment sur-tout à se couvrir les joues de blanc & de rouge. Les plus galans y dessinent la forme d'un cœur (1).

(1) Ils appellent le Cœur , *Cho*.

Mais les femmes Européennes ne seront point tentées sans doute d'assister à la toilette d'un Patagon pour en apprendre à placer leur fard. Ils peignent même leurs chiens en rouge. Ils attachent sur le sommet de leur tête leurs cheveux longs & noirs , qu'ils teignent quelquefois en blanc. Ils les coupent aussi sur le devant en forme de couronne.

L'insouciance fait la baze de leur caractère & est une suite de leur genre de vie. N'ayant de nourriture que le gibier ou le poisson , la chasse & la pêche sont leur unique occupation & nécessitent une existence ambulante & indéterminée. Quelques branchages entrelacés leur tiennent lieu de maisons , ou plutôt d'abri contre le vent froid. Leurs mœurs sont rudes comme le climat & le sol , mais sans férocité. Leur entrevue avec les différens Voyageurs n'a point eu de dénouement tragique. Ils ne montrent point de méfiance. Ils présentent la main ; ils tendent les bras aux Navigateurs , comme à des amis , leurs semblables. La plus grande intimité s'établit aussi-tôt & comme d'elle-même. Ils sont prévenans & très-communicatifs. Les Européens durent être bien étonnés de rencontrer chez le Patagon l'Hospitalité qu'ils exercent si mal entr'eux. Quand la pipe a passé de bouche en bouche , on peut se fier à eux : mais on est à la merci de leurs hostilités , pour peu qu'on leur porte ombrage. Ils sentent trop nos avantages sur eux pour nous rien passer.

Quoiqu'ils n'aient ni cultes , ni codes , ils semblent cependant reconnoître un Chef. Un bonnet de plumes d'Autruche lui sert de couronne ; un tablier d'étoffe est toute sa parure : mais il a une singulière prérogative ; on l'exempte de toute espèce de besogne. Heureuse la Nation qui ne laisse rien à faire à son Roi ! Ils n'observent de subordination marquée qu'envers les vieillards ; les femmes sont soumises aux

hommes. On trouve ces deux seules marques de déférence établies chez tous les peuples qui tiennent encore à la nature.

Le soleil (1) & la lune sont les seuls objets dans la nature qui ayent inspiré quelques sentimens religieux aux Patagons , ainsi qu'à presque tous les peuples sauvages. Il ne faut point de métaphysique ; on n'a besoin que des yeux pour cela. A la nouvelle lune , les habitans de la Terre Magellanique s'assemblent , & précédés de leur Chef , qui fait pirouetter un cerceau garni de sonnettes , ils semblent vouloir , par une Procession circulaire autour de leurs cases , imiter la révolution périodique de l'astre qui préside à la nuit. A la vue des premiers Navigateurs , ils montrèrent le Ciel du doigt , & entonnèrent une Chançon. Leur parler est assez doux , & vient du gosier ; mais ils ont un cri fort & qui approche du mugissement d'un taureau.

Les Patagons ne sont point polygames ; on les dit jaloux ; ils ne sont peut-être que méfians , & quelques Étrangers leur en ont donné sujet. Une seule femme leur suffit. Quand elle touche au moment de devenir mère , toute le monde déserte la maison & abandonne l'accouchée en travail aux seules ressources de la nature. A peine délivrée , c'est la mère elle-même , portant son nouveau-né dans ses bras , qui vient annoncer cet événement à la famille. On emmaillotte aussitôt l'enfant dans une peau de mouton ; on assujettit les membres sur une civière suspendue. Cette précaution peut contribuer à la taille droite & bien prise des Patagons , presque tous beaux hommes. Outre cela , le nouveau-né , pendant les premiers mois , prend tous les matins un bain de rivière ,

(1) Ils appellent le soleil *Chalipechemi*.

au fond de laquelle sa mère le plonge tout entier ; aussi pendant l'hiver , qui ne laisse pas que d'être âpre en Patagonie , les enfans tout nuds bravent la neige & la glace. La vieillesse y est presque toujours exempte de décrépitude.

Ils se nourrissent de la moëlle & de la chair demi-rôtie ou plutôt crue de guanaques, de vigognes & d'ânes sauvages ; ils sont sobres. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie ; ils font beaucoup de grimaces quand ils en boivent. On n'est pas venu non plus à bout d'en apprivoiser quelques-uns. En vain leur a-t-on présenté, pour les allécher, des miroirs, de la quincaillerie, des outils de fer ; si-tôt qu'ils virent des chaînes forgées avec ce métal, l'amour de la liberté leur fit tout abandonner ; ils s'enfuirent à toute jambe.

Ils n'ont pour armes que des flèches, qui leur servent aussi d'instrument de Chirurgie ; ils s'en piquent pour se faire saigner ; ils se l'enfoncent dans la gorge pour se purger, en vomissant. Leurs flèches ont près de dix-huit pouces, & leurs arcs trois pieds neuf pouces.

Le Cérémonial funéraire n'est ni long, ni dispendieux. Tout aussi-tôt que le malade est mort, on l'enfouit dans une peau de cheval avec son arc, ses flèches & tout son petit mobilier ; on le porte loin de son habitation, dans une fosse creusée en rond, que tout de suite l'on comble. Le deuil consiste dans la solitude, qui ne fait que fortifier encore davantage, dans leur esprit, la crainte qu'ils ont des Revenans & des démons, qu'ils nomment *Setebos* & *Cheleule*. Ils les conjurent en frappant de grands coups sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes. D'autres Américains, voisins de ceux-ci, mais plus sauvages, enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, sur le sommet des écueils qui bordent la mer ; ils ornent ces tombeaux

de coquillages peints en rouge, espèces d'épithaphes Hiéroglyphiques. On a trouvé plus de deux cens sépulchres de cette espèce sur les côtes de la Terre de Feu.

Le Costume des Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la Rivière de la Plata ; c'est un simple *Bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles , dont quelques-uns d'entr'eux nouent l'extrémité avec un fil de boyau. Par-dessus , ils mettent un grand manteau de peaux de guanagues ou de sourillos cousues ensemble par pièces (le poil toujours en-dedans) attaché autour du corps avec une ceinture ; il descend jusqu'aux talons , & ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de sorte que , malgré la rigueur du climat ; ils sont nus de la ceinture en haut. L'habitude nous familiarise avec tout. Assez souvent cette casaque de peau , d'une forme approchanté des manteaux des Montagnards Ecoissois , leur couvrent le dos & viennent se fermer sur la poitrine , en laissant les épaules & les bras nus. Plusieurs portent ce que les Espagnols appellent *Puncho* , pièce d'étoffe quarrée , qui n'a d'ouverture que pour passer la tête. Le vêtement descend jusqu'au genou. Hommes & femmes sont habillés à-peu près de même. Les Patagones , presque blanches & d'une figure agréable , sont coquettes à leur manière & autant qu'elles en trouvent les moyens. Quand elles peuvent s'en procurer , elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle , & quelques grains de collier de verre bleu , qu'elles attachent sur deux longues tresses de cheveux qui leur pendent sur leurs épaules. Les Marins obtiennent tout d'une Patagone , en lui faisant le cadeau d'une aulne de ruban rouge. Toutes les jeunes femmes se peignent les paupières en noir.

Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval , ouvertes

par derrière, quelquefois enrichies autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, & armées au talon d'une cheville de bois qui sert d'éperon. Les jeunes gens se font des colliers avec des grains de raffade jaunes & blancs & des grelots. Ils nouent avec une ficelle de coton leurs cheveux droits & presqu'aussi durs que des foyes de cochon.

Ces Américains font usage aussi d'une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & de brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied, par-devant, & qui, par derrière, passent sous le talon; le reste du pied est découvert. Qu'on se figure les guêtres de nos soldats & des gens de la campagne.

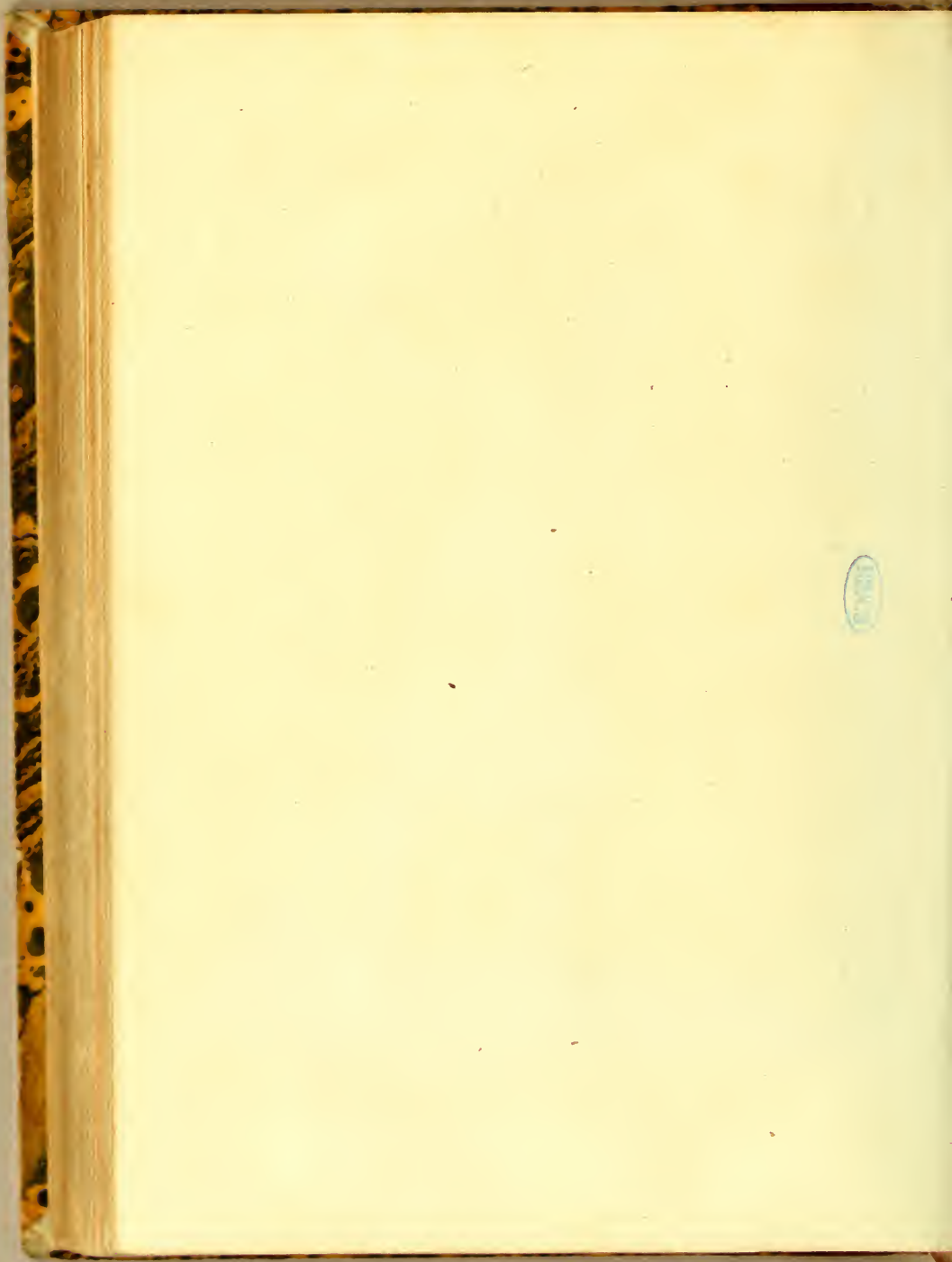
Leurs chevaux, petits & maigres, sont sellés & bridés à la manière des Habitans de la rivière de la Plata.

Fin des Mœurs & Coutumes des Patagons.



J. G. de S. Sauvour inv.

Homme Patagon.

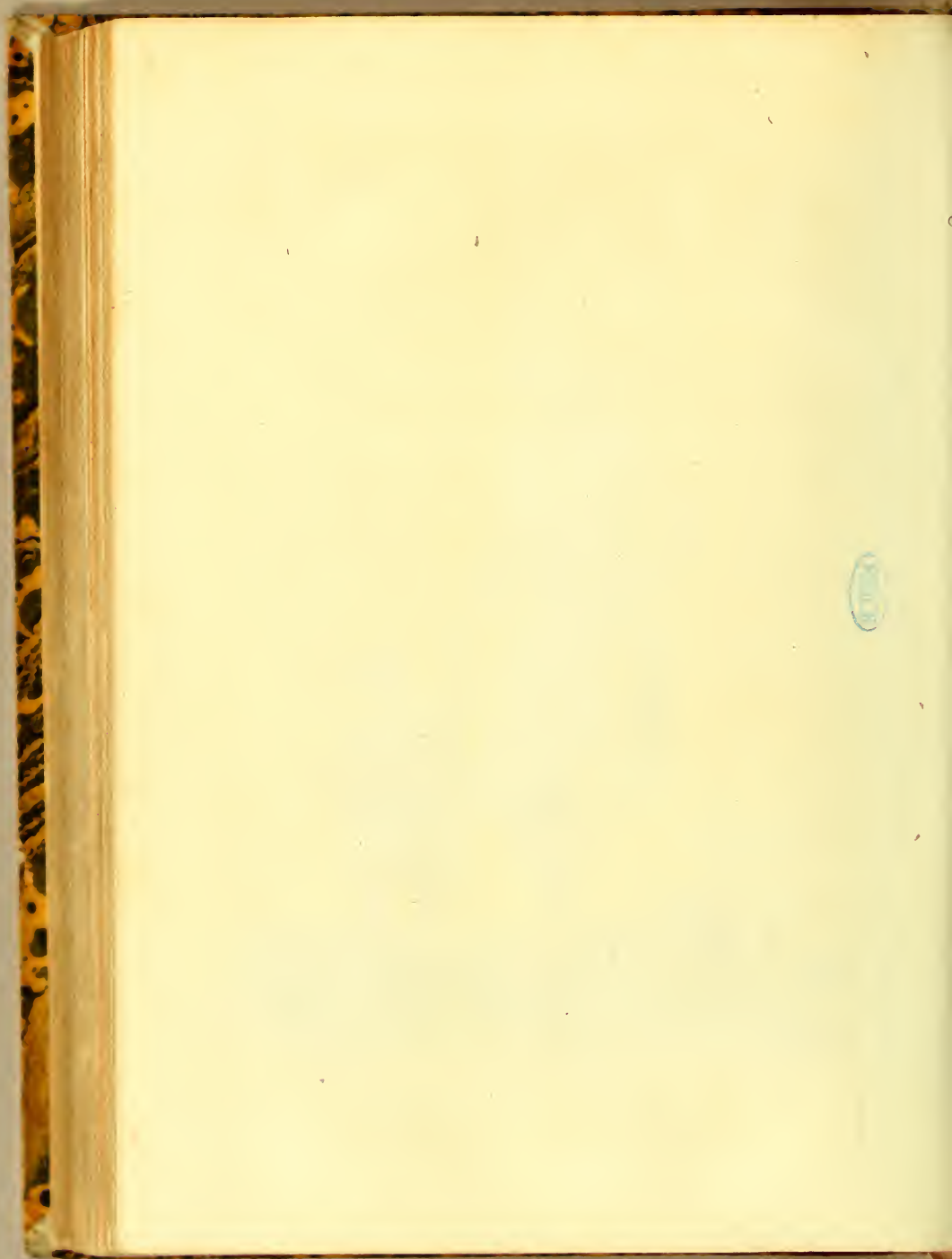




J. G. de S. Simeon inv.

4

femme Patagonne.



M Œ U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L A T E R R E D E F E U .

LA Terre de Feu est un petit Archipel voisin du pays des Patagons. Ces isles situées sous un ciel rude , ne sont point tout-à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les Sauvages qui l'habitent n'en savent tirer aucun parti. Bornés à la vie animale, & contents du peu qu'a fait pour eux la nature, ils ne sentent pas la nécessité d'ajouter à sa parcimonie. Se trouvant bien comme ils sont, ils n'ont point l'idée du mieux. Il y a peut-être des siècles qu'ils existent tels que nos Navigateurs modernes les ont trouvés, sans avancer d'un pas vers la perfectibilité dont on croit l'homme si susceptible. Si l'intention de la nature est de ne laisser aucune partie du Globe sans habitans, il étoit nécessaire pour cela de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous autres individus que les Insulaires de la Terre de Feu s'accommoderoient difficilement d'un séjour aussi sauvage.

La population n'est pas nombreuse ; elle consiste en quelques villages, composés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre ; lesquelles vues de loin, ont la forme de nos ruches ; mais les abeilles mettent beaucoup plus d'art à se loger. Au milieu est un

foyer. Un lit de foin règne tout autour. Un panier de jonc grossièrement travaillé, un sac mal cousu, une vessie d'animal pour contenir de l'eau, des lignes & des hameçons, un bâton barbelé pour détacher les coquillages, un arc assez bien fait pour l'ordinaire, & des flèches très-bien polies, voilà tout le mobilier de ces tanniers.

Si ces Américains sont heureux, il faut avouer que le bonheur ne coûte pas cher à l'homme, & que nous avons tort de nous plaindre. Ces bonnes gens dénués de tout, à bord de plusieurs vaisseaux, n'y trouvèrent cependant rien de leur goût ni d'agréable à leurs yeux. Rien ne mérita leur attention; rien n'excita leurs desirs. Ils mangèrent notre pain sans beaucoup d'appétit, & ils préférèrent leur eau de neige au vin & à l'eau-de-vie qu'on leur fit goûter. L'ignorance leur tient lieu de Philosophie. A la vue des chefs-d'œuvres de notre industrie, ils ne marquèrent point cette convoitise des Espagnols pour l'or du Mexique.

On chercheroit en vain parmi eux quelques traces de pacte Religieux ou social: ils n'en ont pas besoin; l'enfant obéit à ses parens qui le guident; la femme sert l'homme qui est son appui. Une heureuse stupidité les a empêché jusqu'à présent d'imaginer des Dieux & de se donner des Maîtres. Cette félicité brute n'est pas tout-à-fait sans mélange; ils souffrent parmi eux quelques Jongleurs qui leur parlent quelquefois de génies mal-faisans; ils n'ont pas encore d'Autels, & ils sont déjà superstitieux. Ces espèces de Prêtres sont en même-temps Médecins; & ce double Charlatanisme est le seul fléau de leurs compatriotes crédules & confians. Ils auroient besoin de Missionnaires sages & éclairés.

En 1579, ces Insulaires, assez tranquilles jusqu'à cette époque, virent arborer la Croix sur leur rivage. Le Capitaine

taine Samiente la fit planter au nom du Roi d'Espagne , & l'accompagna d'une inscription , portant ordre de reconnoître Philippe II pour Souverain. Une Bulle du Pape Alexandre VI en étoit le titre de propriété. Mais l'état de misère de nos Américains & la pauvreté du sol mirent leur liberté à l'abri d'une invasion si injurieuse au droit naturel.

Les Habitans de la Terre de Feu accueillent assez bien les Etrangers ; mais ils en écartent leurs femmes. Seroient-ils jaloux ? La jalousie n'est point un vice de la société ; c'est un sentiment tout naturel , & bien pardonnable à nos sauvages. Privés de leurs compagnes , ils seroient plus à plaindre que nous. Ils se reposent sur elles de tout le fardeau du ménage. Ce sont elles qui vont chercher la provision de coquillages & de bois pour les cuire ; ce sont encore elles qui ont soin des pirogues ; pendant que les hommes , nonchalamment accroupis devant leurs tisons allumés, passent le temps à chanter ou à rire. Car il ne faut pas les juger d'après leur extérieur gravé & sérieux. Ils ne sont rien moins que taciturnes ; & la présence des Européens , qui les visitèrent , n'en imposa pas à leur caractère enjoué. On desireroit seulement qu'ils eussent plus d'égards pour leurs femmes. Il est vrai que malgré leur envie de plaire , elles n'offrent rien qui puisse flatter les yeux & en adoucir les regards. N'ayant rien à montrer de satisfaisant , elles ont la mal-adresse de ne cacher presque rien.

Ces Américains sont gros & mal-faits , & d'une couleur qui approche de la rouille de fer mêlée avec de l'huile. Leur taille n'excede point cinq pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites. Toute leur parure consiste dans une peau de guanague , & plus souvent de loup ou de veau marin , jetée sur leurs épaules, dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal , & trop petite pour les couvrir en entier. Un mor-

ceau de la même peau leur enveloppe les pieds & se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville. Un petit tablier tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie^{es} ; mais assez négligemment ; en sorte qu'elles sont habituellement à-peu-près nues. Elles se peignent, ainsi que les hommes, & chacun à sa guise, le visage, les membres, & le reste du corps, en lignes horizontales blanches, rouges & noires. Cette toilette se fait avec plus ou moins de recherches, selon les circonstances. A quelques lieues de la Terre de Feu, sont des peuplades peintes toutes en noir & d'autres toutes en rouge. Les hommes & les femmes portent des coliers & des bracelets de grains faits avec de petites coquilles & des os. Les femmes ornent même le bas de leurs jambes d'un ou de plusieurs rangs de ces grains. Les hommes n'en font usage qu'au poignet : mais ils'ont autour de la tête une espèce de rezeau composé de fil brun. Ils sont passionnés pour la couleur rouge. Ce Costume court & tout ouvert, suffit à peine pour les défendre du froid pendant l'Été de ce pays. Qu'on juge de ce qu'ils doivent souffrir pendant l'hiver.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Terre de Feu.



Homme de la Terre de Feu.

1912



femme de la Terre de Feu.

1870

M Œ U R S
ET COÛTUMES
DES HABITANS
DE L'ISLE TAÏTI.

O vous ! qui, de nos jours, réalisez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or ;
Peuples d'Otaïiti ! fortunés Insulaires,
Qui vivez., sans faisceaux Consulaires :
Dans vos heureux climats, seule Divinité,
L'Amour a pour Autel le sein de la Beauté.
Ce n'est point parmi vous. &c.

Poëme Philos. Fragment XVII. Pages 32. 33.

LES Fables de la Mythologie, & les rêves de la Philosophie sont donc enfin réalisés. Cythère & Utopie, les Isles Fortunées de l'Océan Atlantique se sont donc enfin trouvées dans la mer du Sud. D'après le récit fidèle de deux Voyageurs modernes (1), célèbres par la véracité de

(1) MM. de Bougainville & Cook. Nous ferons remarquer, à la louange des Navigateurs François & Anglois, que l'humanité & la bonne-foi ont marqué tous les pas qu'ils firent dans l'Isle Taïti. Ils y respectèrent le droit des gens, & n'abusèrent pas un seul instant de la supériorité de leurs armes : il faut faire observer aussi qu'ils n'y trouvèrent point de métaux.

leurs Observations, on peut donc affirmer que Taïti ou Otahiti, est le seul endroit de la terre que la Nature & le Bonheur ont adopté, de préférence, pour leur dernier azyle. Le sol de l'Isle n'a peut-être pas peu contribué aux mœurs des habitans : c'est l'*Eden* de Milton. La température en est si saine, qu'on n'y connoissoit point de maladies avant l'apparition des Européens.

De la taille la plus haute & la mieux proportionnée, le Taïtien seroit aussi blanc que ceux qui l'ont visité, s'il étoit plus souvent vêtu. Mais il est presque toujours nud, à l'exception d'une ceinture passée autour de ses reins : les principaux d'entre le peuple s'enveloppent, sans trop se serrer, d'une double pièce d'étoffe. L'une a quatre ou cinq verges de longueur & de largeur. Ils la laissent tomber jusqu'aux genoux ; c'est une espèce de jupon court, qu'ils nomment *Parou*. L'autre, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, prend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe, devant & derrière ; en sorte que les bras, toujours nus, ont la liberté de leurs mouvemens. Cette draperie s'appelle *Tebuta*. Les hommes se la passent autour de leurs cuisses, en forme de culotte ; & alors elle prend le nom de *Maro*. Ce n'est point la qualité, c'est la quantité des étoffes qui distingue les conditions. Les femmes n'ont point d'autre costume, qui a beaucoup de grâce & qui leur sied bien ; mais, entre leurs mains, cette unique draperie tourne au profit de la coquetterie. La matière des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, est l'écorce d'un Arbruste, qu'ils cultivent autour de leurs maisons, & ressemble au gros papier de la Chine. Elle n'est point tissue. Sa fabrication suppose beaucoup d'industrie. Elles sont plus ou moins épaisses. Dans les temps de pluie, ils portent un habillement fait de nattes. La mode, pour saluer,

est de se dépouiller jusqu'à la ceinture ; les femmes poussent quelquefois plus loin la civilité. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coëffure de plumes , d'une couleur triste ; & de se couvrir le visage d'un voile.

Les Taitiennes ne s'exposent jamais au soleil , qu'elles ne se soient munies d'un léger chapeau de cannes , ouvrage de leurs mains , qu'elles ont soin de parer de fleurs & de plumes. Elles portent aussi , comme les hommes , des bonnets de nattes & des turbans. Les Amateurs de la belle nature apprendront sans doute , avec plaisir , que les femmes de Taïti ont les traits du visage très-déliçats ; & qu'en aucun pays du monde on ne trouve les contours du corps plus réguliers , plus parfaits & mieux conservés. Mais , que diront nos Européennes , si fières du rouge dont elles se peignent les joues , quand elles sçauront que les Taïtiennes font usage aussi d'un fard bleu , qu'elles placent sur leurs fesses. Ce qui surprendra plus encore , c'est que cette mode étrange est commune aux deux sexes , qui en tirent vanité. Hommes & femmes se percent aussi les oreilles , pour y suspendre des perles , des coquillages & des fleurs , mais d'un seul côté. Ces Insulaires se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; & ils ont les moufaches & le haut des joues rasés. La plupart laissent leurs cheveux , ordinairement noirs , dans toute leur longueur , & les portent attachés sur le sommet de la tête. Ils ont l'habitude de se les oindre , ainsi que la barbe , avec de l'huile de cocos. Ils ne coupent jamais leurs ongles , excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Les loix de la propreté la plus recherchée sont scrupuleusement observées. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour , & jamais ils ne mangent sans se laver avant & après. Ils ont pour armes , l'arc & la fronde. Autant ils sont tranquilles & paisibles chez eux ,

autant ils deviennent redoutables en présence de l'ennemi. Ils ne font grace qu'aux femmes. Doué de la santé & de la beauté, vivant sous un ciel toujours clément, habitant une terre féconde par elle-même en végétaux salubres, le bon Taïtien, étranger aux Arts, dont il peut se passer à la Politique, dont il n'a que faire, ne sçait qu'aimer, & n'éprouve qu'un seul besoin, celui du plaisir. Il semble n'exister que pour cela ; il semble que la nature l'ait débarrassé de tous les autres soins de la vie, exprès pour qu'il se livre tout entier à l'amour : & jamais les vœux de la nature n'ont été si bien remplis. Fidèle à sa vocation, l'Insulaire de Taïti fait l'amour aussi habituellement que les autres hommes respirent. Il rapporte tout à cette passion, l'unique qu'il éprouve. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions n'ont pour principe & pour but que l'amour. C'est la seule de ses occupations. L'amour est la grande affaire de sa vie.

Les différentes Nations, à l'arrivée d'un Etranger, se hâtent de lui faire visiter leurs monumens, de lui expliquer leurs constitutions, de l'instruire de leurs usages civils & autres ; elles étalent complaisamment leurs trésors à ses yeux. Quand un Navigateur touche le rivage de Taïti, l'Insulaire entonne aussitôt un hymne d'amour, montre ses lits de gazon, & détache lui-même le voile de la beauté dont il fait les honneurs ; ses plaisirs ne sont complets que quand il les partage. Cependant la vue des bijoux de verre ou de métal, qu'apportèrent les Européens, causa une révolution subite dans les mœurs : l'amour y devint mercantile ; & les plus belles femmes ne s'y troquèrent plus que contre les clous les plus longs.

Quelques Rigoristes de l'ancien monde, d'après cette peinture exacte, seront tentés peut-être de reprocher aux Amé-

ricains de la mer du Sud , un libertinage consommé ou un cynisme stupide. Ce seroit les calomnier que de les juger d'après nos mœurs , aussi étrangères à leurs habitudes que les Langues d'Europe diffèrent du vocabulaire de Taïti. On ne sçauroit appliquer à l'innocence de l'âge d'or , les règles qui constituent le régime de la société des peuples civilisés & corrompus. Le bon Taïtien , comptant l'amour parmi les plus douces nécessités de la vie , croiroit manquer aux devoirs sacrés de l'Hospitalité , s'il ne partageoit point sa natte & ses femmes avec celui qui partage sa cabane & sa table. Une possession exclusive lui sembleroit un attentat contre le droit des gens. A Taïti , tout est à tous ; le démon de la propriété n'y dicte point son code infernal. Là , on jouit indistinctement des bienfaits de la nature ; mais à ceux qui sçavent le mieux en jouir , sont réservées les distinctions & les couronnes. La pluralité des femmes est reçue dans toute l'Isle ; & cela ne pouvoit guère être autrement , là où les mariages se font sans contrat & sans bénédiction nuptiale ; on consulte ses forces & son goût , & l'on se lie d'autant plus volontiers que le nœud n'est pas indissoluble. Aussi l'état de fille ne diffère presque point de celui de femme. Plaire est l'unique besogne des unes & des autres ; faire des heureux est leurs seuls devoirs. Que peuvent faire de mieux des êtres aimables qui n'ont rien à faire ?

Tout ceci doit nous paroître étrange. Mais l'étonnement cessera , & nous suspendrons tout soupçon injurieux , quand nous apprendrons que l'acte de la génération , à Taïti , est un acte de Religion. Quand les Anglois invitèrent à leur bord les principaux de l'Isle , pour assister au service divin qu'on célébra sur le vaisseau , les Taïtiens ne voulurent point être en reste ; & , à leur tour , offrirent à leurs hôtes de leur donner

une idée de leur culte. Un couple beau, mais très-jeune, en présence des étrangers & d'une foule des naturels du pays présidés par leur Reine, au bruit cadencé de plusieurs instrumens, sacrifièrent à l'amour, comme on s'acquitte parmi nous d'une cérémonie pieuse; pensant honorer suffisamment le Créateur, que de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus exquis. Le cœur de deux amans heureux leur semble une offrande plus digne du Ciel, que les entrailles fumantes de deux victimes égorgées; suivant eux, ce seroit reconnoître mal le bienfait de la vie, que d'étaler sur des Autels sanglans l'appareil de la mort.

Mais, hélas! on ne s'en tient pas toujours-là. La superstition ne laisse pas toujours leur bonheur sans mélange. Il est des exceptions cruelles admises dans les événemens fâcheux. Les guerres qu'ils ont à soutenir avec les Insulaires leurs voisins, altèrent la simplicité innocente de leurs mœurs. Dans le danger ils ont recours à des Prêtres (1), espèces de Médecins Empiriques: & après le combat, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils rapportent, dans leurs foyers, l'idée funeste de l'inégalité des conditions. La disproportion des rangs se trouve déjà marquée à Taïti. Les Grands ont des

(1) « Au reste, c'est sur-tout en traitant de la Religion des peuples » que le Scepticisme est raisonnable; puisqu'il n'y a point de matière » dans laquelle il soit plus facile de prendre la leur pour l'évidence ».

Cette judicieuse réflexion est de M. de Bougainville, que nous nous sommes fait un devoir de consulter.

Cook nous apprend que les Taïtiens donnent « à leur Divinité su- » prême le nom de *Taroataihetoomoo*. Leurs Dieux subalternes s'ap- » pellent *Eatuas*: dans les *Morais*, espèce de Temple & de Cimetière, » les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux sexes; mais » chaque sexe a les siens.... leur Religion n'influe pas sur leurs » mœurs ».

Livrées pour leurs Serviteurs ; ceux-ci portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Un autre usage qu'on est fâché de rencontrer à Taïti ; c'est que les hommes n'y prennent point leurs repas dans la compagnie des femmes. Ils se mettent à table deux fois le jour , à midi & le soir. Les enfans & les jeunes filles ne mangent d'aucune viande. L'eau est l'unique boisson pour tous les états. Le vin , le tabac , les épiceries leur répugnent. Ils ne s'accoutument que des alimens les plus doux. Le caractère paisible des Taïtiens se peint dans toutes ses habitudes , & jusque dans leurs jeux. La danse & la musique sont les amusemens qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils connoissent cependant l'exercice de la lutte , & s'y livrent quelquefois , à la manière des Anciens (*) ; mais ils y mettent beaucoup moins de prétention.

Les jeunes filles ont une danse qui leur est spécialement consacrée , & qu'on désigne sous le nom de *Timorodé*. Elle consiste à exécuter la pantomime exacte de tout ce qu'elles doivent pratiquer étant femmes. On remarquera que le symbole est interdit , du moment qu'elles jouissent de la réalité. Cette danse nous paroîtroit lascive , & seroit rougir nos Européens. Les Taïtiennes ont moins de pudeur , ou peut-être plus de franchise.

Les Taïtiens auroient beaucoup d'aptitude pour les Arts , si la richesse spontanée du sol qu'ils habitent ne les entretenoit dans une indolence habituelle , qui est passée dans leur caractère , & qui cependant n'a point produit d'aussi mauvais effets qu'on auroit cru devoir le craindre. L'Astronomie &

(*) Voyez les Explications des Antiquités d'Herculanum , tome VII , Planches XCII , XCH , page 38 , in-4^o.

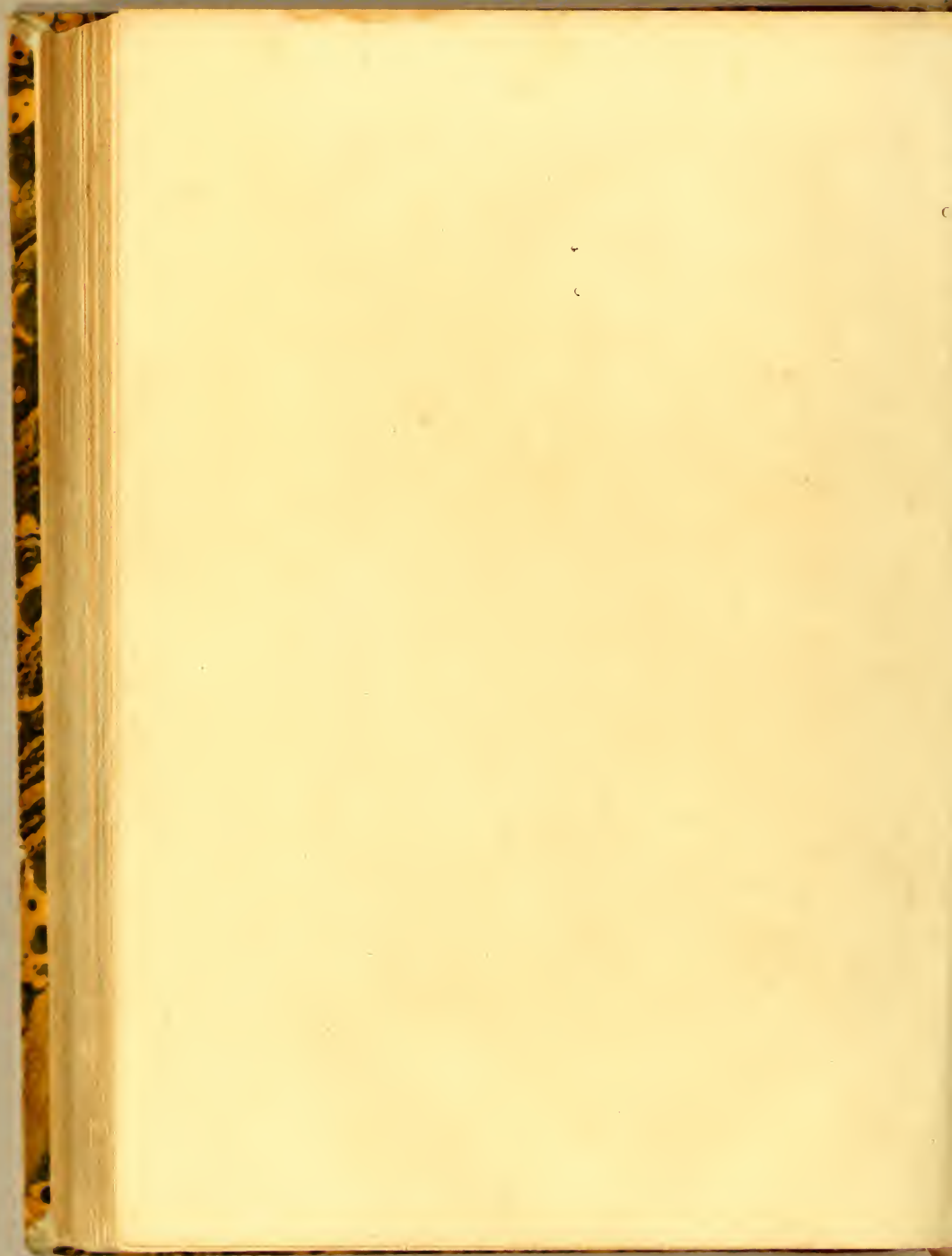
L'Agriculture leur déroben quelques instans, ainsi que la construction de leurs Pirogues, qui ne manquent pas d'élégance. La Chirurgie est plus avancée. Leurs maisons ouvertes de tous côtés, comme des hangards, sont vastes, commodes; telles qu'il les falloît, dans un pays aussi tempéré, & délivré de tout animal nuisible. Mais leur genre de vie, tout voluptueux, a fait contracter à leur esprit une mobilité qu'il ne seroit pas facile de maîtriser. Rien de plus vif, de plus animé, mais en même-temps de plus libre que leur conversation. Ils ne contraignent pas plus leur langue que leurs gestes. Ils préfèrent toujours le mot propre aux périphrases. On aime à peindre les sensations journalières qu'on éprouve, sur-tout quand elles appartiennent toutes au plaisir: & des gens qui ne soupçonnent point d'indécence à tout faire, se permettent sans scrupule de tout dire.

Pour donner quelque idée du Gouvernement Civil de Taïti, on pourroit le comparer aux anciennes Loix Féodales de l'Europe; mais avec cette modification importante que le Seigneur de chaque district ne peut rien se permettre, sans prendre l'avis & le consentement des Notables du canton.

On leur a reproché leur penchant irrésistible au vol; mais ce n'est pas aux Tribunaux de la Société, qu'il faut faire comparoître l'homme de la Nature. D'ailleurs, une fois que les échanges furent établies de part & d'autre, le Taïtien disputa aux Européens de bonne-foi & d'équité. Ces Insulaires ont d'ailleurs, tous les défauts & toutes les grâces de l'enfance, l'ingénuité, l'insouciance & la légèreté. Ils pleurent facilement, mais leurs larmes se séchent & tarissent au moment qu'ils les versent. Cependant ils sont capables de l'attachement le plus durable envers ceux qui les obligent. Il faut prendre au mot le Capitaine Cook, & dire avec lui que les Taïtiens sont

plus heureux que nous, s'il est prouvé que l'enfant le soit
davantage que l'homme. Considérés sous ce point de vue,
(& c'est le seul qui leur convienne) les détails de leurs mœurs
n'ont plus rien qui doivent scandaliser, & peuvent trouver
grâce aux yeux du Casuiste le plus sévère.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Isle de Taïti.



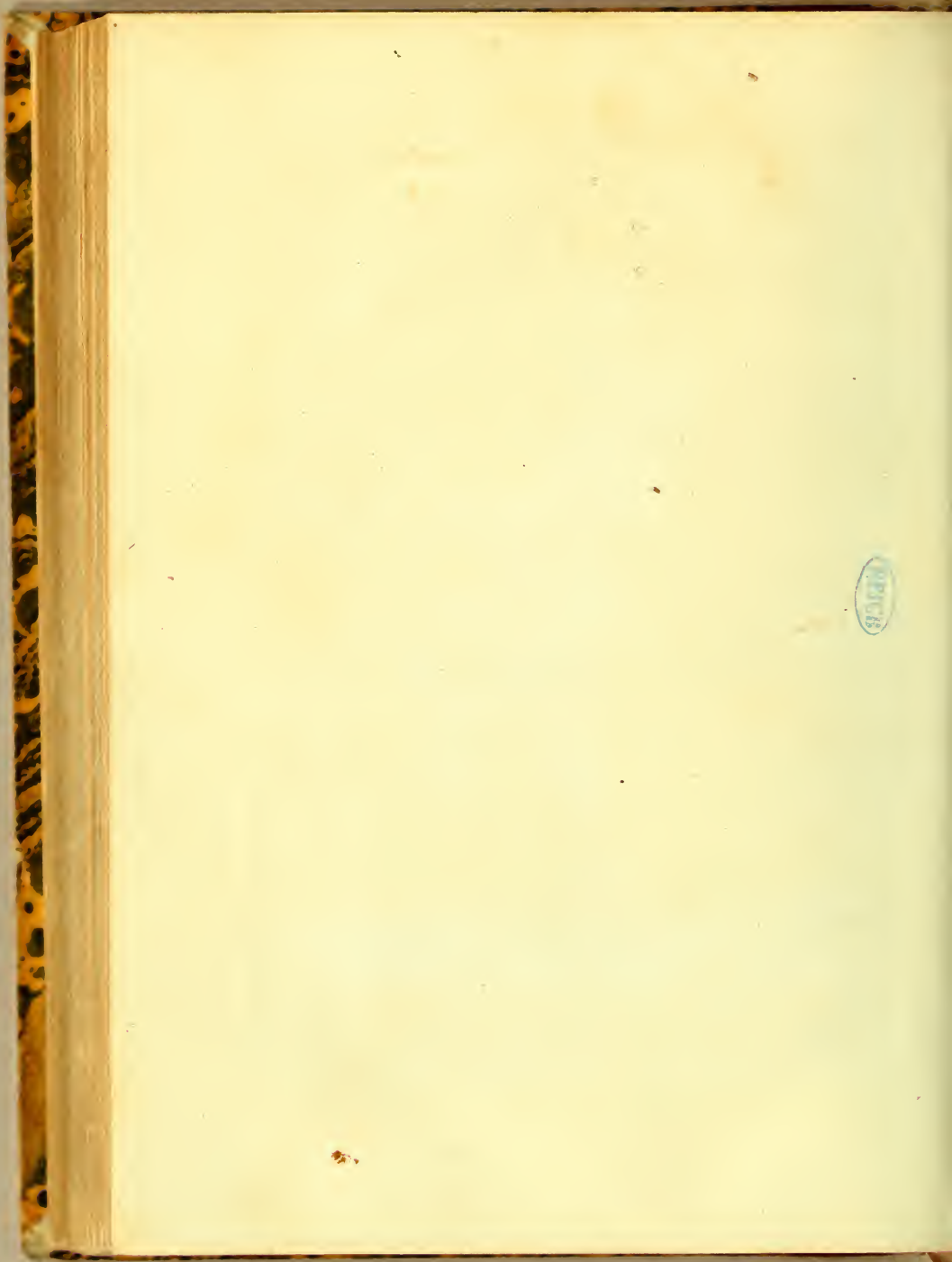


Homme de l'Isle de Tahiti.

01108



femme de l'Isle de Taïti.



NOTICE

SUR LE PORTUGAL.

LES Egyptiens & les Phéniciens , puis les Carthaginois , les Gaulois & les Romains , puis les Alains & les Vandales , les Goths & les Mores , & enfin les Espagnols , envahirent successivement l'antique Lusitanie , qui ne forma un Empire indépendant , que vers le milieu du dix-septième siècle , quand le Duc de Bragance fut proclamé par la Nation , Roi de Portugal ; sous le nom de Jean II. Mais les Portugais n'en sont pas devenus plus libres ni plus heureux. Les richesses du Brésil les ont appauvris , éternés & rendus peu industrieux , en leur inspirant plus de morgue. Que n'ont-ils en plutôt le bon esprit de s'en tenir aux productions réelles de leur patrie , fertile assez pour les dispenser d'acheter à l'Etranger les choses de première nécessité ? L'ambition seule ne les a pas égarés sur le choix des moyens. Ils ont passé d'un extrême à l'autre. Jadis ils étoient idolâtres & féroces ; aujourd'hui ils sont superstitieux & sans énergie. Le Commerce les occupe encore beaucoup , mais toujours aux dépens de l'Agriculture , dont ils ne sentent pas assez tout le prix sur un sol qui n'attend que des bras exercés.

D'ailleurs , le Portugal est en deçà du siècle pour les lumières , qui ont de la peine à se faire jour dans

cette extrémité de l'Europe , peuplée de Moines intéressés au règne de l'ignorance. Que penser de l'industrie d'un Peuple dont toute la main - d'œuvre se réduit à des ouvrages de paille , des toiles & quelques étoffes grossières ? Moins d'autorité absolue dans le Gouvernement , plus de Mœurs chez le Peuple , donneroit à ce Royaume une consistance plus heureuse

Lisbonne (1) en est la Capitale , & se trouve dans l'Estremadure , l'une des six Provinces qui composent le Portugal. Cette Ville antique doit tout son éclat à son excellent Port de Mer. St. Vincent de Sarragosse est le Patron de la Cathédrale. L'Eglise devoit des Autels à ce Martyr ; peu ont plus souffert pour elle. Une particularité remarquable , c'est que ce Diacre , après avoir enduré un assez long séjour sur un gril de fer rougi au feu , expira tout-aussitôt qu'on l'eut posé sur un lit de roses. Ce Saint a perdu un peu de son crédit sur l'esprit du Peuple , sur-tout depuis le second (2) tremblement de terre arrivé à Lisbonne. Il y a de beaux Palais & de riches Couvents dans cette Ville ; & l'on n'a pas encore songé à rendre le pavé des rues moins incommode pour les Piétons & mieux

(1) L'ortographe du nom *Lisbonne* a prêté à un Proverbe national Portugais , dont le sens est , *qui n'a point vu Lisbonne , n'a rien vu de BON.*

Les Proverbes , comme on voit , ne sont pas toujours dictés par le bon sens.

(2) Le premier jour de Novembre 1755. Le premier tremblement eut lieu en Janvier 1532.

éclairé pendant la nuit. Le luxe s'occupe toujours du superflu de préférence au nécessaire.

Sur le territoire de Lisbonne , est le Monastère d'*Odilevas*, qui entretient 300 Religieuses. C'est dans l'une des cellules de ce Cloître qu'ont été dictées les *Lettres (1) Portugaises*.

Non loin de Lisbonne , sur une éminence , est Alanguer, Bourg qui doit son origine à un Temple des Alains. Ces Peuples, demi-Barbares, croyoient, en choisissant le sommet des montagnes pour y prier,

(1) Qu'on nous permette deux mots à ce sujet. Ces cinq Lettres d'une Chanoinesse de Portugal, à un Officier François, n'ont pas l'élégance du style & la Philosophie qui règnent dans les Lettres de la Nouvelle Héloïse. Mais la *Marianne d'Odilevas* fait verser autant de larmes peut-être que la *Julie du pied des Alpes*. Si ces deux Héroïnes ne sont pas d'une vérité tout-à-fait historique, Marianne du moins, a plus de vraisemblance que Julie, parce qu'elle est plus naturelle dans l'expression, parce qu'il y a plus d'abondance, plus de vraie chaleur dans ce qu'elle écrit. Celui ou celle qui a tenu la plume de la Chanoinesse, avoit moins de génie, moins de profondeur, moins d'éloquence sans doute que l'illustre Genevois qui a été le Secrétaire de la fille du Baron d'Etanges; mais peut-être trouve-t-on dans les premières Lettres, une expression mieux sentie & quelquefois même plus délicate que dans les autres. Il faut bien se garder de lire ces cinq Lettres Portugaises dans les Œuvres du bel-esprit moderne qui les a versifiées. La traduction sans art, de Guilleragues, lui est préférable.

s'approcher d'autant & se faire mieux entendre de la Divinité qu'ils invoquoient.

Près delà , des Hyéronimites ont placé un Monastère sur le Mont *Cintra* , dit le Promontoire de la Lune. Le paysage , tout-à-fait pittoresque , est très-propre à entretenir la ferveur des Pèlerins. D'autres Voyageurs , qui ne sont pas devots , enchantés de ce lieu , ont auguré que le nom de *Cintra* , qu'il porte , est dérivé de *Cinthia* , montagne de Delos , ou Apollon prit naissance. Rien en effet , de plus inspiratif pour les Poètes , amis de la Nature.

Pombal , dans la *Corrég dorie* (1) de Leiria , est un Bourg de près de 4000 Habitans , dont la plupart sont Chapeliers.

Ce District renferme le Bourg d'Alcobaca , où un millier de Payfans travaillent & suent pour engraisser une centaine de Moines titrés.

Jean I. du petit nombre des Rois morts octogénaires , a son tombeau à Batalha , dans une Abbaye de Dominicains Gentilshommes.

Peu de Sçavans sçavent qu'il y a à St. Thomar , dans la Corrégidorie de ce nom , une Académie des Sciences , établie en 1752 , sur le modèle de celle de Paris.

Le Bourg Santaren doit son nom à Ste. Irene , Vierge & Martyre , vers l'an 304 , qui aima mieux se laisser

(1) Jurisdiction qui dépend immédiatement du Roi.

exposer dans un lieu de débauche , que de brûler de l'encens sur les Autels de la chaste Diane.

Malgré les 10 Chaires de Droit Civil , fondées dans l'Université de Coimbre , dans la Province de Beira , les Habitans de cette Ville sont grossiers dans leurs Mœurs , & mal-propres sur leurs vêtemens.

Jean II. l'un des Rois qui fit le plus du bien aux Portugais , érigea en Duché , le Bourg d'Aveiro , dans l'*Oytorie* (1) de Montemor O velho. On n'est guère Hospitalier dans ce lieu ; un Etranger n'y peut passer une nuit , sans en avoir obtenu la permission du Magistrat.

Dans une Eglise de *Viseu* , est inhumé Rodrigue ; dernier Roi Goth ; lequel , pour trouver grace devant Dieu , ne crut pouvoir mieux faire , dit-on , que d'endosser le froc en mourant.

C'est à Lamego que les Etats confirmèrent l'élection d'Alphonse Henriquez , premier Roi de Portugal. On y passa des Loix Constitutionnelles qui devoient servir de barrières respectives au Despotisme & à l'Anarchie. La Nation se reservoit le droit de s'assembler de temps en temps , pour faire rendre des comptes à ses Administrateurs. L'Inquisition devoit être renvoyée à Rome ; un Patriarche auroit dispensé des voyages fréquens & dispendieux qu'on y fait encore aujourd'hui , &c. Il est aisé de sçavoir si ces conditions ont été remplies.

A Cavilhaon , Bourg de la Corrégorie de Guarda,

(1) Audiance ou Bailliage qui relève des Corrégories.

on entretient des Manufactures de draps , de serges & de bas. Ces sortes d'établissmens font à remarquer , parce qu'ils font rares dans le Portugal. Dans ce Pays, on trouve plus commode de payer que de travailler.

Guimaraens est la principale Ville d'Entredouroeminho , Province la plus fertile , la plus saine & la mieux peuplée de tout le Royaume. On y avoit bâti un Temple à Cérès , sans doute en reconnoissance du beau froment qu'on y recueille. Ce Temple est métamorphosé en Eglise Collégiale , dédiée à Notre-Dame d'Oliveira. On y voit une Image de cette Vierge. N'ayant pu parvenir à la faire belle , on la fait riche. Le jour de sa Fête , on étale autour d'elle pour 800 marcs d'argenterie. On fabrique à Guimaraens , des toiles assez estimées.

La Ville de *Porto* ne le cède qu'à Lisbonne , & se vante d'avoir donné son nom à tout le Royaume. On y fait un grand Commerce , sur-tout en vin. Elle compte beaucoup d'Eglises : leurs murailles sacrées sont couvertes de caractères , en guise d'*Ex-voto*. Il faut que les Saints qui ont exaucé les vœux des malades , se contentent de cette foible marque de reconnoissance.

Braga , Chef-lieu d'une Oyderie de ce nom , est une Ville ancienne , qui n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle. On prétend que les Citoyens mâles ne peuvent parvenir aux Emplois , que par le suffrage des Femmes , en mémoire d'un combat où celles-ci eurent l'avantage sur les Habitans de *Porto*.

Braga est un Archevêché - Primat de Portugal :
 50 Couvents, tous bien rentés, affament ce Diocèse.

Bragança, Ville Ducale dans la Province de Traz-os-Montes, est devenue célèbre par la Révolution du 1^{er} Décembre 1640. Les Portugais, las du joug Espagnol, mais accoutumés à un Maître, en voulurent un de leur Nation ; & d'un consentement *presqu'unanime* (1), nommèrent Jean de Bragance, Prince pacifique & modéré, qui ne s'attendoit pas à pareille fortune, & qui ne s'en soucioit guère. Il garda sur le Trône, ses vertus privées. Le Peuple, qui ne réfléchit pas, & qui place dans le Palais des Rois, le souverain bien, surnomma Jean IV, *le Fortuné* ; Jean de Bragance l'eut peut-être été davantage, en vivant obscur dans sa Ville Natale.

On Fabrique dans Bragance, des étoffes de soie, des velours & des gourgourans.

Ourique, gros Bourg, dans la Province d'Alentejo, n'est pas moins mémorable que le lieu précédent. C'est là qu'Alphonse Henriquéz, ou fils de Henri de Bourgogne, de la Maison de France (2), vainquit les Maures, commandés par cinq (3) Rois, & fut tout

(1) D'un consentement *presqu'unanime* ; car quelques uns opinoient pour le Gouvernement Républicain.

(2) Henri de Bourgogne étoit petit-Fils de Robert, Roi de France.

(3) Alphonse prit, dit-on, pour Armes, autant d'Ecussions qu'il avoit vaincu de Rois. Encore aujourd'hui l'Etendard de guerre du Portugal, est cinq Ecussions ; mais on les a chargés des cinq Playes du Christ.

aussi-tôt proclamé Roi de Portugal , par ses Soldats & le Peuple , plus frappés encore d'une révélation qu'il crut devoir supposer en sa faveur , que de la victoire signalée qu'il venoit de remporter. Nonagénaire , il régnoit & faisoit encore la guerre. A 93 ans , il mourut , fatigué peut-être , mais non rassasié du pouvoir souverain.

Villa Vicosa , qui donne son nom à une Oydorie , dont elle est le Chef-lieu , n'a de curieux qu'un vieux Temple de Proserpine , dans lequel aujourd'hui le Pèlerins viennent adresser leurs Oraisons à St. Jacques.

Nous ne faisons pas mention à chaque endroit , des Couvens qui y sont en plus ou moins grande quantité. Rien ne seroit plus monotone. Nous observerons seulement que tous ces Monastères qui donnent quelquefois de l'humeur aux amis du bien public , ne sont pas tout-à-fait inutiles. Les Voyageurs y trouvent l'hospitalité. Mais il faut convenir que le repas frugal qu'ils y prennent , coute cher à la République.

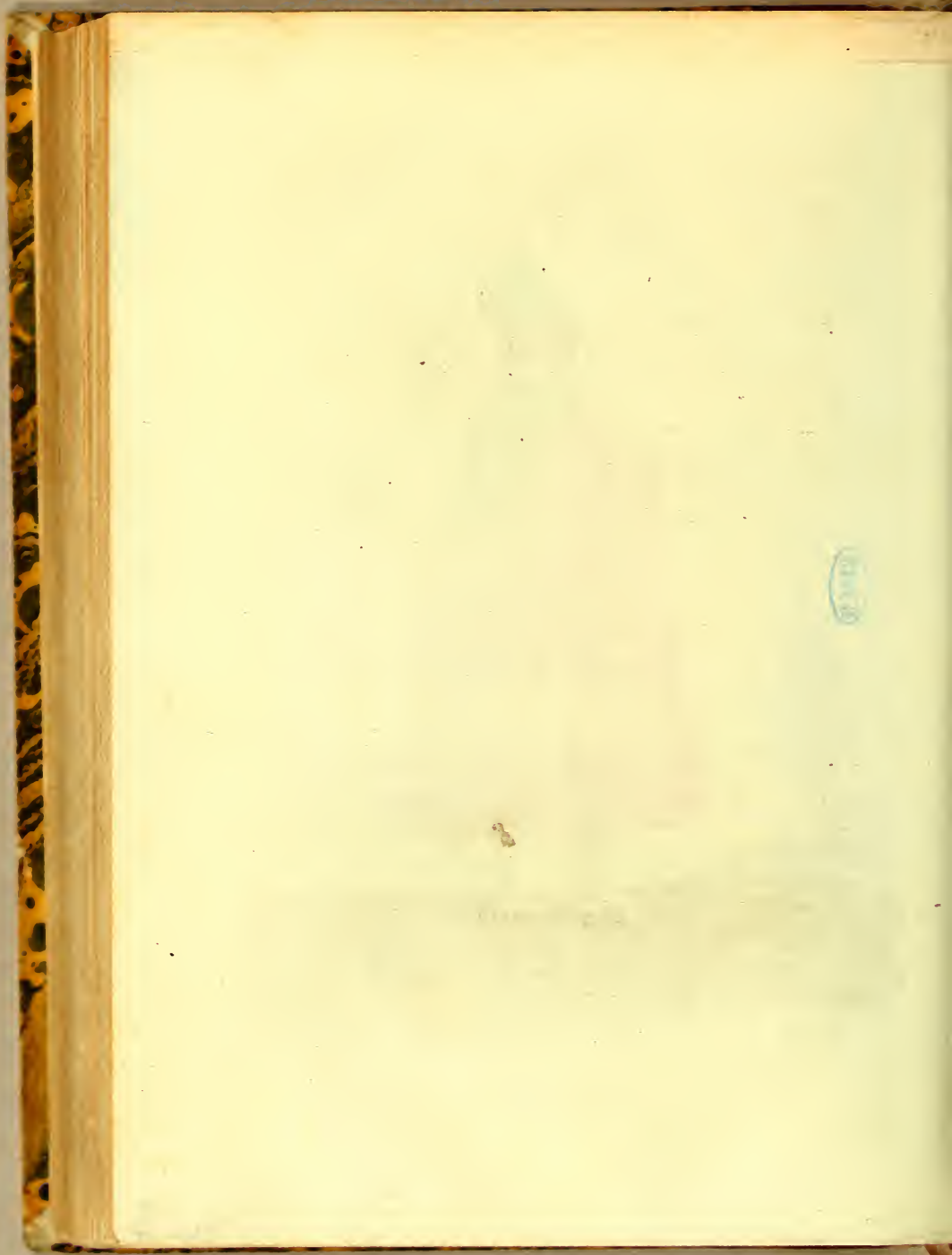
Autrefois dans la Lusitanie , tout le monde portoit des habits longs ; les seuls esclaves en avoient de courts : cette mode ne s'est perdue dans le Portugal , que depuis 250 ans environ.

Les Portugais sont ordinairement vêtus de noir , avec le manteau , l'épée & le poignard au côté. Le Roi & sa Cour s'habillent à la Françoisé.

Fin de la Notice sur le Portugal,



Portugais.



NOTICE

SUR LA POLOGNE.

IL n'est peut-être pas de pays sur la Terre, où l'on se soit mis plus en garde contre le Despotisme, que la Pologne; & il n'est peut-être pas de pays où il y ait plus de serfs. La dixième partie des Polonois est libre; tout le reste est esclave né. D'après le système politique de cette vaste partie de l'Europe, la Noblesse, à proprement parler, forme à elle seule, toute la Nation; le Bourgeois & le Payfan y sont traités, comme les Ilotes à Sparte.

Qu'un tel Gouvernement ait pu se soutenir ainsi pendant plusieurs siècles, ce n'est pas tant ce qui devoit étonner, que de le voir toujours le même, inaccessible à une réforme, depuis 15 années, c'est-à-dire, depuis les conseils (1) que le plus éloquent des Philosophes de

(1) *Considérations sur le Gouvernement de Pologne & sur sa réformation projetée par J. J. Fousseau; en Avril 1772.* Ouvrage recommandable, applicable encore à d'autres Etats qu'à la Pologne. On y trouve l'éloquence de la raison échauffée par l'amour de la liberté. Les *Loix & la République* de Platon n'ont pas plus de substance; & il leur manque la clarté & la simplicité qu'on trouve ici. On pourroit dire au sujet de ce Traité: les vrais Législateurs en si petit nombre, ne manquent point aux hommes; ce sont les hommes quoiqu'en si grand nombre, qui manquent aux Législateurs.

notre âge , a rédigé pour cet Empire , avec toute la supériorité que donnent le génie & la sagesse.

Contentons - nous donc de gémir sur le sort de la pauvre espèce humaine , & parcourons avec rapidité les principaux endroits d'une région où il seroit par trop affligeant de séjourner.

Vers l'an 550, un nid d'aigle trouvé à Gnesne , parut déterminer Leck , le premier Législateur des Polonois ou Sarmates , à fixer en ce lieu sa résidence & le berceau de son nouvel établissement. Cracus , à Cracovie , continua l'ébauche de son prédécesseur. Mais les Loix ferviles que ces deux grands Hommes se crurent obligés de donner à une Peuplade nombreuse & sans moralité , ne doivent plus convenir tout-à-fait à une Nation , devenue avec le temps , plus éclairée & susceptible d'un tout autre régime. D'ailleurs, les Polonois ont subi toutes les révolutions qui précèdent ordinairement un état fixe & raisonnable. Ils ont eu , comme tous leurs voisins , parmi quelques bons Rois ou Ducs , une foule de Princes inhabiles ou mal-intentionnés.

D'un autre côté , la Nature ne s'est point lassée de leur fournir en abondance les productions (1) de première nécessité , qu'elle refuse quelquefois à d'autres Peuples plus laborieux. Ensorte que si les Polonois ne sont point ce qu'ils devroient être ; ils le pourroient ,

(1) On prétend que la Pologne peut exporter annuellement , la charge de 4000 Vaisseaux.

Ce Royaume a fourni à ses voisins jusqu'à 90 mille Bœufs.

du moins , & n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne discuterons point ici à combien se monte la population en Pologne. Ceux qui ont intérêt à ce qu'il y ait beaucoup d'esclaves , peuvent seuls prendre plaisir à les compter.

Communément on divise la Pologne en grande & en petite , sans oublier la Lithuanie. Cinq Palatinats forment la grande ou basse Pologne. Posen en est la Ville principale.

On fait un grand Commerce de laine & de bêtes à cornes , à Sanstادت , petite Ville du Palatinat de Pofnanie , & Chef-lieu d'une *Starostie* , petit ou Gouvernement.

C'est à Lissa qu'est né Stanislas Leczinski , qui fut peut-être plus bienfaisant & plus heureux dans les Duchés de Lorraine & de Bar , qu'il ne l'eût été sur le Trône de Pologne. La Nature avoit formé ce Prince plutôt pour être aimé que pour être obéi.

Les Habitans de Ravitz , près de la Silésie , fabriquent & commercent en draperie.

Kruswick , dans le Palatinat de Brfeskie , fut en 842 , le théâtre d'une scène assez bizarre , mais qui caractérise bien l'inconséquence des Hommes en société. On tenoit la Diète pour l'élection d'un Duc de Pologne & de Silésie ; & l'on étoit loin d'être d'accord , quand quelqu'un dans l'Assemblée Nationale , se rappelle qu'un certain Fermier de Kruswick , avoit un jour donné au Prince défunt , un repas excellent. Pour

terminer de plus longs débats , on convint de nommer cet Homme. Et c'est ainsi que Piaſt dut une Couronne au talent de donner bien à manger , & mourut avec l'eſpoir bien fondé que ſon Sceptre paſſeroit dans les mains de ſes Enſans.

Varſovie eſt la Capitale du Duché de Maſovie , & la réſidence du Roi. Mais pour lui rappeler ſans ceſſe qu'il n'eſt , pour ainſi dire , que le premier Sénateur de la République ; on le loge dans le Palais même où ſe tiennent les Diètes.

Le Collège des Nobles eſt l'un des plus beaux Etabliſſemens de Varſovie. Mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des Religieux. Des gens qui font profeſſion de renoncer au monde , doivent être peu propres à élever des Citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le Monument le plus remarquable de cette Ville , eſt la Statue de Sigifmond III , représenté tenant d'une main , un Sabre , & de l'autre , une Croix , par alluſion ſans doute , au zèle un peu trop viſ que ce Prince montra en faveur de la Religion , aſſez forte pour ſe défendre avec ſes propres armes.

C'eſt près de Wola , Hameau diſtant d'une lieue de Varſovie , que la Nobleſſe Polonoïſe ſ'aſſemble au milieu d'une plaine , pour ſe donner en toute liberté , un Chef , ſur la nomination duquel influent trop ſouvent des Agens étrangers.

Cracovie , dans la petite ou baſſe Pologne , eſt la Capitale de tout le Royaume. C'eſt une Ville confié-

nable , mais qui n'est pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle , se trouvent les fameuses Mines de Sel , dignes de toute l'attention des Voyageurs.

Wilna , Capitale de tout le Duché de Lithuanie , est une Ville considérable. Si les Habitans , ainsi que ceux du reste de cette grande Province , ne jouissent point de la liberté civile , ils ont au moins celle de leur conscience. Tous les Cultes y sont également bien reçus : ce qui ne nuit pas au Commerce ; mais le Commerce y fait beaucoup de tort aux Mœurs.

Dans le Palatinat de Troki , près de la Ville de Kouwno , 300 Payfans sont les serfs , pour ne pas dire les esclaves , de 24 pauvres Hermites , pour l'établissement desquels leur Fondateur dépensa , en 1674 , huit tonnes d'or. Le jour du repos du Seigneur est le seul que ces 300 Payfans aient pu obtenir pour travailler pour leur propre compte. Cependant ces malheureux , s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent , préféreroient encore le service des Moines à celui des Nobles. Ils sont moins exposés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs , qui ne sont nulle part si bien venus qu'en Pologne , ont leur principale Synagogue à Brseftz , dans la Polesie.

C'est à Pinsk , Ville du même Palatinat , qu'on prépare le meilleur cuir de Roussi & le plus recherché dans toute la République.

Dans la Samogistie , les Mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées

& venues de leurs Filles nubiles , que d'attacher une sonnette à leur ceinture , & de leur faire porter sans cesse à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces sages précautions ne réussissent pas mieux en ce pays , que les verroux , les grilles & les cadenas dans d'autres contrées.

Les Polonois sont fiers & prodigues ; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies Politiques & Religieuses. La magnificence des Nobles se remarque sur-tout sur leurs habits , dans leur suite & à leurs festins. Leurs vêtemens sont fort riches d'ordinaire. Ils portent pour la plûpart , des bottines couleur de soufre , dont le talon est ferré ; un bonnet & des vestes fourrées de zibelines , qui ne leur vont que jusqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent jusqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge , que des chemises & des caleçons. Ils portent leurs cheveux crépés jusqu'au-dessus des oreilles. Ils se rasent la barbe , à la réserve des moustaches , qu'ils laissent croître. Ils marchent gravement , toujours un fabre au côté , qu'ils ne quittent que pour se coucher. Ce fabre est soutenu par une courroie de cuir , où ils portent leur mouchoir pendu , avec un couteau dans une gaine , & une pierre pour l'éguiser tous les matins.

Les personnes qui ne sont pas de l'ordre de la Noblesse , sont habillées de la même façon que les Nobles , si ce n'est que leurs vestes sont moins magnifiques , & que leurs bottines sont rouges ou bleues ; car il n'y a que les Gentilshommes qui aient droit d'en

porter de couleur de soufre. Ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les Dames sont simples en leurs Mœurs, & pompeuses en leurs habits. Elles portent une juppe assez courte, d'une riche étoffe, avec une espèce de just-au-corps de même, fourré de zibelines, qui descend fort bas, & sur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes & autres façons. Elles ont aussi la tête parée de diamans, & un bonnet par-dessus. Celles qui sont habillées à la Française, & c'est le plus grand nombre, ne sont pas moins richement vêtues. Elles se servent pour porter la queue de leurs robes, de Nains & de Naines.

Dans les repas, on ne fournit point de serviettes ; pour en tenir lieu, on attache autour de la table, une large & grande bande de toile empesée. Quand on danse, on étend sur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire est de velours noir, avec une croix de satin rouge au milieu. Le deuil consiste, pour les Femmes, en une étoffe noire, fort grossière. Si le défunt n'a point été marié, les parens accompagnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête du Convoi, marche un Domestique, sous les plus beaux habits de son maître : il semble qu'on veuille narguer la mort, & lui donner un démenti. Les défunts ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la satisfaction de se faire suivre de ce qu'ils ont de plus précieux, & couvrent de leurs riches dépouilles, la tombe dans laquelle ils entrent nuds,

Les Juifs portent de méchans habits noirs , de longs manteaux à manches ; & à leur col , une espèce de fraise toujours fort sale.

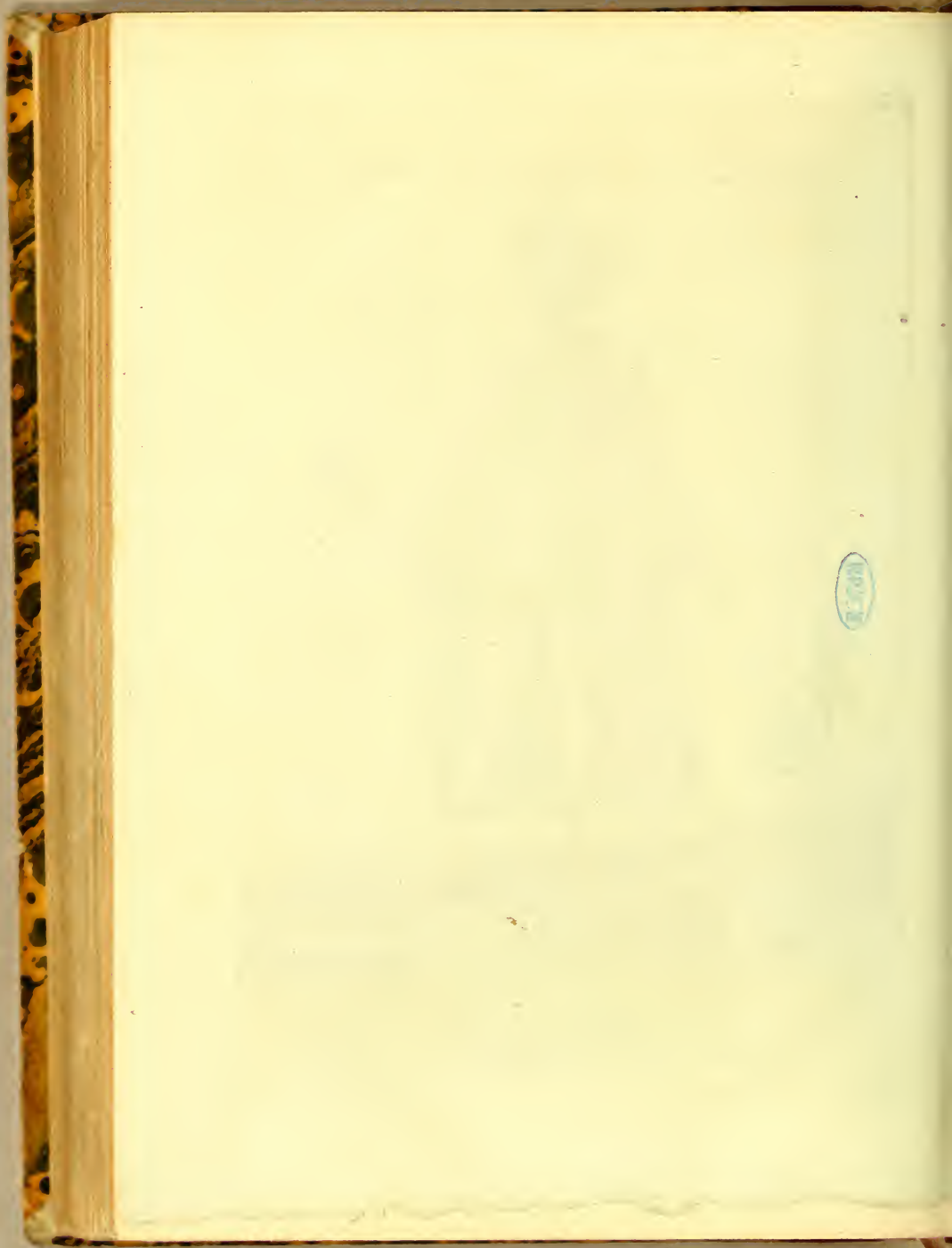
Les Lithuaniens , qui jadis n'étoient vêtus que de toile , portent aujourd'hui des habits de drap gris ; & sur leur tête , des bonnets de peaux blanches. Les Femmes font usage de robes de lin , avec un cercle de cuivre ou de laiton au col.

Ce pays abonde en laine assez fine , en lin , en chanvre , cuivre , &c. L'Etranger y apporte des draps de laine , des étoffes de soie , des tapis , des peaux de martes , zibelines , &c.

Fin de la Notice sur la Pologne.



Polonois.



1870

NOTICE

SUR LES QUAKERS.

DEPUIS qu'il existe des associations civiles & religieuses , celle des Quakers est jusqu'à présent , une des plus raisonnables & des mieux adaptées aux droits & aux devoirs de l'Homme. Zoroastre fit des Mages; Lycurgue , des Soldats; Numa voulut faire des Romains , un Peuple dévot; Mahomet vint à bout de faire des Arabes , autant d'esclaves fanatiques; George Fox , en Angleterre , & Guillaume Penn , en Amérique , firent de plusieurs milliers de leurs compatriotes , une famille de frères.

Quand on ouvre le Livre des Constitutions du Quakerisme , on croit lire un Roman politique; la République de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette Secte , & sur-tout à l'époque (1) où elle fut établie , on auroit écouté avec un sourire de pitié , celui qui eût dit avec assurance : oui ! il est possible de persuader

(1) Pendant une Guerre civile , sous Charles I , Roi d'Angleterre , décapité à Londres en 1649 , George Fox , fils d'un Ouvrier en soie , prêcha le premier le Quakerisme en 1642. Le Costume de ce Sectaire consistoit en un vêtement de cuir. Son bonnet étoit de la même étoffe.

aux Hommes qu'ils sont nés tous égaux , & qu'ils doivent vivre tous libres ; que l'éducation seule met entr'eux quelque différence ; qu'ils doivent s'interdire le port & l'usage des armes offensives & même défensives ; qu'une simple affirmation , qu'une négation toute nue doivent suffire pour rendre témoignage à la vérité ; qu'il vaut mieux encore *céder* que *procéder* ; qu'une société d'Hommes peut bien se passer d'Impôts & de Prêtres ; que chez eux la charité fraternelle supplée aux premiers , & les leçons paternelles aux seconds ; qu'un honnête Homme en méditation , se sent bientôt inspiré , & mérite d'être entendu ; qu'avec un esprit bien intentionné & un cœur pur , on a le don de la parole & le droit de parler à ses frères assemblés.

Malgré l'austérité de ces principes , croiroit-on qu'encore aujourd'hui les Quakers de Philadelphie , & même ceux de Londres , agissent en conséquence & en toute rigueur : leur conduite morale n'est pas plus changée que leur style & leur costume ; les Quakers continuent d'être les meilleurs des Hommes , & se piquent de se conserver dans l'intérieur de leur conscience , tels qu'ils paroissent à l'extérieur de leurs personnes.

‡ Ils s'habillent pour se couvrir , & non pour se parer. Leurs vêtemens sans boutons , sans dorures , n'est qu'un tissu de laine , plus ou moins épais , selon la saison. La dentelle , à leurs yeux , n'ajoute rien au linge d'une blancheur éclatante. Les courroies de leurs

chauffures leur semblent plus commodes que des agraphes de diamans. Ils rougiroient d'employer le fer & le feu pour donner à leur chevelure une forme particulière & recherchée. De la couleur rouge au talon & quelques plumets blancs au chapeau, (1) leur paroissent des signes assez équivoques de Noblesse; ils préfèrent de prouver par de bons procédés, qu'ils sortent de bonne souche. Leurs compagnes pensent & se conduisent de même. La simplicité de leurs Mœurs & la décence de leur maintien, servent de parure à leurs ajustemens, & leur méritent la considération qu'on accorde si légèrement ailleurs, aux grands airs d'une Femme opulente ou d'antique extraction.

La conversation & les écrits des Quakers ne sont pas plus élégans que leur Costume. Ils se taisent, quand ils n'ont plus rien à dire; & ils ne disent que ce qu'ils pensent. Comme ils ne voient dans l'Homme que l'Homme; ils n'observent avec leurs semblables, aucune de ces petites convenances de société qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne sont pas avancés dans la science des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choses: & il leur est plus facile de bien faire que de bien dire. Toutes les Académies d'Europe dissertoient éloquemment sur les

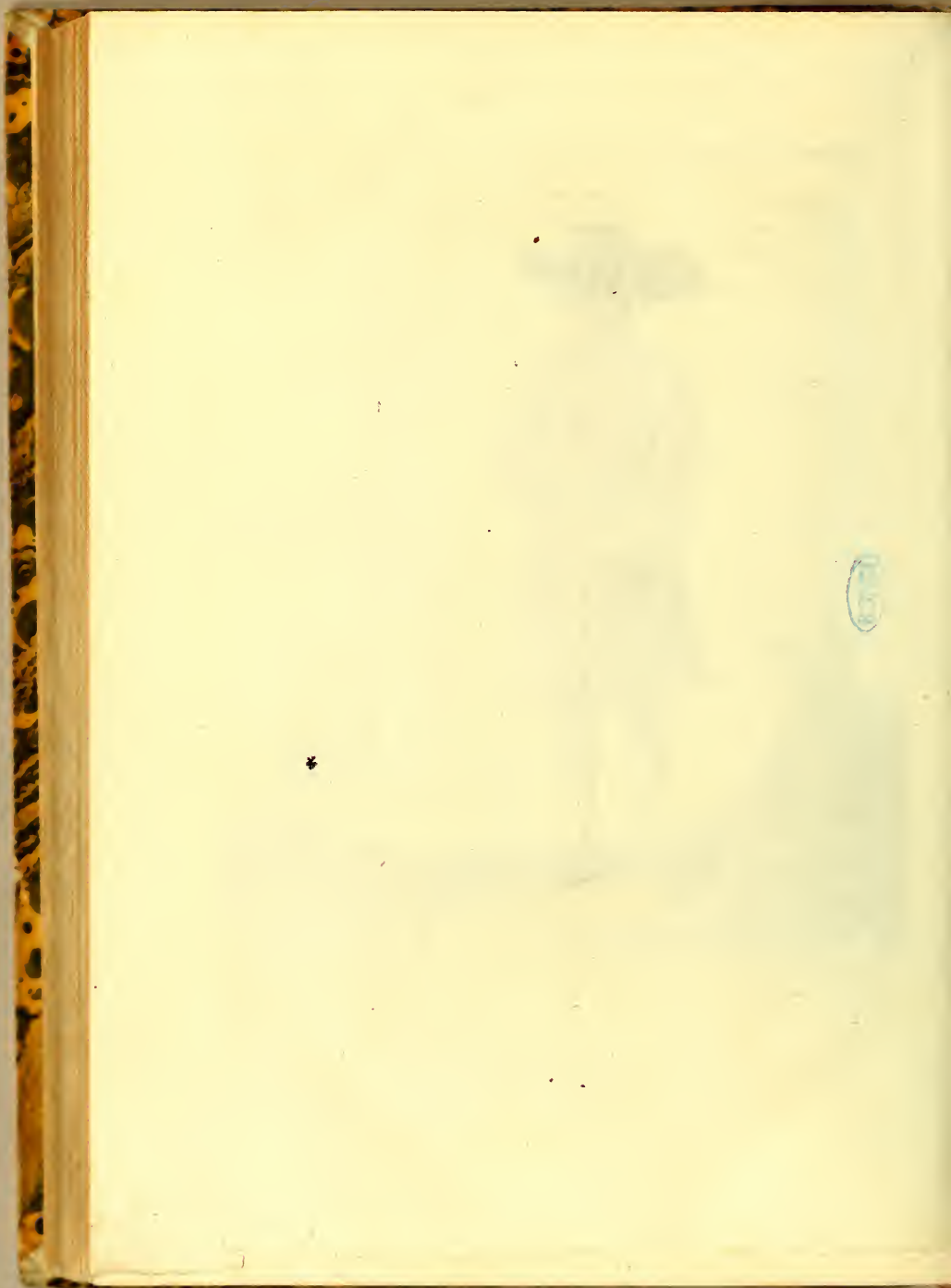
(1) Les Quakers se couvrent la tête d'un grand & large chapeau, à bords presque rabattus, & sans gance, à la manière des Ecclesiastiques de l'Eglise Romaine qui ne suivent point les modes Françoises.

Cette Secte , la plus indulgente & la plus pacifique de toutes , eut ses persécuteurs & ses Martyrs. Le Clergé Anglican pouvoit-il voir de bon œil , des gens d'une probité rigide , qui s'en tenoient au texte de l'Evangile , & qui ne demandoient aucunes graces au Prince ! La Cour ne pouvoit souffrir des Hommes ennemis de l'étiquette , & bravant le Protocole diplomatique. Cromwel voulut d'abord les gagner , & finit par leur accorder sa considération. Ils ne furent pas tout-à-fait tranquilles en Amélique ; mais du moins , ils y prirent leur rang , & furent encore dans l'Histoire des Hommes , à l'ombre des Loix du grand Penn. C'est à Philadelphie (la Ville des Frères) , qu'ils méritent d'être observés. Le luxe (ont dit certains Politiques) est le père nourricier des Etats. Sans lui cependant les Quakers sçavent faire fleurir le Commerce , entretenir la Population , & se procurer l'abondance. Ils menent une existence d'autant plus douce , que leur exemple enfin , a prévalu ; & que le systéme de tolérance dont ils ont toujours fait profession , est passé en Loi chez leurs voisins.

Fin de la Notice sur les Quakers.

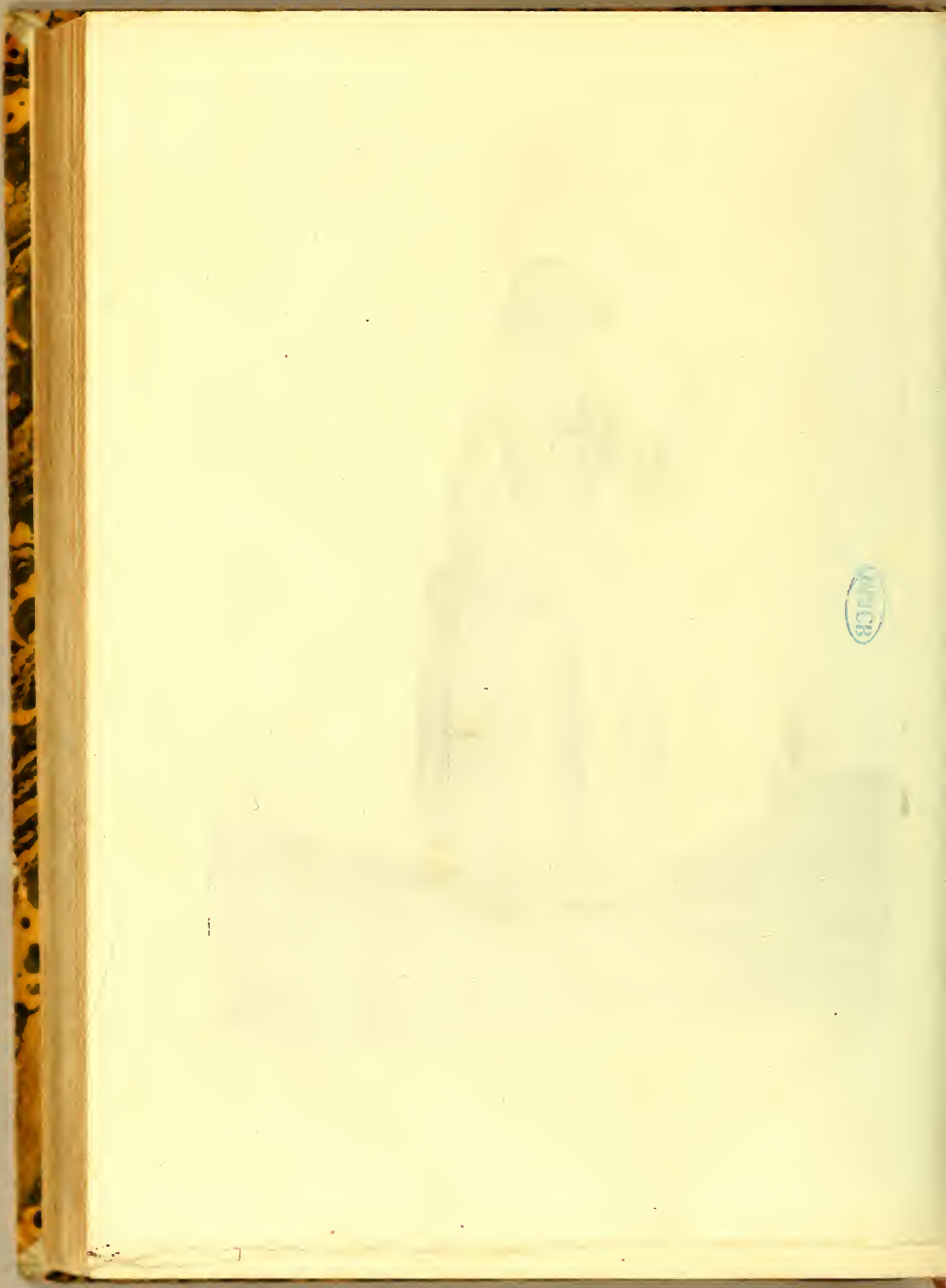


Quaque





Quaqueresse



1873

M Œ U R S
E T C O U T U M E S
DES INDIENS DE QUITO,
PROVINCE DU PÉROU.

LA Province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, & qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'Anarchie, lorsque François (1) Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses Lieutenans de s'emparer de ce Royaume; & les Espagnols s'y virent établis, dans la Capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette Province a 200 lieues du Nord au Sud; & sa longueur d'Orient en Occident est de 600 lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; & les Habitans n'en sont pas tous connus de leurs nouveaux Maîtres. Il en est encore d'assez barbares, d'assez stupides pour préférer leur existence sauvage, aux lumières & aux promesses qu'on donne à leurs frères dont on a opéré la conversion.

Les Auteurs Espagnols, qui écrivent sur ces Indiens,

(1) Gonsale Pizarre, l'un de ses frères, fut établi par lui Gouverneur de Quito.

ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux Arts & même à la Politique, & le caractère d'imbecillité de la Nation conquise. La conduite de Pizarre & de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté.

Un peuple, né pacifique & de Mœurs simples, qui depuis plusieurs siècles regardoit ses Rois comme ses Dieux, & dont le Soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la Mer, une foule d'individus, armés du tonnerre, Affamés d'or, ivres de sang, ces Etrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du Souverain, & le font descendre du Trône pour en piller les immenses richesses. La Nation est traitée en conséquence; le fer & la flamme brillent de toutes parts; les chaînes & les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la Loi qu'on impose, & le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du Ciel, comme un châtement auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capac, le 12^e. Incas régnant, avoit annoncé l'accomplissement d'une prédiction de Viracoça, & avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de plus grands malheurs en méprisant cet Oracle, d'obéir aveuglement à l'Etranger vainqueur.

Muet d'étonnement & de crainte, on tendit les mains.

ains. Une stupeur profonde frappa tous les esprits. L'ame douce de ces Peuples, flétrie par cet événement, se comprima en elle-même, & sembla ne plus présider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainsi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on usa envers eux. Les rudes services qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de sensibilité & des lueurs de raison; & ce triste état étoit encore ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, sous la verge d'un Vainqueur insolent & dédaigneux, avide & cruel.

Cependant plusieurs Chefs, parmi les Habitans du Royaume de Quito, doutant qu'ils fussent nés pour la servitude, n'ayant jusqu'alors accordé que de l'obéissance, prirent les armes, & arrêterent un instant le Vainqueur dans sa marche triomphale. Mais le succès ne répondit pas à la justice de la cause. L'impulsion étoit donnée... Ils furent vaincus, & allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, réfugiés dans les deux *Cordilleres des Andes*. C'est dans ces lieux escarpés qu'il faudroit voyager & séjourner, pour prendre connoissance du véritable caractère de la Nation Péruvienne de la Province de Quito. Mais les Missionnaires n'ont pas encore pénétré jusque là, & n'en sont guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophites *doux* & faciles.

Don Antoine de Ulloa, Voyageur Espagnol, &

membre des trois premières Académies de l'Europe , Londres , Berlin & Paris , prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la prérogative de l'instinct » naturel ; & d'un autre côté , selon lui , il n'y a pas » de gens qui ayent plus de compréhension ni de malice » plus réfléchie ».

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé & contradictoire ? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. Hélas ! le présent ne leur est pas assez agréable pour chercher à le prolonger. La perspective d'un autre Monde , où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci , ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne se montrent pas empressés à fêter les jours sanctifiés , ce n'est point en les fustigeant , qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers , si toutes les solemnités ressembloient à la Fête-Dieu , dans la Ville de Quito. Le Curé de chaque Paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses , la Procession du S. Sacrement. Un mois avant le jour chomé , on les prépare par des répétitions sans nombre , au son du tambourin & de la flûte. On ne rencontre dans tous les environs , que des Indiens grotesquement habillés , & s'exerçant à pirouetter ; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer , ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet , avec une camisole & un jupon plus ou moins riche : sur leurs bas , ils mettent des bottines & brodequins piqués , garnis

d'un bon nombre de gelots fort gros ; ils se couvrent la tête & le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croiroit-on que ces Coriphées sont là pour figurer les Anges ? Au reste , s'ils n'en ont pas les graces , ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle , ils le remplissent avec tant de zèle , que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature , on admire combien il est aisé de mener les Hommes dans les meilleures voies , en étudiant leurs goûts innocens , & en s'y prêtant... Les Missionnaires du Paraguai avoient suivi cette méthode , & s'en étoient bien trouvés....

L'Indien de Quito sort de ce Monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort , il s'en remettroit au hazard pour décider. Une fois expiré , il ne dansera plus à la Fête-Dieu ; il ne s'enivrera plus avec la *Chicha* (1) ; mais aussi , il ne servira plus l'Etranger , & ne tendra plus le dos au fouet d'un Maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trepas de leurs parens & amis , ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent , & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux , que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant , &

(1) Boisson fermentée , sorte de Biere de maïs , mâchée par de vieilles Femmes.

des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux ; mais elles tarissent de même. La première mesure de *Chicha* vidée en l'honneur du défunt , change l'expression de leur douleur ; placés sur le seuil de leurs habitations , ils appellent le passant , & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vidé de brocs , mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que *Tel* ou *Tel* , (se disent-ils) ; car jamais on n'a tant bu qu'à son enterrement.

¶ Au reste , l'ivresse est le seul excès qu'ils se permettent. Le jeu & la bonne - chair ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée sous leurs toits. Ils sont très-attachés à leur animaux domestiques , sur-tout à leurs chiens , qui en effet , sont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce sujet une remarque curieuse faite par *Ulloa*.

Les chiens élevés par les Espagnols ou par des (1) *Métifs* ont une haine si furieuse contre les Indiens , que si quelqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu , ils s'élancent dessus à l'instant & le déchirent , à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté , les chiens élevés par les Indiens , ont la même haine contre les Espagnols & les *Métifs* , qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont aperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols.

(1) *Métifs* ou *Métices* , individus issus d'Espagnols &

Le Mariage chez les Indiens de Quito devoit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puisqu'ils font dans l'usage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant plusieurs mois. Peu de liens résistent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti ; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la paresse native des Indiens influe pour quelque chose sur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne sont pas toujours des roses sans épines. Il résulte delà, peu de délicatesse dans les liaisons du cœur, & aussi, peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y est absolument inconnu. On se prend, on se quitte, ou l'on se cède à l'amiable. La Femme délaissée va se jeter dans les bras de l'Époux trompé, & personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre un peu de ces unions vagues ; mais il y aura toujours assez d'esclaves. La Nature, en disant aux Hommes : *croissez & multipliez !* les supposoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nus, ils sont contents, comme le Roi le plus somptueux dans ses habillemens : & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs

yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent , quelque court qu'il soit. Ce sont les Femmes qui filent & qui font les chemisettes & les caleçons , unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis , de rideaux , de couvertures de lit & autres semblables étoffes , toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre , à les compter chaque fois & à y faire passer la trame. De sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes , ils employent jusqu'à deux ans ou même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Espagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux - là portent sous la cape , une casaque sans plis , qui leur descend jusqu'aux genoux , les manches sans paremens , ouvertes par les côtés ; sur toutes les coutures du corps & des manches , il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près , les gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent , de drap fin , & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de soie.

L'habillement des Métifs est tout bleu , & de drap du pays ; & quoique les Espagnols de bas étage tâchent de se distinguer de ces gens-là , soit par la couleur , soit par la qualité du drap , il y a en général peu de différence à cet égard , entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement singulier à force d'être chétif & pauvre , c'est celui des Indiens ; car premièrement ,

ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une manière de chauffe ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie tout-around d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plupart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une chemisette de coton, tissée pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté; le premier sert à passer la tête, & les autres deux à passer les bras, qui restent nus; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils portent une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays: & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acrouponnés sur une ou plusieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire; jamais ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une den-

telle d'environ quatre doigts de large , laquelle forme une espèce de fraise , en se rabattant sur la chemisette noire , tant devant l'estomach que sur les épaules : ils portent des fouliers à boucles d'or ou d'argent , mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Espagnole , que plusieurs font faire de fin drap & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en une jupe , telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture , quelquefois un pourpoint orné de dentelles & sans agraphe , avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps , & qui consiste en une aulne & demie de cette étoffe , dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon , & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement , & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une espèce de bourrelet , croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon ; ensuite , elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elle nouent près de la tempe du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans & de fleurs qui produisent un fort joli effet. Quelquefois , pour aller à l'Eglise , elles prennent la mante & une jupe ronde ; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

(1) La seconde des Villes bâties au Pérou par les Espagnols , vers l'an 1533.

Les Femmes métives ne sont distinguées des autres d'une caste plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux sortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des Hommes. Les jeunes sont vêtues d'une espèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un sac de la même forme & de la même étoffe que les chemisettes des Indiens; elles les arrêtent sur l'épaule avec une grosse épingle. Par-dessus le sac qui descend jusqu'aux jambes, elles se passent une ceinture autour du corps; & au lieu de manteline, elles portent sur le col un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciqueffes, c'est-à-dire, les Femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelque autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur costume. Leur jupon de bayete est garni de rubans tout autour. Par-dessus, elles portent une robe noire qui leur descend depuis le chignon jusqu'en bas. Elle est ouverte par un côté, plissée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-dessus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croise pas. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en servent pour ornemens & aussi contre le Soleil; mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des touliers. Cet habillement, ainsi que celui des autres Indiens & Indiennes, est le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de

leurs Incas. Celui-la étoit particulier aux gens de distinction, & celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs ; ils portent la cape, le chapeau & des souliers. C'est là leurs seules marques distinctives. Le Costume est tout ce qui leur reste de leur gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laisser flottans, sans jamais les assujettir, pas même pendant leur sommeil.

Les Femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban ; rejetant sur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des sourcils depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs (1) cheveux. Et la plus grande peine afflictive qu'un Maître puisse infliger à ses esclaves est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Métifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les Femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domina-

(1) Presque tous les Peuples ont pensé de même ; nos Ancêtres sur-tout, & aujourd'hui encore, les Russes. Les révolutions de cette partie essentielle du Costume, ne seroient point indignes de l'examen du sage.

tion ; c'est delà que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*. Voici quelques mots de cet Idiome , pour en donner une idée :

Extrait du Vocabulaire Péruvien.

Quichua	<i>Nom de cet Idiome.</i>
Quipos.	<i>Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.</i>
Inti	<i>Soleil.</i>
Incas.	<i>Fils du Soleil,</i>
Pacha	<i>Le Monde.</i>
Hanan-Pacha	<i>Le Ciel.</i>
Cama	<i>Ame.</i>
Runa.	<i>Homme.</i>
Mama	<i>Mère.</i>
Chinas	<i>Servante.</i>
Capifayo	<i>Manteau de serge.</i>
Faldellin	<i>Jupe.</i>
Jabon	<i>Pourpoint.</i>
Bafquigne.	<i>Jupe ronde.</i>
Balaca	<i>Ruban de tête.</i>
Anaco.	<i>Habit en forme de sac.</i>
Tupu.	<i>Grand poinçon d'argent , agrafe.</i>
Topo.	<i>Grosse épingle.</i>
Acfo.	<i>Robe noire.</i>
Colla.	<i>Linge blanc , voile , coëffure.</i>
Fandangos.	<i>Danse lascive.</i>
Maté.	<i>Boisson ou infusion de l'herbe du Paraguay.</i>

14 M Œ U R S E T C O U T U M E S , & c .

Calabacito	<i>Espèce de Thière.</i>
Yanga	<i>Sans mauvaise intention.</i>
Raspadoras	<i>Petits pains.</i>
Pofa	<i>Cent.</i>
Amannarfe	<i>Faire son apprentissage.</i>
Chacaras	<i>Terrein défriché.</i>
Hacienda	<i>Métairie.</i>

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens de Quito.



Paysan Déguité

1870



Laisanne Dequito



[Faint, illegible text or markings at the bottom of the page, possibly a signature or date.]



Indienne de quito





Banian de Mokha.

1880



Femme Moresque

1887



Bohémien de Prague .

100



Bohémienne de prague

99-09

R. W. 100

E 788
G 768c
V. 3

